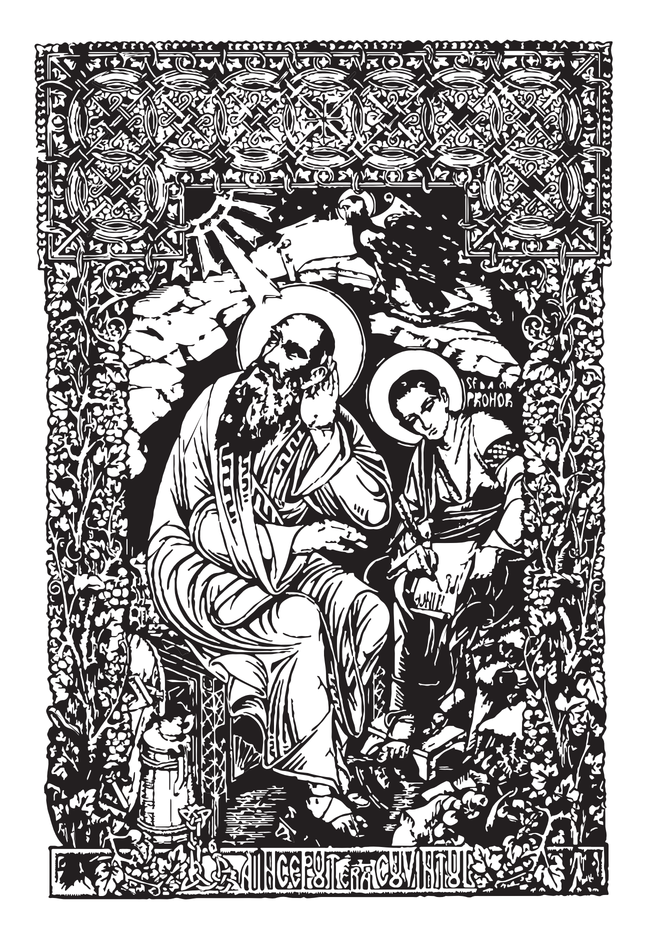
META NOIA



SAINT JEAN CHRYSOSTOME

AUX CHRÉTIENS DE FRANCE

PAROLES DES PÈRES POUR NOTRE TEMPS 02

Sommaire

À l'origine de ce numéro de *Métanoïa* se trouve un ouvrage publié à Paris en 1791, portant le titre : *S. Jean-Chrysostôme, aux catholiques de France*. Deux cent trente ans plus tard, nous avons repris la structure de cet ouvrage et avons rajouté des éléments supplémentaires pour une meilleure compréhension des écrits de Saint Jean Chrysostome.

Les illustrations sont adaptées d'après l'*Art religieux du XXe siècle en France*, par Émile Mâle, chez Armand Colin, Paris, 1922, à l'exception de la carte [p. 42] et de deux couvertures.

Nous tenons également à remercier les moines de l'abbaye Saint-Benoît de Port-Valais pour leur *Bibliothèque monastique numérique*, contenant, entre nombreux autres ouvrages, les *Œuvres complètes de st Jean Chrysostome*.

Le thème du prochain numéro est : *Les chrétiens et le pouvoir séculier. Dieu, César et Mammon*.

Métanoïa est publiée par *hesychia.eu*

Pour toute remarque vous pouvez nous écrire à *contact@hesychia.eu*

Gloire à Dieu pour toutes ses œuvres !

Avertissement

Plusieurs évêques, jaloux du mérite et de la réputation de saint Jean-Chrysostome, se rassemblent à Constantinople en l'année 403, dans le dessein de satisfaire leur haine personnelle, et l'animosité de l'impératrice Eudoxie, qui ne pouvait souffrir la liberté des discours de son pasteur. Ils tiennent un conciliabule dans un fauxbourg, engageant quelques membres du clergé de Constantinople à accuser leur évêque ; et, sous les plus frivoles prétextes, le déposent contre toutes les formes canoniques. Ils persuadent facilement à l'Empereur Arcade, que Jean est légitimement déposé et doit être chassé de l'église. Arcade mande au saint évêque, un peu avant Pâques [404], qu'il ait à sortir de l'église, puisqu'il a été condamné. « J'ai reçu de Dieu cette église, lui répond le généreux prélat, pour procurer le salut du peuple, et je ne puis l'abandonner ; mais, comme la ville est à vous, si vous voulez que je quitte, chassez-moi de force, afin que j'aie une excuse légitime ». Le samedi saint, nouvel ordre de sortir de l'église. Le saint évêque se retire dans la maison épiscopale. La nuit suivante, les prêtres de Constantinople, unis à saint Chrysostome, assemblent dans une église particulière le peuple qui est demeuré fidèle à son pasteur, pour solenniser la résurrection, et assister à la célébration du baptême qui devait se donner à trois mille personnes. Mais des soldats armés par les ennemis du saint fondent sur cette église ; et, agissant comme des barbares dans une ville prise d'assaut, chassent avec fureur et les fidèles, et les ecclésiastiques revêtus des habits sacrés. Ils exercent de si affreuses violences, que le baptistère est inondé de sang. Ils entrent dans le lieu où reposaient les Saints Mystères, et le sang précieux de Jésus-Christ est indignement répandu. Les jours suivants on met en prison une partie des prêtres et des diacres. On chasse de la ville les laïcs constitués en dignité ; on menace par des édits publics tous ceux qui ne renonceront-pas à la communion de Jean : par dérision on les nomme Joannites ; comme si ceux qui persistent à reconnaître son autorité, formaient une secte nouvelle opposée à l'église. Mais plus ses ennemis font d'efforts, plus les assemblées de ceux qui lui restent attachés sont nombreuses. On les tient hors de la ville, dans les champs ou dans les bois.

Cependant saint Chrysostome est enlevé de la maison épiscopale, et relégué aux confins de l'empire, à Cucuse en Arménie. Arsace est intrus à sa place. Après l'intrusion, tous ceux qui demeurent dans la communion du légitime pontife sont en butte à une persécution continuelle, et traités avec une extrême rigueur ; on n'épargne ni les évêques de l'Orient, ni les moines, ni les vierges. Pour les consoler et les fortifier, le saint leur adresse du lieu de son exil un assez grand nombre de lettres, que la providence a conservées, parce qu'elles devaient servir à d'autres églises dans des circonstances semblables.



Saint Jean Chrysostome, aux catholiques de France, Imprimerie de Crapart, Paris, 1791



Au clergé

Lettre aux évêques, aux prêtres et aux diacres jetés en prison à cause de leur piété

Saint Jean Chrysostome — *Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin* — t. IV, p. 397-8, Sueur-Charruey, Imprimeur-Libraire-Editeur, Arras, 1887

Bienheureux, vous tous qui avez été jetés en prison, chargés de chaînes et de liens. Oui, vous êtes bienheureux, trois fois bienheureux. Vous vous êtes attiré l'admiration et l'amour de l'univers. Partout, sur la terre, sur la mer, on chante vos glorieux exploits, votre courage, votre invincible constance, votre âme vraiment libre et généreuse. Rien n'a pu vous effrayer, ni les tribunaux, ni les bourreaux, ni les plus cruelles tortures, ni la mort dont on vous a menacés. En vain les lèvres du juge lançaient la flamme contre vous, en vain vos ennemis grinçaient les dents, vous dressaient mille embûches, vous calomniaient, vous chargeaient d'impudentes accusations, en vain vous mettaient-ils chaque jour la mort devant les yeux. Vous avez trouvé dans ces supplices mêmes d'abondantes consolations. C'est pourquoi tous vous décernent des couronnes, et publient votre vertu, non-seulement vos amis, mais encore vos ennemis, et ceux qui vous ont persécutés. Vos ennemis ne le font pas ouvertement sans doute ; mais si l'on pouvait lire dans leur conscience, on les trouverait remplis d'admiration pour votre conduite. Telle est en effet la vertu, elle excite l'admiration de ceux-mêmes qui lui font la guerre : la méchanceté est au contraire condamnée même par les méchants. Voilà votre récompense dans cette vie ; mais qui pourrait dire les biens qui vous sont réservés dans les cieux ? Vos noms sont inscrits au livre de vie, avec ceux des martyrs. J'en suis certain. Je ne suis pas monté au ciel, il est vrai, mais les divins oracles me l'ont enseigné. Jean, le fils de la femme stérile, l'habitant du désert, témoin de l'adultère d'Hérode, blâma ce prince, sans pouvoir le convertir ; on le jeta en prison, on lui trancha la tête ; il eut ainsi l'honneur d'être martyr et le premier des martyrs. Quelle récompense n'obtiendrez-vous donc pas, vous qui avez défendu les lois et les constitutions des Pères, quand on les foulait aux pieds, soutenu le sacerdoce audacieusement outragé et profané ; vous qui avez souffert tant de supplices pour la vérité, pour confondre la calomnie ? Il ne vous est point permis d'avoir la femme de votre frère [Mt XIX.4], disait le courageux, le sublime précurseur de Jésus, et c'en fut assez pour prouver son intrépidité. Vous aussi, vous avez dit : voici que nos corps vont être livrés

aux supplices et aux tourments ; eh ! bien, faites-les mourir, accablez-les des supplices les plus cruels, vous ne pourrez nous contraindre à proférer des calomnies ; nous aimons mieux mourir mille fois.

On ne vous a point tranché la tête ; mais le traitement qu'on vous a fait subir n'est-il pas encore plus affreux ? Il y a certes moins de mérite à perdre la vie par un supplice d'un instant, que de lutter si longtemps contre de telles douleurs, et de telles menaces, que d'être jeté en prison, traîné devant les tribunaux, livré aux mains des bourreaux, aux langues impudentes des calomniateurs, à leurs injures, à leurs sarcasmes, à leurs railleries. Il n'est point de lutte plus glorieuse que celle-là ; c'est saint Paul qui nous l'apprend en ces termes : Rappelez-vous les jours anciens, où éclairés par la lumière de la foi, vous avez soutenu le glorieux combat des afflictions [Hébr X.32]. Il énumère ensuite les phases diverses de cette lutte : On a donné en spectacle vos opprobres et vos afflictions ; et vous avez compati aux douleurs des affligés [Hébr XXXIII]. Compatir aux douleurs d'autrui, c'est engager un combat ; n'est-ce donc pas combattre aussi que de souffrir soi-même ? Vous êtes morts, non pas une fois ou deux seulement, mais mille fois ; non point dans la réalité, mais par la volonté. Réjouissez-vous donc, et tressaillez d'allégresse. Le Seigneur vous ordonne, non-seulement de ne pas vous attrister, de ne pas vous laisser abattre, mais encore de vous réjouir et de tressaillir d'allégresse, quand on en viendra à proscrire votre nom comme détestable. S'il faut se réjouir à propos des calomnies, songez quelles récompenses, quelles couronnes méritent ceux qui sont non-seulement calomniés, mais encore battus de verges, mis à la torture, percés de glaives acérés, chargés de chaînes, envoyés en exil, menés de pays en pays, assaillis par des légions d'ennemis. Réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse [Mt V.12] Montrez-vous pleins de courage et de force, songez que par votre exemple vous avez ranimé le courage des chrétiens, raffermi ceux qui chancelaient, les absents comme les présents ; songez que les chrétiens les plus éloignés ont retiré de vos souffrances les plus grands avantages sans en avoir été les témoins, mais pour les avoir entendu raconter. Ayez toujours à la bouche ces paroles de l'Apôtre : Les souffrances de cette vie ne sont point proportionnées à la gloire dont nous serons environnés dans les cieux [Rom VIII.18] Encore un peu de temps : le terme de vos épreuves, le moment de la délivrance approche. Ne vous lassez point de prier pour nous. Une longue distance nous sépare, et il y a longtemps que nous vivons loin de vous ; mais nous vous aimons comme si nous étions près de vous, nous couvrons de nos baisers vos têtes chéries et ornées de couronnes, nous vous serrons affectueusement dans nos bras ; nous savons bien que vous nous offrez en retour cette charité qui ne s'est jamais démentie. Si l'on peut s'attendre à une récompense uniquement parce que l'on vous aime, songez quelles récompenses sont réservées à ceux, qui comme vous, se sont couverts de gloire dans de si nombreux combats.

Aux fidèles

Deuxième lettre à Olympiade

Ecrite à Cucuse, en 404.

Saint Jean Chrysostome — *Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin* — t. IV, p. 404-14, Sueur-Charruey, Imprimeur-Libraire-Éditeur, Arras, 1887

Il est dangereux de se laisser abattre par le chagrin

Sans doute la lettre que je vous ai écrite, suffirait pour calmer la vivacité de votre douleur. Toutefois vous étiez si abattue, si affligée que j'ai cru nécessaire de vous écrire `encore pour répandre dans votre cœur les plus abondantes consolations et raffermir votre santé. Je vais donc secouer de nouveau cette poussière de la tristesse qui recouvre votre âme. Cet ulcère, cette tumeur, se sont, je crois, changés en poussière. Ce n'est pas une raison pour mettre de côté les précautions : La poussière, en effet, si l'on n'a pas soin de la secouer, met en péril le plus précieux de nos organes ; elle s'attache à la prunelle de l'œil, dont elle trouble la sérénité, et qu'elle couvre comme d'un voile. C'est un malheur que nous devons éviter ; et ce reste de maladie, il ne faut rien épargner pour le faire disparaître. Mais levez-vous vous-même, et tendez-nous la main. Voyez ce qui se passe chez les malades.



Le médecin a beau prêter le secours de son art ; si le malade se montre négligent, il ne recouvre point la santé : Ainsi en est-il de ceux qui souffrent dans leur âme. Faites qu'il en arrive autrement, secondez nos efforts avec toute la prudence dont vous êtes capable, afin que de part et d'autre vous receviez du secours. Mais direz-vous, c'est ce que je désire, seulement je ne puis rien, je fais tout ce que je puis, sans réussir à dissiper ce nuage épais et noir de la tristesse. Vaines excuses, vains prétextes. Je connais la noblesse de votre âme, l'énergie de votre piété, l'étendue de votre prudence et de votre sagesse, et je sais qu'il vous suffit de vouloir commander aux flots de la tristesse, pour qu'aussitôt ils s'apaisent. Mais vous arriverez plus vite encore à ce résultat, si nous vous apportons nous-même quelque secours. Comment donc bannirez-vous cette tristesse de votre cœur ? C'est en méditant tout ce que nous vous avons dit dans notre première lettre, car elle renferme bien des motifs de consolation ; c'est ensuite en faisant ce que j'exige de vous.

Qu'est-ce donc ? Quand vous entendrez dire : Une Eglise a péri, une autre est agitée par la tempête, une autre est abîmée dans les flots, une autre est en proie à toutes les calamités, une autre encore est dévorée par un loup ravisseur, au lieu d'être régie par un pasteur ; celle-ci est au pouvoir d'un pirate au lieu d'être conduite par un habile pilote, celle-là est aux mains d'un bourreau au lieu d'être traitée par un médecin, il y a certes lieu pour vous de vous affliger. Qui pourrait alors ne pas éprouver une vive douleur ? Oui, affligez-vous, mais cependant mettez des bornes à votre chagrin. Si, lorsque nous avons commis nous-mêmes des fautes dont il nous faudra rendre compte, il n'est ni nécessaire, ni prudent, mais il est au contraire funeste et pernicieux de s'affliger outre mesure, à plus forte raison, quand il s'agit des crimes d'autrui, est-il inutile et superflu, satanique et dangereux pour l'âme de se laisser tomber dans la mollesse et le désespoir.

Exemple : Saint Paul, après avoir excommunié le Corinthien incestueux, le réconcilie ensuite avec l'Eglise, pour l'empêcher de tomber dans le désespoir

Pour vous montrer qu'il en doit être ainsi, je veux vous raconter une vieille histoire. Un corinthien, qui avait reçu le saint baptême, qui avait été admis à la table sacrée, qui en un mot avait participé à tous les mystères de notre religion, qui de plus, à ce que beaucoup disent, avait été chargé d'instruire les autres, après avoir reçu de si grands bienfaits, après avoir été élevé aux plus liantes dignités dans l'Eglise, tomba dans une faute très-grave il porta des regards criminels sur l'épouse de son père ; il ne s'en tint pas à ces désirs impudiques ; mais il réalisa son infâme intention. Ce n'était pas seulement une impudicité, c'était un adultère et le plus affreux de tous les adultères. Aussi, quand saint Paul en eût été informé, ne trou va-t-il pas de nom qui pût convenir à ce crime, et pour en faire concevoir toute l'énormité, il employa ces paroles : On dit que chez vous se commettent des impudicités, et de telles impudicités, qu'il n'y a pas de nom pour les exprimer même chez les gentils. [I Cor. V, 1] 11 ne dit point : telles qu'il, ne s'en commet point de pareilles, mais telles qu'il n'y a pas de nom polir les exprimer, voulant ainsi désigner une faute d'une incroyable gravité.

Il le livre au démon, et le retranche de l'Eglise ; il ne permet à personne de l'admettre à sa table. Avec cet homme on ne doit prendre aucune nourriture. Il s'emporte contre lui, il le condamne au dernier supplice, et le bourreau qui doit l'exécuter, qui doit déchirer sa chair, c'est Satan lui-même. Et cependant cet apôtre qui l'avait excommunié, qui défendait à tous les chrétiens de l'admettre à leurs repas, qui faisait prendre à tous le deuil à son sujet : Vous êtes tous enflés d'orgueil, leur disait-il , et vous n'êtes point plongés dans la douleur, et vous n'avez point retranché du milieu de vous celui qui a commis ce crime [I Cor. V, 2], cet apôtre, dis-je, qui le bannissait de toute réunion, comme un pestiféré, qui le chassait de toutes les maisons, qui le livrait à Satan, qui le condamnait au dernier supplice, ne l'eut pas plus tôt vu plongé dans la douleur, regrettant amèrement son crime, revenant à la pratique des bonnes couvres, qu'il enjoignit aux Corinthiens tout le contraire de ce qu'il leur avait naguère prescrit. Il leur avait dit Retranchez-le, chassez-le, pleurez, que le démon s'empare de lui : Et maintenant, que leur dit-il ? Ayez à son égard une ardente charité, de peur qu'il ne soit comme absorbé par une trop grande tristesse, et que Satan ne triomphe de nous : car nous n'ignorons pas ses artifices. [II Cor. II, 7.] Ne voyez-vous pas que Satan cherche lui-même à nous plonger dans l'excès de la douleur, que cette tristesse exagérée est un piège qu'il nous tend, afin de changer en poison ce qui eût été pour nous un remède salutaire. Oui, la tristesse dégénère en poison, quand elle est excessive, et elle livre l'homme à Satan. C'est pourquoi saint Paul disait : De peur que Satan ne nous dresse des embûches. C'est comme s'il eût dit : cette brebis était atteinte d'un mal contagieux, on l'a séparée du troupeau, chassée loin de l'Eglise ; mais voici que le mal est guéri, la brebis est redevenue ce qu'elle était auparavant. Telle a été la vertu de la pénitence. Elle est donc rentrée dans le troupeau. Attirons-la vers nous, tendons-lui les bras, embrassons-la, couvrons-la de nos baisers, témoignons-lui en un mot toute notre affection. Si nous ne sommes résolus à le faire, Satan triomphe

de nous ; il prend, non pas ce qui lui appartient, mais celui qui est devenu notre propriété ; il s'en empare, grâce à notre lâcheté ; il le plonge dans l'abîme de la tristesse, et désormais ne l'abandonne plus. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute ces paroles : Car nous n'ignorons pas ses artifices [II Cor. II, 11], c'est-à-dire, les choses mêmes qui nous seraient utiles, du moment où elles se font autrement qu'il ne faudrait, le démon sait en profiter pour renverser celui qui manque de prudence.

C'est la pensée des peines de l'enfer, on plutôt du bonheur céleste qui doit occuper l'âme d'Olympiade

Ainsi donc pour un tel crime, pour un crime si énorme, l'apôtre saint Paul ne veut point que ce corinthien se laisse abattre par la tristesse ; au contraire il s'empresse, il se hâte, il s'efforce de prévenir le découragement, et assure que toute tristesse excessive est une victoire remportée par Satan, l'œuvre de sa méchanceté et de ses perfides desseins. N'est-ce donc pas une folie que de s'affliger si vivement, que de se tourmenter ainsi pour des fautes commises par d'autres, fautes dont leurs auteurs rendront un compte rigoureux Faut-il, pour cette raison, jeter son âme dans ces épaisses ténèbres de la tristesse, dans ce trouble, dans cette agitation, dans cette violente tempête de la douleur ? Si vous dites encore une fois, je voudrais, mais je' ne puis ; je vous répondrai de nouveau, ce sont de vaines excuses et de purs prétextes. Je connais en effet toute la sagesse, toute la force de votre âme. Mais voici encore un autre moyen qui pourra vous aider à combattre et à vaincre ce funeste, ce mortel chagrin. Suivez le conseil que je vais vous donner. Si vous entendez parler de ces calamités, écartez de votre esprit les souvenirs que ce récit vous rappelle, et transportez-vous par la pensée au jour terrible du' jugement, songez à ce redoutable tribunal, à ce juge incorruptible, à ces fleuves de feu qui coulent devant le tribunal et où bouillonne une flamme pleine d'ardeur, à ces glaives acérés, à ces supplices affreux, à ces tourments éternels, aux ténèbres extérieures, à ce ver plein de venin, à ces chaînes qu'on ne peut briser, à ces grincements de dents, à ces pleurs intarissables, à ces innombrables spectateurs, venus du ciel et de la terre. Les Vertus du ciel seront émues [Matth. XXIV, 29], dit le Christ. Sans doute elles n'ont rien à se reprocher, et ce n'est pas elles que l'on jugera ; toutefois à la vue du genre humain rassemblé et de tant de nations citées à ce tribunal, elles ne pourront se défendre d'un sentiment de crainte, tant ce spectacle inspirera d'effroi. Oui, songez à ce jour terrible, à cette sentence à laquelle il est impossible d'échapper. Le souverain Juge n'aura pas besoin d'entendre les accusateurs et les témoins ; il n'aura pas besoin de preuves ni de démonstrations, mais il produira devant toute cette multitude et mettra sous les yeux des coupables leurs fautes et les circonstances qui les ont accompagnées. Personne ne se présentera pour arracher au supplice, ni le père, ni le fils, ni la fille, ni la mère, ni un proche, ni un voisin, ni un ami, ni un avocat. Personne ne pourra compter ni sur les présents, ni sur ses richesses, ni sur son crédit, ni sur sa puissance. Tout cela aura disparu, comme la poussière que les pieds ont secouée ; et il ne restera que l'accusé et ses œuvres qui le feront absoudre ou condamner. Personne ne sera jugé pour les fautes d'autrui, mais bien pour les siennes propres. Voilà les pensées qu'il vous faut entretenir dans votre âme, la terreur qu'elle doit ressentir, qu'elle doit opposer à cette tristesse inspirée par Satan et toujours si nuisible : armez-vous ainsi contre lui, et vous n'aurez qu'à vous montrer pour dissiper, pour faire disparaître tousses artifices. Cette tristesse, non-seulement elle est vaine et superflue, mais elle est dangereuse, elle est pernicieuse. Cette crainte du jugement, au contraire, n'est-elle pas nécessaire et utile, n'offre-t-elle pas les plus grands avantages ? Mais je me suis laissé entraîner trop loin, et tout ce que je viens de vous dire, ne semble point vous regarder. C'est à moi-même et à ceux qui comme moi sont plongés dans toute sorte de péchés, qu'il faudrait tenir ce langage, bien capable à la fois d'effrayer et d'exciter au bien. Mais vous qui êtes ornée de tant de vertus, qui déjà touchez à la porte des cieux, vous ne pouvez en éprouver le moindre mouvement de crainte. Je vais donc chercher un autre instrument, et toucher une autre corde, puisque la pensée du jugement ne peut produire en vous plus d'effroi que dans les anges. Tournons-nous donc d'un autre côté. Suivez-nous et songez maintenant à vos bonnes actions,

aux brillantes récompenses qui leur sont réservées, à ces splendides couronnes, aux chœurs des vierges, à ces portiques sacrés, à cette chambre nuptiale, à la compagnie des anges, à ces entretiens si doux avec l'Epoux céleste, à ces splendeurs merveilleuses, à tous ces biens, en un mot, qui surpassent tout ce que l'on peut exprimer et concevoir.

Que de consolations elle puisera dans le souvenir de ses actions vertueuses, et dans l'espoir des récompenses éternelles !

Ne vous étonnez pas de m'entendre vous introduire parmi les chœurs des vierges. Vous êtes veuve, il est vrai. Mais ne m'avez-vous point souvent entendu dire, soit dans des entretiens particuliers, soit dans des discours publics, où je traitais de la virginité ; me m'avez-vous pas entendu prétendre, dis-je, que rien ne s'opposait à ce que l'on admît dans le chœur des vierges, celle qui dans les autres vertus avait fait preuve d'une grande sagesse ; qu'elle surpassait même de beaucoup les vierges en mérite. L'apôtre saint Paul, parlant de la virginité, n'a-t-il pas donné le nom de vierges, non-seulement à celles qui n'ont pas été mariées, mais à celles même qui ont servi le Seigneur avec zèle. La charité envers les pauvres, cette vertu qui vous est si chère, dans la pratique de laquelle vous n'avez point d'égale, Jésus-Christ ne l'élève-t-il pas bien au-dessus de la virginité ? N'a-t-il pas chassé du chœur des vierges celles qui y étaient entrées sans posséder cette vertu, ou plutôt parce qu'elles ne la possédaient pas assez pleinement ? [car elles avaient de l'huile, mais en trop petite quantité.] Au contraire ceux qui n'avaient plus la virginité en partage, mais dont les cœurs étaient ornés par la charité, ne tes reçoit-il pas avec honneur, ne les appelle-t-il pas les bénis de son Père, ne les fait-il pas approcher de sa personne, ne les met-il pas en possession de son héritage, et ne publie-t-il pas leurs vertus en face de l'univers entier ? Oui, en présence des anges et de tout le genre humain rassemblé, il les proclame ses nourriciers et ses hôtes. Voilà les paroles que vous entendrez à votre tour. Voilà la récompense que vous recevrez. Oui, votre seule charité envers les pauvres vous vaudra cette récompense, cette couronne, cet éclat merveilleux, cette gloire immense. Que serait-ce donc, si je passais en revue toutes vos autres vertus ? Dès maintenant donc vous devriez couler vos jours dans une fête continuelle, tressaillir d'allégresse, former des chœurs et couronner votre tête. Peut-on vous pardonner de vous consumer de chagrin, parce que celui-ci s'est laissé égarer par la fureur, parce que cet autre s'est lancé dans le précipice ? Peut-on vous excuser de donner au démon cet accès dans votre âme, quand jusqu'ici vous n'avez cessé de lui porter des coups toujours victorieux ? Rappellerai-je cette patience dont nous avons eu tant de preuves ? Un discours, un volume ne suffirait pas à redire les souffrances que vous avez supportées depuis votre enfance. Vos amis et vos

> Le souverain Juge n'aura pas besoin d'entendre les accusateurs et les témoins ; il n'aura pas besoin de preuves ni de démonstrations, mais il produira devant toute cette multitude et mettra sous les yeux des coupables leurs fautes et les circonstances qui les ont accompagnées. […] Personne ne pourra compter ni sur les présents, ni sur ses richesses, ni sur son crédit, ni sur sa puissance. Tout cela aura disparu, comme la poussière que les pieds ont secouée ; et il ne restera que l'accusé et ses œuvres qui le feront absoudre ou condamner. Personne ne sera jugé pour les fautes d'autrui, mais bien pour les siennes propres.

ennemis, vos proches et les étrangers, les puissants et les faibles, les magistrats et les simples particuliers, les clercs eux-mêmes, ne vous ont-ils pas souvent offert l'occasion de souffrir ? Une seule de leurs injustices composerait un long récit, pour peu qu'on veuille la développer. Mais si l'on se rappelle en outre ces afflictions, que vous vous êtes ménagées vous-même, si l'on veut les examiner par le détail, on verra que vous avez toujours triomphé ; ni la pierre, ni le fer, ni le diamant n'ont pu résister à votre énergie. Vous aviez une nature tendre et délicate, habituée à toutes les délices ; vous l'avez accablée sous les coups de la douleur, et aujourd'hui elle se trouve, pour ainsi dire, en un état de mort. Vous avez appelé tout l'essaim des maladies, et désormais l'art des médecins, la force des remèdes, les traitements de toute espèce seraient impuissants à les guérir ; vous vivez dans de continuelles souffrances.

Bel éloge de la sobriété, de la patience, de la modestie et des autres vertus d'Olympiade

Comment redire encore votre sobriété, votre patience dans les veilles ? Ou plutôt n'appelons plus des noms de sobriété et de patience des vertus dignes de noms plus relevés. Nous appelons patient et courageux l'homme qui, tourmenté de quelque passion, finit par la vaincre. Pour vous, quelle passion n'avez-vous point vaincue ? Dès le principe vous vous êtes lancée contre votre chair avec une telle ardeur, que vous en avez éteint tous les appétits. Ce n'est pas seulement un frein que vous avez mis au coursier, ce sont des entraves, vous l'avez terrassé, vous l'avez rendu immobile. Alors vous aviez la force en partage, maintenant c'est le calme le plus parfait qui règne dans votre âme. Vous n'avez plus à lutter contre la soif des délices, vous n'avez plus d'efforts à faire pour en triompher. Vous l'avez détruite, vous lui avez fermé tout accès, vous avez appris à votre estomac à ne recevoir de nourriture que ce qu'il faut pour ne pas mourir et pour continuer à faire pénitence. Et c'est pourquoi je ne puis appeler cela du nom de jeûne ou d'abstinence ; il faut un nom plus relevé. Vos veilles ne sont pas moins dignes d'admiration ; cette soif des jouissances une fois éteinte, le désir du sommeil a cessé lui-même de se faire sentir. N'est-ce pas, en effet, la nourriture qui entretient le sommeil ? Mais ce second besoin, vous en avez triomphé d'une autre manière encore ; dès le principe vous avez surmonté la nature, en passant des nuits entières sans dormir ; et l'habitude maintenant est pour vous une seconde nature. Si chez les autres le sommeil est un besoin, chez vous c'est le contraire : la veille vous est devenue indispensable. Toutes ces vertus, considérées en elles-mêmes, ont de quoi ravir d'admiration et frapper d'étonnement. Mais si l'on songe que vous vous imposiez toutes ces privations dans un âge encore tendre, sans être dirigée par aucun maître, n'ayant autour de vous que des scandales ; si l'on songe que vous êtes sortie d'une maison impie pour embrasser la vérité, que la faiblesse naturelle à votre sexe était accrue encore par les délicatesses d'une demeure opulente, quel océan de merveilles s'offre alors aux regards ! A quoi bon parler de votre humilité, de votre charité et de tant d'autres vertus ? A leur souvenir, mon âme ouvre devant moi mille autres sources, et me force à ne mentionner que les espèces, que les titres, pour ainsi dire : autrement il faudrait un discours infini. Mais je ne veux pas m'écarter de mon dessein ni me laisser entraîner dans cet océan sans rivage. Si je ne me proposais d'arracher de votre cœur cette tristesse qui le ronge, je m'arrêterais volontiers à ce récit, et je m'embarquerais sur cet océan, ou plutôt sur ces océans immenses. Oui, chacune de vos vertus serait comme une route qui ouvrirait devant moi comme un nouvel océan, qu'il s'agisse de votre patience ;, ou de votre humilité, ou de votre miséricorde inépuisable, qui se répand jusqu'aux extrémités du monde, ou de cette charité plus ardente que les flammes d'une fournaise, ou de votre prudence ornée de tant de grâces et vraiment au-dessus de la nature. Mais vouloir énumérer les fruits que ces vertus ont produits, c'est vouloir compter les flots de ta mer.

Ne nous lançons donc point dans de si vastes

espaces, et contentons-nous de montrer, comme on dit, le lion par ses griffes. C'est de votre vêtement, de ces habits dont vous recouvrez si négligemment votre corps, que je veux dire quelques mots. Cette vertu, sans doute, semble le céder aux autres, toutefois, en bien examinant, on lui trouvera beaucoup de grandeur, on la jugera digne d'une âme vraiment sage, d'une âme qui foule aux pieds toutes les choses de ce monde et prend son essor vers les cieux. Aussi n'est-ce point seulement dans le Nouveau Testament, mais dans l'Ancien lui-même que le Seigneur défend avec sévérité toute recherche dans les vêtements. Et cependant Dieu instruisait alors le genre humain par des ombres et des figures ; la vie était réglée par des lois moins parfaites ; il n'y était jamais question des choses célestes, des biens à venir, la sagesse que nous professons y était à peine indiquée, et les lois données aux Hébreux étaient bien plus grossières, bien plus charnelles que les nôtres. Voici donc ce que dit le Seigneur par la bouche du Prophète : Voici ce que dit le Seigneur au sujet des princesses de Sion : Parce qu'elles se sont enflées d'orgueil, parce qu'elles ont marché la tête haute, en faisant signe des yeux, parce qu'elles se sont avancées traînant des tuniques flottantes et étudiant leurs démarches ; le Seigneur abaissera les princesses de Sion, il les dépouillera de leur magnificence, leur enlèvera ces vêtements superbes. Leurs parfums seront changés en poussière, leur ceinture en une corde ; ces têtes, chargées d'ornements, il les rendra chauves, à cause de leurs œuvres ; et au lieu des tuniques de pourpre, il les revêtira de sacs. Tels seront désormais leurs ornements. [Isaïe, III, 16, 18, 24.] Peut-on parler un langage plus indigné ? quel châtiment ! quel supplice ! quelle affreuse captivité ! Vous pouvez par là même apprécier la gravité de la faute. Un Dieu si miséricordieux n'eût certes pas infligé des peines si graves, si le péché n'eût été bien plus grave encore. Si le luxe des vêtements est un crime, quel ne sera pas le mérite de la vertu contraire ? Aussi l'apôtre saint Paul, s'adressant à ces femmes qui ont embrassé la vie du monde, non-seulement leur conseille de ne point porter d'ornements d'or, mais il ne leur permet pas même de se vêtir d'habits somptueux. [I Tim. II, 9.] Ah ! il savait bien, il savait bien que le goût de la parure est une maladie grave et difficile à guérir, que c'est le signe manifeste d'une âme corrompue, et qu'il lui faut un médecin plein de prudence et d'habileté. Et n'en sont-elles pas la preuve, ces femmes du monde, ces femmes mariées, qui ne peuvent suivre aucun conseil sur ce point ? N'en sont-elles pas la preuve, celles même qui paraissent sages et qui font partie du chœur dés vierges ? Combien d'entre elles font violence à la nature, fournissent leur course sans jamais porter la moindre atteinte à, leur vertu, mènent dès ici-bas la vie des anges, et dans un corps mortel préludent à cette vie qui suivra la résurrection ! [dans le siècle futur, nous dit Jésus-Christ, ni on n'épousera, ni on ne sera épousé. Luc, XX, 35.] Combien rivalisent de pureté avec les esprits célestes, et revêtues d'un corps périssable engagent la lutte avec ces esprits immortels ! Combien accomplissent des conseils que beaucoup ne peuvent même entendre, repoussent la volupté comme un chien furieux qui sans cesse revient les attaquer, apaisent les flots de cette mer irritée et y naviguent tranquillement portées sur ces vagues furieuses vers le terme de leurs désirs ! Combien demeurent debout dans cette fournaise des passions, — ans éprouver aucun dommage, et foulent aux pieds ces charbons ardents, comme ils fouleraient de la boue ! Et cependant elles se laissent prendre honteusement à cet amour de la parure, et, après avoir surmonté tant d'obstacles plus difficiles, elles succombent devant celui-ci.

Éloge de la virginité

Voyez la grandeur de la virginité, l'énergie qu'elle suppose ! Le Christ, descendu des cieux pour faire de nous des anges, pour nous initier à une vie toute céleste, n'a pas osé nous ordonner la virginité, ni faire une loi de cette vertu. Il a fait une loi de mourir [qu'y a-t-il de plus rude cependant ?], il a fait une loi de porter constamment sa croix, de faire du bien à ses ennemis ; il n'a pas fait une loi de la virginité. Sur ce point, il a laissé libres ceux auxquels il s'adressait, et leur a dit : Celui qui peut suivre ce conseil, qu'il le suive. [Matth. XIX, 12.] Oui, grande est la difficulté, rude est le combat ! que de sueurs à répandre ! que le chemin est escarpé ! et ne le voyons-nous point par ces hommes qui, dans l'ancienne loi, pratiquèrent tant de vertus ? Ce Moïse, si

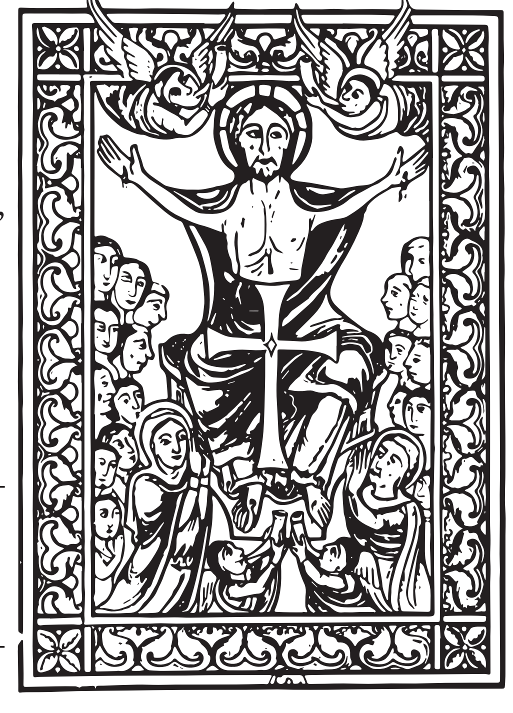
grand, ce chef des prophètes, cet ami si cher à Dieu, qui possédait toute sa confiance, qui avait assez de crédit auprès de lui pour arracher six cent mille coupables au châtiment venu du ciel, cet homme si puissant, qui commandait à la mer, qui en divisait les flots, qui brisait les rochers, qui changeait la nature de l'air, [lui changeait en sang les eaux du Nil, qui opposait à Pharaon une armée de grenouilles et de sauterelles, qui transformait tous les éléments, qui opéra tarit de miracles et pratiqua tant de vertus, cet homme, dis-je, ne put même envisager ce combat. Mais il se maria, il rechercha la société d'une épouse, comme s'il n'eût pu s'en passer, et il n'osa se confier à cet océan de la virginité, dont il redoutait les flots. Cet autre patriarche qui fut sur le point d'immoler son fils, put bien fouler aux pieds les sentiments les plus vifs de la nature, il put bien vouer à la mort cet Isaac, qui était à la fleur de son âge et dans toute la vigueur de la jeunesse, cet Isaac, son fils unique, son fils bien-aimé, qui lui avait été donné contre toute espérance, seul appui de son extrême vieillesse, orné de toutes les vertus ; il put gravir avec lui cette montagne où devait s'accomplir le sacrifice, élever l'autel, disposer le bûcher, étendre la victime, saisir le glaive et l'approcher de la gorge d'Isaac. Oui, il en vint jusque-là, et il fut sur le point de teindre ce glaive du sang de son fils, cet homme plus dur que l'airain. Car il est dans la nature de l'airain d'être dur, mais c'est par l'énergie de sa volonté qu'Abraham put acquérir cette invincible fermeté, et déployer ce calme, cette tranquillité digne des anges. Eh bien ! cet homme qui put soutenir un pareil combat, cet homme qui franchit les bornes de la nature, n'osa se risquer aux luttes de la virginité. Lui aussi, il craignit de descendre dans la lice, et rechercha les consolations du mariage.

Digression sur Job et ses malheurs. Retour au sujet.

VOYEZ JOB LUI-MÊME, CET HOMME JUSTE, cet homme ami de la vérité, cet homme si pieux, qui s'abstenait de toute action coupable. Il fit au démon de terribles blessures ; sans cesse attaqué, n'attaquant jamais lui-même, il vida le carquois de son ennemi. Que de flèches lancées sur lui ! Il soutint tous ces assauts avec une force merveilleuse. Que semble-t-il y avoir, qu'y a-t-il en effet de plus pénible dans la vie ? N'est-ce pas la pauvreté, la maladie, la mort des enfants, les attaques des ennemis, l'ingratitude des amis, la faim, les douleurs corporelles, les insultes, les calomnies, la mauvaise réputation ? Or, tous ces maux vinrent fondre sur Job, sur son corps, sur son âme ; et, pour surcroît de peine, au moment où il s'y attendait le moins. Comprenez bien ma pensée. Un homme, né de parents pauvres, élevé dans leur maison, supporte aisément une pauvreté à laquelle il est habitué depuis longtemps. Mais celui qui est plongé dans les richesses, qui possède de nombreux trésors, et qui soudain s'en voit dépouillé, pourra-t-il facilement souffrir un tel changement de fortune ? Moins il s'y attend, plus ce changement lui semblera cruel. Ou bien encore : l'homme obscur et né de parents obscurs, l'homme qui vit entouré de mépris, les outrages, les injures ne le troublent guère. Mais celui qui, après avoir été dans une position brillante, après s'être vu entouré des hommages de tous, s'être entendu célébrer par toutes les bouches, tombe ensuite dans le mépris et dans l'infamie, ne ressent-il pas le même chagrin que celui qui, riche tout à l'heure, se voit maintenant abîmé dans la misère ? De même encore celui qui se voit privé de ses enfants, qui les perd tous, il est vrai, mais à des époques différentes, trouve dans ceux qui survivent quelque consolation à sa douleur, son chagrin s'apaise, et si, quelque temps après, un autre vient à mourir, ce malheur lui paraît, moins cruel : car la première blessure a eu le temps de se fermer et de se guérir, et la seconde est moins cuisante. Pour Job, en un instant il vit mourir ses nombreux fils, et de la mort la plus cruelle. Ils mouraient de mort violente et dans la force de l'âge, et le temps et le lieu rendaient encore ce malheur plus épouvantable. C'était pendant un festin, dans une maison ouverte aux hôtes, et cette maison leur servait de tombeau. Quelle est après cela cette faim d'un nouveau genre, et que nulle parole ne peut exprimer ? Non, je ne sais quel mot employer, quel nom donner à une calamité si étrange ! En vain lui offrait-on de la nourriture, il ne touchait pas aux mets servis devant lui. L'horrible odeur qui s'exhalait de ses blessures lui ôtait tout appétit, et toute nourriture lui devenait insupportable. Ce qu'il faisait bien comprendre en disant : La puanteur est

devenue ma nourriture. [Job, VI, 7.]

La violence de la faim le contraignait, sans doute, à goûter les mets qu'on lui servait. Mais la puanteur qu'exhalaient ses ulcères l'emportait bientôt sur la faim qui le tourmentait. Aussi, vous l'ai-je dit, cette faim, je ne sais de quel nom l'appeler. Dirai-je qu'elle était volontaire ? Mais il désirait prendre de la nourriture. Dirai-je qu'elle était involontaire ? Mais les mets étaient devant lui, et personne ne lui défendait d'en user. Comment rappeler maintenant ses horribles souffrances, ces vers qui pullulaient sur sa chair, ce pus qui en découlait, ces outrages dont ses amis l'accablaient, ce mépris qu'avait pour lui ses serviteurs ? Mes serviteurs eux-mêmes ne m'ont pas épargné, dit-il ; ils m'ont craché au visage. [Job, XXX, 10.] D'autres l'insultèrent dans son malheur, et le poursuivirent de leurs sarcasmes. Ceux que je ne daignais pas mettre au rang des chiens qui gardaient mes troupeaux se sont élancés contre moi, et ces hommes si méprisables viennent me donner des conseils. [Job, XXX, 4.] Tout cela ne vous semble-t-il pas bien cruel ? Oui, sans doute. Et cependant voici qui l'est encore davantage ; voici qui met le comble à ses souffrances, ce qui domine tout le reste. Il était comme suffoqué par cette tempête qui agitait son âme : la pureté de sa conscience soulevait ses flots tumultueux, enveloppait sa raison de ténèbres épaisses, et y répandait le trouble. Ceux qui se sentent coupables de crimes nombreux trouvent au moins dans leurs péchés la cause des maux qui leur arrivent, et ils n'éprouvent point ce trouble, conséquence de l'incertitude. Mais ceux qui n'ont conscience d'aucun crime, dont les âmes, ornées de toutes les vertus, trouvent dans le dogme de la résurrection, dans l'espérance des biens futurs un soulagement aux souffrances qu'ils endurent, et ces combats qu'ils soutiennent, ils les envisagent comme l'occasion de couronnes sans nombre. Mais Job, cet homme de bien, ne savait rien du dogme de la résurrection, et ce qui le tourmentait surtout, c'était d'ignorer la cause de ses maux ; le doute, cette anxiété, étaient plus cruels pour lui que les vers et'les douleurs du corps. C'est l'exacte vérité. Quand le Dieu miséricordieux eut daigné lui faire connaître la cause de tant de combats, et que Job eut appris que tout cela avait été permis afin de manifester sa justice, ne commença-t-il pas dès lors à respirer, comme s'il n'avait rien souffert, et ses paroles ne nous le disent-elles pas assez ? Cependant s'il souffrait cruellement avant de connaître la cause de ses douleurs, il ne perdit pas un instant courage, et prononça ces admirables paroles : Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a ôté. Tout a été fait selon le bon plaisir de Dieu : que le nom du Seigneur soit béni clans tous les siècles ! [Job. I, 21.]



Le désir de parler de Job m'a écarté de mon sujet. Encore quelques mots, et j'y reviens. Ce grand homme, cet homme si vertueux, qui foula aux pieds toutes les jouissances de la nature, n'osa point non plus soutenir ces combats de la virginité ; il eut une épouse qui lui donna de nombreux enfants. Elle est donc bien pénible cette vertu ! ses combats sont donc bien méritoires et bien sublimes ! Que de sueurs elle exige, et quelle fermeté d'âme elle suppose ! Et cependant combien de femmes, après avoir engagé cette lutte généreuse, n'ont pu triompher de leur amour pour le luxe des vêtements, mais au contraire s'y sont livrées avec plus d'ardeur même que les femmes du monde ! Ne venez pas me dire qu'elles ne portent point d'ornements d'or, ni de vêtements de soie, brodés d'or, ni de colliers de pierres précieuses. Elles font pis encore, elles révèlent mieux encore le mal qui les ronge, la passion qui les tyrannise ; elles s'étudient, elles s'appliquent de tout leur pouvoir à l'emporter par la simplicité même de leurs vêtements, sur celles qui emploient l'or et les soieries, et à paraître plus aimables qu'elles. Il n'y a, ce leur semble, aucun mal à cela ; et cependant, à bien examiner, quoi de plus pernicieux, dé plus dangereux, de plus près de l'abîme ? Ne faudrait-il donc

pas avoir mille langues pour célébrer les louanges que vous méritez à ce sujet ? Voilà un vice dont peuvent à peine triompher les vierges ; et vous qui êtes veuve, vous le surmontez avec facilité, avec promptitude, comme le montre votre conduite. Ce que j'admire, ce n'est pas seulement la simplicité de vos vêtements, plus pauvres que ceux des mendiants ; c'est encore cette absence de tout apprêt, de toute recherche dans vos habits, dans vos chaussures, dans votre démarche. Ce sont là comme autant de couleurs qui peignent aux regards les vertus cachées dans votre âme. Les vêtements, dit le Sage, le rire, la démarche de l'homme manifestent son âme. [Eccl. XIX, 27.] Il faut en effet que vous ayez terrassé, que vous ayez foulé aux pieds toutes les vanités de ce monde, pour les mépriser comme vous le faites, pour avoir banni de votre âme ce vice si coupable, après en avoir auparavant courageusement triomphé. Que personne ne me taxe d'exagération, quand j'appelle ce vice un vice très-coupable. Voyez en effet quels châtiments il valut à ces femmes du monde, chez les Hébreux, sous la loi ancienne ! Eh bien ! celles dont la conversation doit être dans le ciel, qui doivent mener la vie des anges, qui vivent sous la loi de grâce, pensez-vous que Dieu puisse leur pardonner, quand elles tombent dans ce désordre ? cette vierge, qu'enveloppent d'amples vêtements, qui porte une tunique flottante, dont la démarche respire la mollesse, dont la voix, les yeux, tout l'extérieur est un poison pour les cœurs impudiques, qui creuse chaque jour un précipice sous les pieds des passants, qui ne cesse de tendre des pièges, pouvez-vous l'appeler encore du nom de vierge, et ne la rangerez-vous point parmi les courtisanes ? mais les courtisanes ont moins d'appâts, et secouent moins les ailes de la volupté ! Oui, nous vous félicitons, nous vous admirons, nous vous louons d'avoir rejeté loin de vous ces charmes funestes, de vous être mortifiée encore sur ce point, non pour orner votre sacrifice, mais pour faire preuve de courage, non pour y trouver plus de beauté, mais pour vous en faire une arme puissante.

Je viens de montrer, pour ainsi dire, les griffes du lion, et encore je ne les ai montrées qu'en partie. Comment en effet célébrer tant de vertu ? Je le disais tout à l'heure ; je tremble de m'embarquer sur l'océan de vos mérites. Au surplus, ce que je me suis proposé, ce n'est pas de faire l'éloge de votre sainteté, mais de verser dans votre âme le baume de la consolation. Je reviens donc à ce que je disais plus haut. Que disais-je donc ? Je vous disais de ne plus vous préoccuper des péchés de celui-ci, ou des crimes de celui-là, mais de songer à votre patience, à votre constance, à vos jeûnes, à vos veilles, à votre tempérance, à votre miséricorde, à votre charité, à toutes ces vertus où il faut soutenir des luttes si multipliées, si variées, si terribles. Rappelez-vous que depuis votre jeunesse, vous n'avez cessé d'apaiser la faim de Jésus-Christ, d'apaiser sa soif, de lui donner des vêtements, de le recevoir dans votre maison, de le soigner dans ses maladies, de le visiter dans les prisons. Rappelez-vous l'océan de votre charité, cet océan si vaste, cet océan qui a roulé ses flots impétueux jusqu'à l'extrémité du monde. Non-seulement votre maison est ouverte à tous ceux qui veulent y entrer ; mais partout, sur terre et sur mer, que d'étrangers ont joui de vos généreuses libéralités ! Rassemblez toutes ces vertus, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse à la vue de ces couronnes et de ces palmes qu'elles vous assurent. Si vous voulez voir punir ces hommes criminels, sanguinaires, chargés des crimes les plus affreux, vous serez satisfaite aussi en ce jour du jugement. Lazare ne vit-il pas le mauvais riche plongé dans les flammes ? La différence de leur vie leur avait mérité des places éloignées l'une de l'autre ; un abîme les séparait, puisque l'un se trouvait dans le sein d'Abraham, et l'autre dans une horrible fournaise. Néanmoins Lazare vit le mauvais riche, il entendit sa voix et lui répondit. Il en sera de même pour vous. Si pour avoir méprisé un seul homme, le mauvais riche est ainsi tourmenté ; si, pour avoir scandalisé un seul de ses semblables, il vaudrait mieux être précipité dans la mer, une meule au cou ; quel sera le sort de ceux qui ont scandalisé le monde entier, qui ont renversé tant d'églises, qui ont répandu partout le désordre et le trouble, dont la barbarie, dont la cruauté surpasse celle des pirates et des barbares, auxquels le diable, leur chef, et les démons leurs alliés, ont inspiré assez de fureur pour exposer à la risée des juifs et des gentils une doctrine si vénérable, si sainte, vraiment digne de son auteur ? quel sera le sort de ces hommes qui ont submergé tant d'âmes, causé tant de naufrages par tout l'univers, allumé un si effroyable incendie, déchiré le

corps du Christ et dispersé ses membres ? Vous êtes, nous dit l'Apôtre, le corps du Christ, et vous en êtes ses membres. [I Cor. XII, 27.] Mais pourquoi vouloir essayer de peindre une fureur que rien ne peut exprimer ? Oui, quels châtiments sont réservés à ces hommes cruels et sanguinaires ? si, pour avoir refusé de la nourriture au Sauveur, on est jeté dans les flammes éternelles pour y brûler avec le démon, quels supplices ne méritent point, croyez-vous, ces hommes qui ont fait mourir de faim, tant de moines, tant de vierges, qui les ont dépouillés de leurs vêtements, qui, loin de recueillir les étrangers, les ont chassés, qui ; loin de soigner les malades, ont redoublé leurs souffrances, qui, au lieu de se rendre auprès des captifs, ont fait jeter en prison ceux qui étaient libres ? quels supplices ne méritent-ils point ? Ah ! vous les verrez dévorés par les flammes, chargés de chaînes, grinçant les dents, poussant de vaines lamentations, se consumant dans une douleur inutile, et, comme le mauvais riche, éprouvant un repentir sans effet. Eux aussi, ils vous verront au sein du bonheur et du repos, une couronne sur la tête, formant des chœurs avec les anges, régnant avec le Christ ; ils pousseront de grands cris et de grands gémissements, ils se repentiront des outrages dont ils vous accablaient, ils vous adresseront leurs prières, ils se rappelleront votre miséricorde et votre charité. Mais que leur en reviendra-t-il ?

Il console Olympiade qui s'affligeait de son absence.

Occupez donc sans cesse votre âme de ces pensées, et ainsi, vous pourrez secouer cette poussière de la tristesse. Mais il y a, je crois, un autre motif de votre affliction. Je veux y porter remède et par ce que j'ai dit, et par ce que je vais dire encore. Ce qui vous afflige, il me semble, c'est aussi d'être loin de nous, qui sommes pourtant si peu de chose. Vous vous en désolez, et vous dites à tout le monde Nous n'entendons plus sa parole, nous ne recevons plus ses enseignements, la faim nous dévore, et ces menaces que Dieu faisait aux Hébreux se réalisent à notre égard ; ce qui nous manque, ce n'est point le pain matériel, ce n'est point l'eau matérielle, c'est le pain de la doctrine sacrée. Quelle doit être notre réponse ? La voici : même en notre absence, vous pouvez lire nos livres. De notre côté, toutes les fois que nous en trouverons l'occasion, nous nous empresserons de vous adresser de longues lettres. Si vous souhaitez de recevoir de notre bouche les divins enseignements, peut-être un jour aurez-vous ce bonheur, et Dieu permettra que vous nous revoyiez ; peut-être, c'est trop peu dire ; certainement, vous nous reverrez ; n'en doutez pas. Ne croyez pas que nous parlions légèrement, sans être sûr de ce que nous disons : Oui, un jour vous nous entendrez vous exposer de vive voix ce qu'aujourd'hui vous apprenez par nos lettres. S'il vous est pénible d'attendre, rappelez-vous que ce délai ne sera point sans profit pour vous, que votre patience sera généreusement récompensée, si vous savez ne point murmurer, si vous en prenez occasion de louer Dieu, comme vous le louez en toute circonstance. Ce n'est pas sans lutter vivement, sans déployer beaucoup de sagesse et de courage, que l'on peut supporter d'être éloigné d'une âme que l'on aime. Qui est-ce qui vous tient ce langage ? Quiconque aime sincèrement et connaît la force de la charité, comprend ce que je viens de dire.

Sans nous donner la peine de chercher çà et là ces hommes, trop rares, hélas ! qui ont ressenti une affection sincère, adressons-nous au bienheureux

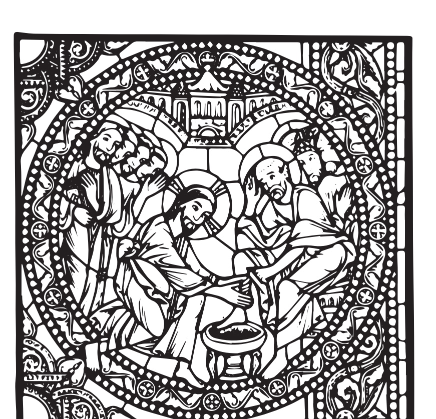
”

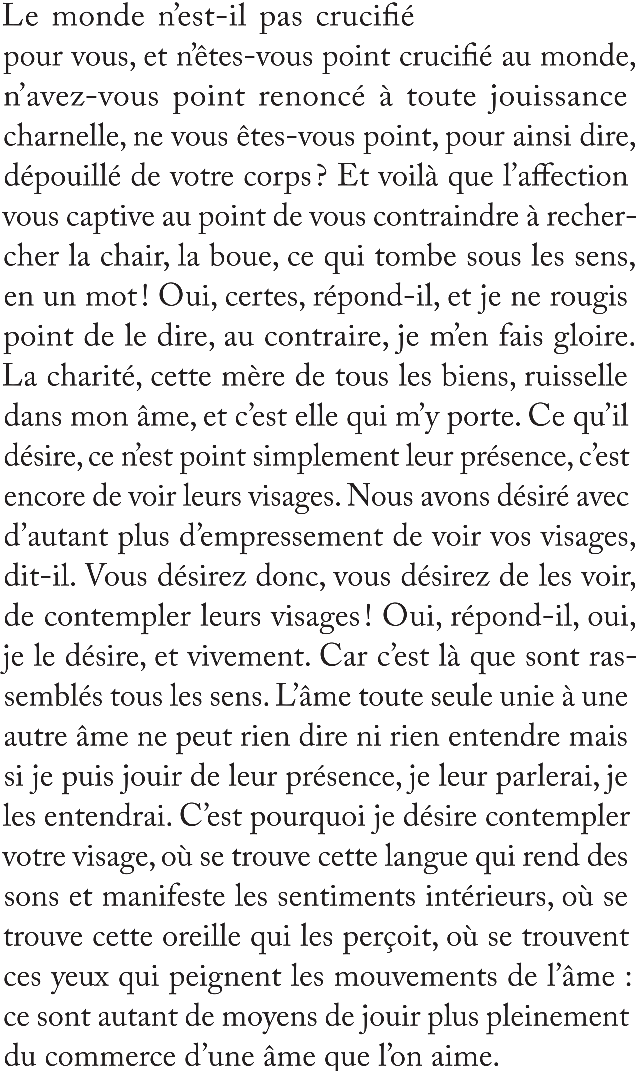
Je vous disais de ne plus vous préoccuper des péchés de celui-ci, ou des crimes de celui-là, mais de songer à votre patience, à votre constance, à vos jeûnes, à vos veilles, à votre tempérance, à votre miséricorde, à votre charité, à toutes ces vertus où il faut soutenir des luttes si multipliées, si variées, si terribles.

apôtre Paul. Il nous dira tout ce qu'il faut d'énergie et de courage pour supporter une telle séparation. Il s'était dépouillé de l'homme charnel, il avait comme répudié son corps ; son âme seule parcourait, pour ainsi dire, le monde ; son cœur était vide de passion et aussi calme que les esprits célestes ; la terre était pour lui le ciel, il vivait avec les chérubins et assistait à leurs mystérieux concerts ; loua les maux il les supportait, comme si ce n'eût pas été lui qui les eût soufferts, soit qu'on le jetât en prison, qu'on l'enchaînât, qu'on l'envoyât en exil, qu'on l'accablât de menaces, qu'on voulût le faire mourir, ou le lapider, ou le jeter à la mer, ou lui infliger tout autre supplice. Eh bien ! saint Paul, séparé d'une âme qu'il aimait tendrement, fut saisi d'un trouble si violent, qu'il sortit aussitôt de cette ville où il n'avait point rencontré cet ami qu'il espérait revoir. Troas était cette ville qu'il abandonna sur-le-champ, parce qu'elle ne put lui montrer son cher disciple. Comme j'étais venu à Troas pour y annoncer l'Evangile, et comme la porte de cette ville m'avait été ouverte par le Seigneur, je sentis aussitôt mon esprit tout troublé, parce que je n'y trouvai point mort frère Tite. Je pris congé des habitants et je partis pour la Macédoine. [II Cor. II, 12, 13.] Que dites-vous, ô Paul ? On vous met des entraves, on vous jette dans les fers, les coups s'impriment dans votre chair, le sang ruisselle sur vos membres, vous instruisez, vous baptisez, vous offrez les saints mystères, et vous ne dédaignez pas de vous inquiéter du salut d'une âme. Voici que vous arrivez à Troas, le terrain est bien purifié, tout prêt à recevoir la semence, l'aire est bien remplie et vous offre toutes les chances de succès : vous le savez et vous laissez échapper tous ces avantages. C'est pour cela que vous y êtes venu [comme j'étais venu à Troas, dit-il, afin d'y annoncer l'Evangile] personne ne songeait a vous résister ; [la porte m'en était ouverte, dit-il encore.] Et cependant vous en sortez aussitôt ! Oui, sans doute, répond-il : car une violente tristesse s'empara de mon âme, la jeta dans le trouble, en triompha ; l'absence de Tite me força de quitter cette ville. Que la tristesse en ait été cause, ce n'est point de notre part une conjecture ; lui-même nous le fait assez entendre. Ne nous dit-il pas, en effet : Le trouble s'empara de mon âme, parce que je ne rencontrai point Tite. Alors, prenant congé des habitants, je sortis de la ville ?

Voyez-vous comme il est difficile de supporter sans se plaindre l'éloignement d'un ami ! Combien cette séparation est amère et douloureuse ! Combien, pour l'endurer, il faut de magnanimité et de courage ! L'épreuve, pour vous, se prolonge. Mais, plus elle est grande, plus aussi la couronne sera brillante, plus les récompenses seront magnifiques ! Que ce soit là votre consolation ; songez, que lors de mon retour, je vous reverrai enrichie de ces récompenses, ornée de cette couronné et de cet éclat. Quand on s'aime, ce n'est pas assez que les âmes soient unies par les liens de l'affection ; la joie n'est pas complète tant qu'on demeure loin l'un de l'autre ; elle est bien diminuée par cette séparation. Si nous interrogeons encore le disciple de la charité, il nous répond qu'il en est ainsi. Ne dit-il pas, en effet, dans sa lettre aux Thessaloniciens : Mes frères, ayant été pour un. peu de temps séparé de vous, de corps, non d'esprit ni de cœur, nous avons désiré avec d'autant plus d'ardeur et d'empressement de vous revoir. C'est pourquoi j'ai eu plus d'une fois le dessein d'aller vous trouver mais Satan y a mis obstacle. Aussi, pour apaiser ma douleur, ai-je mieux aimé rester seul à Athènes et vous envoyer Timothée ? [I Thess. II, 17, 18 ; et III, 1, 2.] O quelle énergie dans chaque expression ! Comme elles révèlent, toutes, cette flamme qui brûle son cœur ! Il ne dit pas séparé de vous, emmené du milieu de vous, éloigné de vous, absent... mais, privé de vous et comme orphelin. Il lui fallait ce mot pour manifester toute sa douleur. Il était pour eux comme un père, et cependant il emploie l'expression dont se servent les enfants qui, encore en bas-âge, ont perdu leur père, afin de faire mieux sentir l'excès de sa tristesse. Qu'y a-t-il de plus cruel que d'être orphelin de bonne heure ? L'orphelin ne peut se suffire à cause de son âge ; personne ne s'empresse de lui venir en aide, et combien, au contraire, sont tout prêts, ou du moins se préparent à lui nuire c'est comme un agneau laissé au milieu des loups, qui le tuent et le dévorent. Nulle expression ne peut dire l'étendue de ce malheur. Aussi l'Apôtre, après avoir cherché de toute part un mot capable de bien exprimer la solitude et l'abandon, et de montrer combien il souffrait de se voir séparé de ses chers Thessaloniciens, s'est-il arrêté à celui-là et l'a-t-il développé

par ceux qui suivent. Nous sommes comme un orphelin, dit-il, non pas depuis longtemps, mais depuis une heure ; non pas d'esprit et de cœur, mais de corps seulement ; et néanmoins nous en ressentons une insupportable douleur. Cependant, quoi de plus consolant que de savoir nos âmes étroitement unies, que de vous porter tous dans notre cœur, que de vous avoir vu hier et avant-hier rien de tout cela ne peut calmer noire chagrin. Que voulez-vous donc ! dites-moi, que désirez-vous donc si vivement ? Ah ! ce que je désire, c'est de voir vos visages. C'est pourquoi, dit-il, nous souhaitons avec tant d'ardeur et d'empressement de vous revoir. [I Thess. II, 17.] Que dites-vous, ô grand, ô sublime apôtre ?





Le monde n'est-il pas crucifié pour vous, et n'êtes-vous point crucifié au monde, n'avez-vous point renoncé à toute jouissance charnelle, ne vous êtes-vous point, pour ainsi dire, dépouillé de votre corps ? Et voilà que l'affection vous captive au point de vous contraindre à rechercher la chair, la boue, ce qui tombe sous les sens, en un mot ! Oui, certes, répond-il, et je ne rougis point de le dire, au contraire, je m'en fais gloire. La charité, cette mère de tous les biens, ruisselle dans mon âme, et c'est elle qui m'y porte. Ce qu'il désire, ce n'est point simplement leur présence, c'est encore de voir leurs visages. Nous avons désiré avec d'autant plus d'empressement de voir vos visages, dit-il. Vous désirez donc, vous désirez de les voir, de contempler leurs visages ! Oui, répond-il, oui, je le désire, et vivement. Car c'est là que sont rassemblés tous les sens. L'âme toute seule unie à une autre âme ne peut rien dire ni rien entendre mais si je puis jouir de leur présence, je leur parlerai, je les entendrai. C'est pourquoi je désire contempler votre visage, où se trouve cette langue qui rend des sons et manifeste les sentiments intérieurs, où se trouve cette oreille qui les perçoit, où se trouvent ces yeux qui peignent les mouvements de l'âme : ce sont autant de moyens de jouir plus pleinement du commerce d'une âme que l'on aime.

Voyez quelle est l'ardeur de son désir ! Il ne se contente pas de dire : Nous avons souhaité avec empressement, il ajoute : avec ardeur. Puis, lassé de se confondre avec d'autres, et pour montrer que son amour l'emporte sur celui des autres, après avoir dit : Nous avons souhaité avec empressement, avec ardeur d'aller vous trouver, il se sépare des autres, il parle maintenant en son nom, et il ajoute : Moi, Paul, j'ai désiré à plusieurs reprises. Ne veut-il pas faire comprendre que son désir est plus ardent que le leur ? Ensuite, comme il ne peut le réaliser, il ne se contente pas d'écrire aux Thessaloniciens, il leur envoie son disciple Timothée : il tiendra lieu d'une lettre, et il ajoute : Nous éprouvons la plus vive douleur. O noble expression ! ô parole énergique et bien propre à manifester cette charité, que nul frein ne peut comprimer, que nulle patience ne peut arrêter ! Un homme que le feu dévore met tout en mouvement pour soulager sa douleur ; l'Apôtre aussi, brûlé intérieurement, suffoqué, enflammé, cherche un moyen de calmer sa douleur : Ne pouvant supporter cette douleur, nous vous envoyons Timothée, ministre de l'Evangile, notre compagnon et notre auxiliaire. [I Thess. III, 1.] C'est un membre bien nécessaire que nous enlevons à notre compagnie, c'est un chagrin qui succède à un autre. Oui, l'absence de Timothée lui était bien pénible, et cette peine, il se l'imposait pour les chrétiens de Thessalonique. C'est ce qu'il nous fait entendre par ces paroles : il nous a plu de rester seul. Son âme ne s'est-elle pas changée tout entière en charité ? Il est séparé d'un seul de ses frères ; et il nous dit qu'il est seul, quand il en a tant d'autres avec lui. Voilà ce que sans cesse vous devez méditer, et plus la séparation vous causera de peine, plus aussi votre patience à la supporter vous méritera de récompenses. Ce ne sont pas seulement les souffrances du corps, mais aussi celles de l'âme, qui gagnent ces couronnes, dont nul langage ne peut dire la magnificence : ce sont surtout les souffrances de l'âme, quand on les accepte avec reconnaissance. Si on déchirait, si on flagellait votre corps, vous souffririez généreusement, vous en glorifieriez le Seigneur, et vous seriez magnifiquement récompensée : attendez-vous donc à de grandes

récompenses pour les maux que vous endurez dans votre âme. Attendez-vous aussi à nous revoir, à être délivrée de cette douleur, qui alors, qui dès maintenant, sera pour vous si avantageuse. C'en est assez pour vous consoler, non-seulement vous, mais toute autre personne, eût-elle un cœur plus dur que la pierre. Mais, avec votre prudence, votre vive piété, votre sagesse si élevée, avec cette âme qui foule aux pieds les vanités de ce monde, comment ne seriez-vous point promptement consolée ? Montrez-nous que vous nous aimez, en obéissant à nos lettres, comme vous nous obéiriez à nous-même, si nous étions près de vous. Nous aurons la preuve de votre affection, si nous apprenons que cette lettre a produit quelque effet, ou plutôt tout l'effet que nous désirons. Or, nous désirons que vous recouvriez cette sérénité que nous remarquions en vous, quand nous étions près de vous. S'il en est ainsi, nous ressentirons une grande joie dans le désert où nous vivons. Voulez-vous que notre âme goûte plus de calme ? [Je sais que vous le souhaitez et que vous n'avez rien plus à cœur.] Faites-nous savoir que vous avez secoué cette poussière de la tristesse, que votre âme est sans trouble ; et récompensez-nous ainsi de notre affection pour vous. Vous savez bien, oh oui ! vous savez bien quelle joie vous nous causeriez en recouvrant la paix de l'âme, et en nous informant par une lettre que vous l'avez enfin recouvrée.

”

Persécutions de la part de proches

L'apôtre nous enseigne tout ce que les fidèles de ce temps avaient à souffrir de leurs proches et de leurs parents, et c'étaient les plus terribles maux. Vous êtes devenus, dit-il, les imitateurs des Églises de Dieu qui sont dans la Judée. En quoi sont-ils devenus leurs imitateurs ? *En ce que vous avez souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens que ces Églises ont souffrances de la part des Juifs.* (I Thess. II, 14.) Voilà encore la guerre, mais la guerre civile, surcroît de douleurs. *Si un ennemi m'avait outragé, je l'aurais souffert, dit le prophète ; mais c'est toi qui vivais dans un même esprit* avec moi, qui étais te chef de mes conseils, mon plus cher confident. (Ps. LXXXIV, 13, 44.)

Troisième homélie sur ce texte : *Parce que nous avons un même esprit de foi*

Saint Jean Chrysostome
Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin — t. IV, p. 239-240, Sueur-Charruey
Imprimeur-Libraire-Éditeur, Arras, 1887

La fin d'une vie dédiée à Dieu

Saint Jean Chrysostome, *Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la Direction de M. Jeannin*, tome premier, pp. 426-454 — *Histoire de Saint Jean Chrysostome*, Sueur-Charruey, Imprimeur-Libraire-Editeur, Arras, 1887

Dernière tentative des évêques dévoués à Jean

On était arrivé au grand samedi, veille de Pâques. Les quarante prélats dévoués à Jean voulurent tenter un dernier effort. Ils se présentèrent à l'empereur, au moment où en compagnie de l'impératrice il visitait un des oratoires consacrés à la mémoire des martyrs. Les larmes aux yeux, ils le supplièrent d'avoir pitié de l'Église, de lui rendre un pasteur vénéré, de ne pas convertir en deuil public la plus belle solennité, surtout de ne pas retarder le bonheur de tant de catéchumènes impatients de recevoir le baptême après une longue préparation. On eut l'air de ne pas les entendre. Alors l'un d'entre eux, Paul de Cratia, éleva la voix, et dit avec force : *Eudoxie, crains Dieu; songe à tes enfants, et garde-toi de violer par l'effusion du sang la sainteté de ce grand jour.*

Rien n'ébranla l'auguste furie altérée de vengeance. Les évêques se retirèrent consternés ; leur pressentiment ne les trompait pas.

En effet, le peuple, qui se sentait outragé dans la personne de son saint protecteur, mais que les prières de celui-ci, ses recommandations réitérées et le respect de la fête empêchaient d'éclater, s'abstint de paraître à Sainte — Sophie, où la faction étalait dans le vide la joie sacrilège de son triomphe. D'autre part, les prêtres fidèles avaient convoqué les candidats au baptême dans les thermes de Constance, préalablement disposés pour la synaxe de la nuit, et la foule s'y précipita. Jamais l'assemblée chrétienne n'avait été si nombreuse ni si fervente ; on y comptait trois mille catéchumènes dans un recueillement solennel. Le chant des psaumes, la lecture des saints livres, les prières touchantes de la liturgie, l'oblation de l'hostie divine, les symboliques cérémonies du sacrement de la régénération, les grands souvenirs rappelés par cette auguste nuit consolaient les âmes attristées de l'absence du pasteur. Mais les chefs de la cabale craignirent que l'empereur, qui devait se rendre à l'église, la trouvant déserte, ne vît dans celle solitude inattendue une protestation du peuple contre les actes qui frappaient son évêque, un témoignage non équivoque de sa vive affection pour celui qu'ils avaient représenté comme haï par la ville entière. Ils s'adressent donc au maître des offices, et lui demandent des troupes pour disperser une réunion séditieuse. Celui-ci ayant observé que l'emploi de la force au milieu des ténèbres et dans une foule compacte ne pouvait aboutir qu'à d'affreux désordres, Acace insista.



L'empereur, dit-il, *doit venir à l'église, et s'il la trouve vide, il en sera blessé; épargnons-lui cette douleur.* Anthémius céda à regret, et donna quatre cents scutaires de la garde, commandés par un officier païen nommé Lucius, mais avec l'ordre formel de s'abstenir de toute violence. Lucius se présente au peuple et veut le décider à quitter les thermes pour se rendre à Sainte-Sophie; il n'est pas écouté, et revient rendre compte à Acace de la multitude et de la résistance qu'il a trouvées. On fit briller l'or et les promesses, et guidé, encouragé par quelques clercs vendus à la ligue, le chef des scutaires se porte de nouveau sur la pieuse assemblée, résolu celle fois à employer la force si l'on ne cède à la persuasion.

Désordres et malheurs de la nuit et du jour de Pâques

On était à la seconde veille de la nuit. Les catéchumènes, rangés autour de la piscine à côté des diacres et des diaconesses, attendaient le moment de la régénération, et, suivant l'usage des temps, se déshabillaient pour descendre dans le bain sacré, quand tout à coup, les satellites de Lucius tombent, l'épée au poing, avec d'horribles vociférations, sur cette multitude sans défense, frappent à tort et à travers, renversent, foulent aux pieds vieillards, prêtres, enfants. Le sang coule et rougit l'eau baptismale; le saint chrême est jeté à terre; les divins mystères sont profanés; les femmes s'enfuient demi-nues; les vierges du Seigneur, les vêlements en lambeaux, échappent à peine à l'insolence des soldats. Emportée par l'ivresse du désordre et de son lâche succès, la horde brutale pourchasse les fugitifs de rue en rue à coups de bâton, et, se précipitant avec la même fureur sur les diverses églises de la cité, disperse les fidèles, insulte les autels, pille les vases sacrés, jette partout la consternation et l'épouvante. C'étaient le désordre et l'horreur d'une ville prise d'assaut; la nuit enveloppa dans ses ombres des saturnales sanglantes d'impiété.

Le jour de Pâques se leva triste et morne sur la ville en deuil. Tous les temples du Christ étaient fermés; Sainte-Sophie seule fut ouverte et resta vide. Les fidèles, irrités plutôt qu'abattus, furent convoqués et se réunirent pour célébrer la grande fêle dans les champs, au Pempton, vaste polygone que Constantin avait fait terrasser et clore de palissades, comme un cirque, pour les manœuvres de la cavalerie. Des évêques, des citoyens du premier rang, des femmes de haute naissance se mêlaient au peuple. À part les blessés, les malades et les salariés de la cour, toute la cité catholique était là. Le concours, l'émotion de la nuit, les enseignements du jour, le sentiment de la situation présent à tous les cœurs donnaient à cette réunion une solennité touchante. L'idée du martyre planait visiblement sur cette scène. Autour d'un autel improvisé, trois mille néophytes, vêtus de blanc, célébraient leur naissance spirituelle avec cette joie douce et triste des confesseurs de la foi, dans les cirques ou dans les prisons, vis-à-vis d'un trépas glorieux. Un beau soleil d'avril faisait resplendir leurs robes sans tache : c'était le soleil du Thabor dans une brume de sang.

En ce moment l'empereur passait à cheval à la tête de son escorte. La masse, la blancheur ayant attiré de loin son regard : — *Ce sont les hérétiques*, s'écrièrent les courtisans, — c'est ainsi que l'on désignait à la cour les vrais fidèles, — et aussitôt de courir sus à la multitude recueillie et prosternée. Ce fut un spectacle douloureux et sublime; car, dans celle foule compacte, électrique, où la foudre pouvait s'allumer soudainement au seul contact des hommes entre eux, il n'y eut pas un cri, pas une menace : elle s'écoulait à pas lents, calme et digne. Mais cette attitude si noble, cette haute protestation du silence, qui devait faire réfléchir Arcadius, irrita cette âme faible et vaine. On se jeta sur les femmes, on leur arracha les voiles, les manteaux, les bijoux, les oreilles mêmes avec les boucles d'oreilles; quelques-unes durent prendre les vêlements de leurs esclaves pour fuir avec moins de péril. Le fils de Théodose contemplait d'un air hébété ces scènes de sauvages. On saisit en sa présence, on garrotta comme des malfaiteurs des magistrats, des prêtres, des pontifes. Les prisons furent remplies de serviteurs de Dieu le jour où les empereurs chrétiens avaient l'habitude de les ouvrir même aux criminels. Les captifs chantaient l'alléluia et célébraient les saints mystères dans les cachots. Chassés d'un lieu, les fidèles se réunissaient dans un autre, et les réunions entravées devenaient plus nombreuses.

Un calme admirable répondait aux provocations de la cour.

Jean commande la résignation

Ce n'est pas qu'il n'y eût chez ce peuple ainsi outragé dans sa conscience et sa dignité un ressentiment profond et redoutable qui pouvait faire explosion d'un moment à l'autre. Même dans ce temps d'affaissement et de lâcheté, dans cette ville façonnée de longue main à la servitude, ces scandales, ces orgies d'un pouvoir en démence, qui ne savait plus qu'insulter ce qu'il devait protéger, auraient reçu un châtiment immédiat et terrible, si Jean, la main sur le cratère, n'eût contenu les bouillonnements de la lave, subjugué toutes les colères sous l'autorité de sa parole et de sa vertu. Du fond de sa demeure changée en prison, il ne cessait de recommander la patience comme la preuve assurée du dévouement qu'on lui portait et l'éclatante justification de son ministère et de sa doctrine. Certes, il eut de la peine à faire partager, à faire comprendre sa mansuétude à cette multitude poussée à bout, qui recevait d'en-haut l'exemple de toutes les violences. Mais son seul nom exerçait un empire absolu. Maître de la situation, il pouvait déchaîner la tempête, engloutir la cour : il ne songea qu'à la sauver. Cinquante mille hommes, brûlant de venger l'affront de leurs femmes et de leurs enfants, de venger leur honneur, n'attendaient qu'un mot de sa bouche. Sa bouche commanda la paix.

Tentatives d'assassinat sur sa personne

Cependant il faillit plusieurs fois être assassiné. Un misérable jouant le démoniaque s'introduisit dans sa chambre un poignard à la main. Arrêté au moment de consommer le crime et livré aux magistrats, il fut relaxé sur la demande de Jean. Quelques jours après, le domestique du prêtre Elpidius, ennemi déclaré de Sérapion et de son noble protecteur, fait irruption dans la demeure du pontife : on lui demande ce qu'il veut, il répond par un coup de stylet. On accourt, on se jette sur lui ; il perce de son fer acéré trois ou quatre de ceux qui l'approchent ; l'un d'eux tombe mort à ses pieds ; on ne parvient à le désarmer et à le lier qu'à grand-peine. Il portait sur lui trois poignards et cinquante pièces d'or qu'il avait reçues pour tuer l'évêque. Le préfet se contenta d'arracher ce misérable aux mains de la foule, et le mit en liberté. De ce jour, le peuple fit la garde autour de la maison épiscopale. Cette constance, cet infatigable dévouement désespéraient la cour, qui pour les vaincre ne recula devant aucune violence. Elle afficha des édits terribles, employa les amendes, la prison, les tortures même. Des hommes considérables furent chassés de la ville. Le despotisme et la haine s'en donnaient à cœur-joie : Julien n'aurait pas mieux fait que l'austère Acace et ses dévots amis.

Appel au pape

Dans cette grave situation, Jean se souvint de Paul, son prédécesseur de sainte mémoire, et, comme lui, sous le coup d'une sentence inique, en butte aux colères d'un gouvernement insensé et d'ennemis sans honneur. Il tourna ses regards avec assurance vers cette grande Église, la mère, la nourrice, la maîtresse des autres, l'école des Apôtres, la métropole de la piété, avec laquelle il est nécessaire que toute église s'accorde, la chaire unique, source de l'unité, racine et moule de l'Église catholique, faîte de l'épiscopat, d'où part le rayon du gouvernement et se répand le droit sacré de la communion, où sont les fondements de l'orthodoxie, où s'assied l'évêque des évêques, celui à qui le Seigneur a donné le suprême pouvoir de paître son troupeau et le soin de tous les pasteurs, duquel on peut affirmer que là où est Pierre là est l'Église.

Primauté du Saint-Siège, fondement nécessaire de la liberté de l'Eglise et de la dignité du Sacerdoce

Quoi qu'on ait pu dire, alors comme aujourd'hui, comme à l'aurore de l'Évangile, l'Église romaine était bien, dans l'esprit des pontifes autant que des peuples, le centre, le foyer, le pôle du Catholicisme, la haute gardienne des doctrines, l'oracle infaillible de la vérité, le tribunal supérieur auquel étaient déférées en dernier ressort toutes les grandes causes du monde chrétien, les causes

majeures, l'incorruptible témoin de la foi, l'immortelle personnification de cette parole divine : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* Et quand le concile de Sardique, où se trouvaient près de trois cents prélats orthodoxes, établit, dans ses célèbres canons, pour les évêques condamnés le droit d'appel au Saint-Siège, pour le Saint-Siège le droit de réviser les procès des évêques et de juger souverainement, il ne fait que préciser et formuler dans la législation écrite la coutume antérieure de l'intervention des papes dans les causes épiscopales, le droit par eux toujours exercé et qui est le corollaire évident de l'éminente dignité de leur chaire, de la haute juridiction donnée par Jésus-Christ à saint Pierre et aux successeurs de saint Pierre sur tous les pasteurs et tous les fidèles de l'univers, d'où cette solennelle parole de Jules Ier : *La loi qui régit la hiérarchie sacerdotale déclare nul tout ce qui est fait sans le consentement de l'évêque de Rome.*

Ainsi pensait Cyprien, le grand martyr de Carthage, quand il écrivait au pape Étienne : *Envoie à nos coévêques des Gaules des lettres très-amples, pour qu'ils ne laissent plus insulter notre corps par l'orgueilleux et rebelle Marcien, l'ennemi de la piété divine et du salut de nos frères. Ordonne à la province et au peuple d'Arles de le déposer et de mettre un autre pasteur à sa place, afin que le troupeau du Christ, par lui ravagé et blessé, puisse être guéri et sauvé.*

»

Ainsi pensait Cyprien, le grand martyr de Carthage, quand il écrivait au pape Étienne : *Envoie à nos coévêques des Gaules des lettres très-amples, pour qu'ils ne laissent plus insulter notre corps par l'orgueilleux et rebelle Marcien, l'ennemi de la piété divine et du salut de nos frères. Ordonne à la province et au peuple d'Arles de le déposer et de mettre un autre pasteur à sa place, afin que le troupeau du Christ, par lui ravagé et blessé, puisse être guéri et sauvé.*

Ainsi pensaient les fidèles et le clergé d'Alexandrie et le pontife qui les gouvernait, quand ceux-là déféraient à Rome le livre de leur évêque pour quelques expressions qui étonnaient leur orthodoxie, et que celui-ci se battait d'adresser au chef vénéré de l'Église romaine l'explication de son langage et la justification de sa foi.

Ainsi pensait le grand pape Jules quand il ordonnait aux Eusébiens de se rendre à Rome, où d'autre part il appelait Athanase pour se défendre et être jugé, et qu'il écrivait aux prélats réunis à Antioche ces mémorables paroles : « *Si celui que vous avez condamné eût été réellement coupable, il fallait procéder à son jugement selon la règle et non comme vous l'avez fait dans votre conciliabule... Pourquoi ne pas nous consulter, surtout dans une cause qui concerne l'Église d'Alexandrie ? Ignorez-vous que c'est l'usage de recourir à nous d'abord, et puis de décider conformément à la justice ?* » Il agissait selon les prérogatives de son siège, dit Sozomène ; il se conformait au canon ecclésiastique, dit Théodoret ; le canon ecclésiastique, poursuit Socrate, ne permet de rien décréter dans les Églises sans le consentement de l'Église de Rome. « *En supposant, ajoute Jules, qu'il y eût des soupçons contre l'évêque d'Alexandrie, il fallait commencer par en donner avis à notre église. Et maintenant, ceux qui ne nous ont laissés prendre aucune part à ce qui a été fait, et qui ont agi d'après leur seule et arbitraire volonté, ceux-là nous demandent d'adopter leurs arrêts. Ce ne sont pas là les ordonnances de Paul, ce n'est point la tradition de nos pères : c'est une nouvelle forme de conduite. Moi, je vous déclare ce que j'ai appris du bienheureux apôtre Pierre, ce que tout le monde connaît* ».

Ainsi pensait Athanase, ainsi pensaient Paul de Constantinople, Asclépas de Gaza, Marcel Ancyre, Lucius d'Andrinople, et cette foule de prélats de Thrace, de Syrie, de Phénicie, de Palestine, lesquels opprimés, dépossédés de leurs sièges par les

Ariens, venaient demander à Rome, non pas asile et compassion, mais justice et un arrêt souverain qui vengeât leur innocence et les rendît à leurs Églises

Saint Basile était animé de la même conviction, lorsqu'il proposait à l'illustre docteur d'Alexandrie, comme le plus sûr remède aux maux causés par le concile de Rimini, l'intervention de l'évêque de Rome. « *Il m'a paru très à propos de lui écrire, disait-il, afin qu'il examine ce qui se passe, et qu'usant de son autorité, il envoie des hommes doués d'un esprit conciliant, qui corrigent ceux qui sont détournés du droit chemin, prennent toutes les mesures nécessaires et soient revêtus de pleins pouvoirs pour mettre à néant ce qui a été fait à Rimini* ».

Du reste, cette haute prérogative du pontificat romain était déjà si éclatante dès les premiers siècles chrétiens, que les historiens du polythéisme eux-mêmes la proclament ; témoin Ammien Marcellin quand il raconte ce que fit l'empereur Constance pour décider le pape Libère à condamner saint Athanase ; car, dit-il, quoiqu'il vît sa haine satisfaite, il désirait ardemment faire confirmer la condamnation par l'autorité dont jouissent les pontifes de la ville éternelle.

La pensée de Jean était celle de saint Athanase et de saint Basile, et lui aussi il avait professé la haute juridiction de l'Église romaine. « *Pourquoi, écrivait-il dans son livre du sacerdoce, pourquoi Jésus-Christ a-t-il versé son sang ? Pour acheter ses brebis qu'il a confiées à Pierre et aux successeurs de Pierre* ». Lors donc qu'au milieu des épreuves qui l'accablent, il s'adresse au pontife éminent qui occupe la chaire de Rome, ce n'est pas seulement un cri de détresse qu'il fait entendre, c'est un appel qu'il relève d'un tribunal inférieur au tribunal suprême de l'évêque des évêques ; c'est la haute reconnaissance et la solennelle proclamation de cette primauté sous laquelle il se courbe avec un pieux respect, dans laquelle il fait consister la vigueur immortelle de l'Épiscopat et la liberté de l'Église. Soldat illustre, placé à l'avant-garde de l'armée sainte, dans cette grande et longue guerre du sacerdoce et de l'empire, de la dignité de la conscience et des usurpations de la force, son mot de ralliement, celui de tous les champions de la même cause, c'est Rome ; en tombant il le crie à ses ennemis, en mourant il le lègue à ses successeurs, et du jour où ceux-ci l'ont oublié, la pauvre Église de Constantinople, si petite et si fière sous Grégoire de Nazianze, si grande et si belle sous Jean Bouche d'or, n'a plus été qu'un chef d'eunuques à la cour dégradée du Bas-Empire ou une esclave vénale et méprisée au seuil d'un sérail. Lui, il a lutté pour elle, lutté de toute l'intrépidité de son âme, de toute la force de son talent et de sa vertu, pour maintenir l'indépendance du principe religieux et moral en présence du pouvoir temporel, avide et jaloux, toujours disposé à envahir et à opprimer ; et quand celui-ci, à l'aide des honteuses complicités qu'il a achetées ou que de viles passions lui ont ménagées dans le sanctuaire, est venu à bout de le désarmer de sa parole, de le précipiter de sa tribune, de l'arracher à l'autel, de le tenir captif et muet dans sa demeure, en attendant de l'envoyer languir et mourir dans un lointain exil, il s'adresse naturellement, sous l'inspiration de sa foi, à celui qu'il regarde comme la plus parfaite personnification du Sacerdoce et de l'Église, l'auguste et infaillible gardien de ses libertés et des droits de la conscience humaine, le chef visible de l'empire des âmes et du monde spirituel ; il le fait juge de ses travaux, juge de la situation, et il lui demande d'intervenir avec son autorité souveraine pour mettre un terme à l'oppression de l'Église et à tant de maux.

Le pape Innocent Ier

« *À mon seigneur le vénérable et très-saint évêque Innocent, Jean : salut dans le Seigneur.*

Je ne doute pas que votre piété n'ait appris, avant l'arrivée de ces lettres, ce que l'iniquité a osé faire ici. L'audace de ses entreprises est telle, qu'il n'y a pas peut-être un coin du monde qui n'en ait entendu parler ; et le bruit de ces tragiques événements porté partout a excité partout la même douleur. Mais, comme il ne suffit pas de gémir et qu'il faut porter remède au mal, trouver un moyen d'apaiser cette grave tempête, nous avons cru nécessaire d'engager nos vénérables seigneurs et pieux évêques Démétrius, Pansophius, Pappus et Eugène, à quitter leurs Églises, à traverser les mers, à faire un long voyage pour courir près de vous et vous instruire de tout, afin que vous ne laissiez pas se prolonger plus longtemps un pareil état de choses. Nous leur avons adjoint les honorés et chers diacres Cyriaque et Paul,

et nous-même nous allons raconter à votre charité, en peu de mots, ce qui s'est passé».

Et, en effet, il raconte sommairement les faits déjà connus du lecteur, les intrigues de Théophile, le brigandage du Chêne, son exil, son retour, ses vaines instances pour obtenir la convocation d'un concile et un jugement, les nouvelles trames ourdies par ses adversaires, leurs perfidies, les violences horribles qui viennent de profaner et d'ensanglanter le baptistère et l'autel, son enlèvement de l'église, sa captivité, les affronts, les mauvais traitements infligés aux prélats, aux prêtres dévoués à sa cause, l'oppression qui pèse sur tous les fidèles de Constantinople, et il continue ainsi :

« *Ce qu'il y a de plus triste, c'est que tout cela n'est pas fini et ne finira pas encore. Le mal s'accroît tous les jours. Nous sommes devenus un objet de risée pour beaucoup, ou plutôt un objet de pitié ; car, en présence d'une méchanceté si inouïe, personne n'a envie de rire, et les plus pervers eux-mêmes nous plaignent. Qui pourrait dire le trouble jeté dans la plupart des Églises ? Le désordre ne s'est pas arrêté à la métropole ; il a gagné tout l'Orient. Le venin de la maladie s'est communiqué de la tète aux extrémités. Partout les clercs s'insurgent contre les évêques ; les évêques se séparent les uns des autres ; la division se met dans le peuple et gagne de plus en plus : c'est le bouleversement du monde, une effrayante menace de maux encore plus grands. Donc, vénérables et pieux seigneurs, une fois que vous serez instruits de tout, déployez le zèle et la force nécessaires pour réprimer l'iniquité. Car, si la coutume vient à s'établir que chaque prélat peut s'immiscer dans d'autres diocèses que le sien, même à de grandes distances, et chasser de sa propre autorité, tel de ses confrères qu'il voudra, sans donner à sa puissance d'autres bornes que son bon plaisir, tout périra ; une guerre sourde désolera l'univers, et l'on ne verra partout que des évêques occupés à chasser leurs frères ou chassés par eux. C'est pourquoi, afin qu'une telle anarchie, ne gagne pas tous les peuples, écris, je t'en conjure, que tout ce qui a été fait ici avec tant d'injustice par une partie en l'absence de l'autre, quand nous ne déclinions pas d'être jugé, est nul ; et, en effet, en soi ce ne peut être que nul. Que ceux qui ont trempé dans cette iniquité subissent les peines décernées par les lois de l'Église. Quant à nous, qui ne sommes ni convaincu, ni condamné, ni coupable, donnez — nous de jouir de vos lettres et de votre charité, et de conserver avec vous, comme avec tous les autres, les mêmes relations qu'autrefois. Si nos adversaires, après tout ce qu'ils ont fait, veulent nous imputer encore des crimes par eux forgés et pour lesquels ils nous ont injustement chassé, sans nous donner acte de l'accusation, sans nous faire connaître les accusateurs, qu'on nous assigne des juges intègres, nous comparaîtrons, nous plaiderons nous-même notre cause et nous nous montrerons innocent, comme nous le sommes en effet, de tout ce qu'ils nous imputent. De leur part, au contraire, il n'y a eu que violation de toutes les lois, mépris de toute hiérarchie. Que dis-je ? Il n'y a pas de tribunal païen, de tribunal barbare où l'on se permît de telles énormités. Chez les Scythes mêmes, chez les Sarmates, on n'a jamais vu un homme condamné sans être entendu, en son absence, quand il récuse, non pas ses juges, mais ses ennemis déclarés, quand il demande justice à grands cris, et qu'il est prêt à repousser les accusations et à démontrer son innocence à la face de l'univers. Donc, lorsque vous aurez appris de mes très-pieux seigneurs les évêques nos frères comment tout s'est passé, veuillez, nous vous en prions, nous porter l'aide qu'ils viennent implorer, et ainsi vous rendrez service non seulement à nous, mais à l'universalité des Églises, et vous mériterez la récompense de Dieu, qui fait tout pour la paix de son peuple. Porte-toi bien toujours et prie pour moi, seigneur révérendissime et très-saint*».

Les quatre évêques et les deux diacres chargés de porter à Rome cette lettre avaient la mission d'en présenter deux autres avec celle-là ; l'une des quarante prélats dévoués à Jean, l'autre du clergé de Constantinople, ou du moins de la partie saine de ce clergé. Mais Théophile avait pris les devants : lui aussi, il sentait le besoin d'exposer sa conduite au chef de l'épiscopat, et de se couvrir, s'il l'avait pu, de cette grande autorité. Un lecteur d'Alexandrie avait remis de sa part au souverain pontife une lettre étrange, où il se vantait d'avoir déposé Jean, sans dire ni comment ni pourquoi. Innocent trouva cette façon de procéder plus qu'inconvenante et ne répondit pas. D'ailleurs, cette triste affaire commençait à s'ébruiter dans la capitale du monde chrétien, et y produisait une impression d'étonnement douloureux. Un diacre de l'Église de Constantinople, alors à Rome pour y traiter d'intérêts ecclésiastiques, se présenta au chef de l'Église avec une requête où il le priait de ne rien

précipiter, convaincu que sous peu de jours des renseignements précis le mettraient à même de percer à fond cette criminelle intrigue. En effet, trois jours après, Pansophius et ses compagnons arrivèrent et remirent leurs lettres, ajoutant de vive voix les détails qui manquaient.

Son intervention dans la cause de Chrysostome

Innocent, qui gouvernait l'univers catholique depuis la mort d'Anastase, c'est-à-dire depuis deux ans, avait reçu du Ciel une âme égale à sa mission. Esprit élevé, cœur intrépide, trempé pour les épreuves les plus fortes et les plus rudes combats, homme éminent par le savoir, par la sainteté, par l'énergie, doué d'une volonté souveraine comme son pouvoir, d'un regard aussi vaste que son empire, d'une main à porter sans fléchir le poids du monde spirituel, défenseur vigilant de la dignité du sacerdoce, de l'indépendance et de l'unité de l'Église, unissant une charité tendre, une prudence consommée à la fermeté la plus invincible, le génie de Jules à l'âme d'Anastase, il était digne de personnifier le Catholicisme, dont le drapeau, vainqueur des hérésies, reçut de son enseignement et de ses vertus, même dans la chute de Rome, même dans le triomphe des Barbares, une gloire nouvelle et une autorité plus grande. Victrice de Rouen, Exupère de Toulouse, Décentius de Gabio, Alexandre d' Antioche, les évêques de Macédoine, d'Afrique, une foule d'autres le consultaient sur la foi, sur la discipline, réclamaient son assistance dans les besoins de leurs troupeaux et les embarras de leur ministère, lui exposaient leurs doutes, leur conduite, s'adressaient à lui comme au père commun des fidèles et des pontifes, au pasteur universel à qui incombe la sollicitude de toutes les Églises, et il répondait à tous avec une sagesse admirée de tons ; il écrivait à Augustin, à Jérôme, à Jean de Jérusalem, à Thessalonique, à Constantinople, à Alexandrie, aux conciles de Tolède, de Carthage, de Milève, et, ratifiant au nom du Siège apostolique les décisions de ceux-ci, il ajoutait : « *Nous n'avons d'autre but que de suivre les traces de l'Apôtre de qui dérive l'épiscopat même et toute l'autorité de ce nom... À son exemple, nous savons à la fois et condamner le mal et approuver le bien... Vous ne pouviez rien faire de mieux ni de plus digne de votre zèle pastoral que de consulter, dans des choses si difficiles, les oracles de la chaire apostolique, qui, par-dessus ses affaires particulières, étend ses soins à toutes les Églises. En cela vous avez suivi la pratique ancienne que toute la terre a toujours observée, comme vous le savez aussi bien que moi,... et ce qui fut décrété par nos pères, par une résolution non pas humaine, mais divine, savoir : que rien de ce qu'on traite dans les provinces n'est fini avant d'être porté à la connaissance de ce Siège, afin que son autorité plénière confirme ce qui aurait été justement prononcé, et que de là, commode leur source primitive et incorruptible, découlent dans toutes les régions de l'univers les eaux pures de la vérité* ».

Un tel homme, à coup sûr, ne pouvait être indifférent aux souffrances de ses collègues, aux outrages infligés à l'épiscopat dans un de ses plus illustres pontifes. Le cri de Jean, le cri d'une grande Église opprimée, implorant l'Église romaine, retentirent profondément dans son cœur. L'orgueil de Théophile le révolta. Il voyait, d'ailleurs, au-delà de ces coupables intrigues, au-delà de cette violation révoltante de la justice et des lois, quelque chose qui l'affligeait plus encore, de misérables passions, de hideuses jalousies appeler l'intervention des princes dans le sanctuaire, encourager leurs empiétements et leur audace, livrer à leur hypocrite ambition l'Église et le sacerdoce. Avec la haute prudence de son Siège et de son caractère, il essaya d'abord de jeter sur cette flamme menaçante quelques mots de conciliation et d'apaisement, et écrivit aux deux partis des lettres de communion, où, tout en blâmant la conduite de Théophile, il indiquait comme le vrai remède de la situation un grand concile, composé d'Orientaux et d'Occidentaux, lequel, dans une pleine indépendance d'affection et de haine, prononcerait entre les deux adversaires et terminerait par une décision irrécusable ce trop funeste différend.

Cependant le charitable pontife répugnait encore à admettre comme vrais les torts imputés à Théophile ; mais deux envoyés de celui-ci, un prêtre d'Alexandrie et un diacre de Constantinople, étant arrivés peu après avec des lettres de sa part et une espèce de procès-verbal des séances du Chêne, Innocent se convainquit, par la lecture même de ces pièces, que tout dans cette malheureuse assemblée

avait été fait contrairement à la justice et aux saints canons ; que, sur trente-six prélats qui siégeaient à Chalcédoine, vingt-neuf appartenaient à la province d'Égypte ; que Jean avait été déposé sans être convaincu, sans être entendu, sur des calomnies infâmes ou ridicules. Assuré, dès lors, que les plaintes contre le patriarche d'Alexandrie n'étaient que trop fondées, il blâma hautement sa conduite, et lui écrivit en ces termes : « *Mon frère Théophile, nous vous tenons dans notre communion, toi et notre frère Jean, ainsi que nos précédentes lettres te l'avaient déclaré. Rien n'est changé sous ce rapport dans nos résolutions. Aussi nous t'écrivons encore et nous t'écrirons toujours la même chose toutes les fois que tu t'adresseras à nous, savoir : qu'à moins d'un jugement équitable qui intervienne en ceci, nous regardons comme dérisoire ce qui a été fait contre Jean, et nous ne consentirons pas à nous séparer sans motif de sa communion. Si donc tu as confiance à la justice de ta cause, présente-toi au concile qui se tiendra, Jésus-Christ aidant, et là tu feras valoir tes griefs sous le témoignage des canons de Nicée, car l'Église romaine n'en admet pas d'autres* ».

C'était repousser péremptoirement les canons d'Antioche, odieusement invoqués contre Chrysostome, et ruiner d'un seul mot tout l'échafaudage d'artifices et de mensonges bâti par Théophile et consorts. Le Pape remit cette réponse aux deux envoyés d'Alexandrie ; après quoi, il commença des prières et des jeûnes pour obtenir de Dieu qu'il daignât rétablir la paix et la charité fraternelles dans son Église. Mais la lettre n'était pas encore partie que la cabale triomphante avait consommé l'œuvre impie. Revenons à Constantinople et reprenons le récit de Pallade.

Joannites

Depuis les scènes sanglantes de la nuit et du jour de Pâques, la situation n'avait fait qu'empirer. La police impériale ne laissait aux amis de Jean ni liberté ni repos. Poursuivis, traqués, sous le nom de Joannites, comme des gens sans aveu et de vils malfaiteurs, ils ne pouvaient se réunir pour les exercices du culte sans s'exposer à l'amende, à la prison, à toute sorte d'avanies. Leur patience, si grande qu'elle fût, avait atteint sa dernière limite. L'évêque sentait la tempête monter et le déborder. Mais ni les ordres de l'empereur, ni les violences de la faction, ni la crainte de l'assassinat n'avaient pu le décider à quitter un peuple qui l'aimait à ce point et souffrait tant pour lui. Se flattait-il d'un retour de justice dans l'âme du prince ? Ce qu'il n'espérait guère, ses ennemis le craignaient, et ils étaient pressés d'en finir. Ils tremblaient que le vaincu de la veille ne devînt une autre fois le vainqueur du lendemain. Cette voix de la Bouche d'or, quoique silencieuse depuis deux mois, vibrait encore à leurs oreilles, et il leur semblait que d'un instant à l'autre elle allait tonner et les foudroyer. Donc, quelques jours après les fêtes de la Pentecôte, qui cette année (404) tombait le 5 juin, Acace, Séverien, Antiochus et Cyrinus se présentèrent au faible fils de Théodose et lui dirent : « *C'est Dieu qui t'a fait empereur. Ton pouvoir souverain ne relève de personne et doit être obéi de tous. Tu peux tout ce que tu veux. Prétends-tu surpasser les prêtres en mansuétude et les évêques en sainteté ? Nous te l'avons déjà dit : nous prenons sur notre tête la déposition de Jean. Fais-en sorte que ta pitié pour un seul ne soit pas la perte de tous* ».

Adieux de Jean aux évêques et aux diaconesses

L'altitude du pontife jusqu'à ce jour avait suffisamment protesté contre ces infamies et ces sacrilèges. Il déclara de nouveau qu'il ne cédait qu'à la force. « *J'ai demandé à être jugé, dit-il ; on me refuse ce qu'on ne refuse pas aux voleurs, aux adultères, aux homicides. Toutes les lois sont méconnues à mon égard et sacrifiées à la violence.* » Puis se tournant vers les évêques qui l'entouraient, il leur dit : « *Venez, prions, et disons adieu à l'ange de cette église* » ; et il descendait avec eux de son appartement dans le lieu saint, lorsqu'un homme considérable et dévoué à sa cause vint l'avertir que des soldats embusqués dans le voisinage, sous les ordres de l'insolent et brutal Lucius, épiaient le moment de se jeter sur lui pour l'enlever de vive force ; mais que le peuple, soupçonnant l'intention, s'agitait et grondait, et qu'une collision terrible était imminente. Cette circonstance le confirma dans sa résolution de brusquer son départ et de le cacher. Il embrassa l'un après l'autre les évêques qui l'entouraient, mais l'émotion et les larmes l'empêchant de continuer, il lui fallut se dérober à leurs adieux. « *Demeurez ici, dit-il, je*

vais me reposer un instant.» Cependant il entra dans le baptistère, où il appela Olympiade, qui ne quittait pas l'église, ainsi que les diaconesses Pentadie, Procula et Sylvine. « *Venez, mes filles, s'écria-t-il, et écoutez. Tout est fini pour moi, à ce qu'il paraît. J'ai achevé ma course, et peut-être ne verrez-vous plus mon visage. Je ne vous demande qu'une grâce : c'est qu'aucune de vous ne se relâche de son affection pour l'Église. Si quelqu'un, sans en avoir brigué l'honneur, est chargé malgré lui de l'épiscopat du consentement de tous, courbez la tête, et obéissez comme à Jean lui-même, car l'Église ne peut rester sans évêque. Et comme vous voulez que Dieu vous fasse miséricorde, souvenez-vous de moi dans vos prières*».

Son départ

À ces mots, les saintes femmes tombent à ses pieds et fondent en larmes ; mais il fit signe à un prêtre de les relever et de les emmener hors du baptistère, leurs cris pouvant être entendus et donner l'éveil au peuple. Alors il sortit de l'église par la porte orientale, tandis qu'à l'occident, sous le grand portail, on tenait par son ordre son cheval sellé et bridé, pour donner le change à la foule et l'attirer de ce côté. Et, en effet, personne dans le premier moment ne se douta de son départ. Lui, en compagnie de deux évêques, se livra aux sbires de la cour, et par des rues solitaires et détournées gagna le port à la hâte. Une petite barque l'attendait, prête à partir, et l'enleva aussitôt. L'ange de Constantinople partit avec lui.

À peine quittait-il le rivage, que le peuple attroupé devant Sainte-Sophie, se doutant qu'on le trompait, se précipita vers la Corne dorée : c'était trop tard. Le frêle esquif qui emportait à jamais l'illustre proscrit fuyait sous le vent à toute vitesse, et c'est à peine si les dernières acclamations de la foule arriveront à travers les flots jusqu'à l'oreille de Jean. Assis entre les deux prélats qui se dévouaient à son exil, il gardait le silence, les yeux fixés sur cette image déjà lointaine d'une ville aimée, à laquelle il adressait du fond de son cœur un éternel adieu et ses plus ferventes bénédictions. Le sombre avenir de la cité de Constantin se dressa-t-il devant son regard consterné ? Eut-il en ce moment comme une soudaine et lugubre révélation des siècles d'abaissement et de servitude que lui préparaient ses pontifes et ses empereurs ? Du moins, s'il vit du milieu du Bosphore cette énorme colonne de flamme et de fumée qui montait dans les airs à une grande hauteur et couvrait le ciel sur une vaste surface comme d'un nuage livide et sinistre, de quel pressentiment cruel son âme dut être oppressée !

Incendie de Sainte-Sophie

En effet, un incendie terrible venait d'éclater dans la grande église et avec une affreuse rapidité dévorait ce vaste édifice et le palais du sénat. Voici ce qui s'était passé. L'immense attroupement qui stationnait sur la place de Sainte-Sophie pour s'opposer à tout prix au départ de l'évêque, après quelques moments d'attente et de menace, vit tout d'un coup les portes du temple s'ouvrir, et tandis que les uns plus avisés couraient au port, les autres se précipitaient en masse dans le saint lieu, soit qu'ils crussent que Jean y était encore, soit pour y chercher les dernières traces du pasteur bien — aimé et comme un dernier écho de sa voix. Mais les portes traîtreusement ouvertes se fermèrent aussitôt sur cette foule sans défiance. Qui donna l'ordre de les former ? Sont-ce les chefs de la cabale, dans la crainte que le flot populaire se jetant tout entier du côté du port n'y arrivât assez tôt pour arracher le captif à ses gardes et changer une proscription en triomphe ? Faut-il en accuser le païen Lucius et ses satellites goths, la plupart ariens, dans l'infernale pensée de faire de l'église un bûcher et de détruire d'un seul coup les adorateurs du Christ et son temple ? On n'ose s'arrêter à une si horrible supposition, néanmoins trop vraisemblable. Quoi qu'il en soit, quand cette masse de gens se vit enfermée sans issue dans l'enceinte sacrée qu'elle remplissait, il y eut un moment de panique et de désordre inexprimables. Chacun court aux portes, on se pousse, on s'écrase. Une épaisse fumée sortant du sanctuaire et de la chaire pontificale aggrave la terreur par l'imminence d'une mort affreuse. Des gémissements, des cris lamentables se font entendre. Enfin, les portes assaillies par mille bras à la fois tombent brisées sous le poids de la multitude qui s'écoule. Mais déjà l'incendie gagnait les lambris et la toiture de l'édifice, et l'enveloppait

tout entier. Tout s'abîma dans le feu, tout péril en quelques heures, hors une petite sacristie conservée miraculeusement, dit Pallade, pour confondre d'infâmes calomnies 1. De là, soulevée par le vent de la Propontide, la flamme s'élança au-dessus de la place et, sans toucher à rien d'intermédiaire, vint s'abattre et comme s'arc-bouter sur le dôme même du palais du sénat attenant à celui de l'empereur. Ce beau monument, couvert de plomb, magnifiquement décoré, entouré de colonnes d'un grand prix, tout plein de statues et de chefs-d'œuvre antiques, brûla trois heures durant, sans qu'on pût sauver le moindre débris.

Persécutions exercées contre les Joannites

Les fidèles regardèrent cet événement comme une vengeance céleste ; plusieurs parmi eux soupçonnèrent leurs ennemis d'avoir voulu détruire dans un accès de haine sauvage la chaire du pontife, son église et son peuple. Les schismatiques, au contraire, les ariens, les idolâtres, tous les dissidents accusèrent les amis du proscrit. Le parti qui tenait le pouvoir et que personnifiait l'impératrice, trouva dans ce fatal incendie le prétexte d'une nouvelle et plus horrible persécution contre les Joannites. On tomba sur eux. De nobles et saintes femmes, des évêques furent arrêtés et mis aux fers. L'accusation osa monter jusqu'à Jean lui-même. Acace et consorts ne rougirent pas de transmettre au Souverain Pontife ces infâmes soupçons, qui n'avaient pu venir qu'à de tels cœurs ou se formuler que sur des lèvres aussi menteuses. On courut en toute hâte à la poursuite du banni, ou resserra sa captivité. Gardé à vue comme un malfaiteur, il se vit menacé du dernier supplice. La mort l'inquiétait peu ; mais la pensée qu'un crime atroce était imputé à un prêtre du Christ remplit son âme d'indignation cl d'horreur. « *Refusez-moi justice sur tout le reste, écrivait-il, je me résigne ; mais, sur ce chef du moins, qu'il me soit permis de me défendre et de mettre à néant la calomnie, et que le monde sache enfin si le pasteur d'un grand peuple n'est qu'un vil incendiaire* ». Cette protestation fut non avenue. Au lieu de l'écouter, on lui arracha les deux prélats qui l'avaient suivi, Eulysius et Cyriaque ; on les conduisit enchaînés à Chalcédoine, on les mit au secret, et ils n'en sortirent que longtemps après, sans qu'on eût découvert, on le pense bien, le moindre indice accusateur. Les amis de Chrysostome que la fuite ne dérobait pas aux persécuteurs, devinrent l'objet des traitements les plus barbares. La cour, aussi cruelle que lâche, en fit mettre plusieurs à la question ; quelques-uns périrent dans les tortures : on n'arracha d'aucun l'aveu désiré. La persécution prit un tel caractère d'acharnement, elle s'exerça sur une telle échelle, que Théodoret et Socrate lui-même, peu sympathique à notre Saint, refusent d'en retracer tes horreurs par pudeur pour l'épiscopat, dont quelques misérables compromettaient la dignité dans ces saturnales impies et sanglantes. Etre Joannite fut le crime des crimes, et quiconque en était suspect comparaissait devant le préfet de la ville, qui l'obligeait à dire anathème à Jean, à conspuer son nom, faute de quoi on l'accablait d'insultes, d'amendes, de coups, on le chargeait de chaînes, on le jetait en prison pêle-mêle avec les voleurs et les assassins. Les prisons ne suffisaient plus aux victimes.

Lettre du pontife banni aux évêques et aux prêtres emprisonnés pour sa cause

Jean, prisonnier lui-même, ne songeait qu'aux douleurs de ses amis, martyrs de leur dévouement. Il leur écrivit, pour les consoler, cette belle lettre où palpite l'enthousiasme de l'amour divin dans ces lignes brûlantes qui semblent couler de la plume de Paul : « *Vous habitez un cachot, vous êtes chargés de fers en compagnie des plus vils, des plus sales des hommes. Ne vous en plaignez pas. Que pouvait-il vous arriver de plus heureux ? Une couronne d'or autour du front vaut-elle une chaîne de fer autour des mains pour l'amour de Dieu ? Les splendeurs d'un magnifique palais sont-elles comparables à ces ténèbres, à cette infection, à ces souffrances acceptées pour la cause de Dieu ? Donc réjouissez-vous, livrez-vous à de saints transports, car vos misères d'à présent vous présagent un bonheur immense pour l'avenir. C'est la semence qui promet la moisson, la lutte qui prépare la victoire, la navigation qui assure les gros bénéfices. C'est pourquoi, pieux et vénérables seigneurs, pensez à cela et ne laissez-passer aucun jour sans louer Dieu, sans porter au démon quelque nouveau coup, sans augmenter*

par des sacrifices nouveaux la récompense qui vous attend au ciel... » (Lettre CXVIII. Aux évêques et aux prêtres retenus dans la prison/404, dans les commencements de l'exil.)

Arsace

La cabale triomphait ; mais, craignant toujours qu'une tardive résipiscence d'Arcadius vînt lui ravir le fruit de tant d'iniquités, elle se hâta de donner un évêque à Constantinople. On mit les règles de côté, et, sans se préoccuper des canons de Sardique et de l'appel interjeté, sans élection préalable, dès le 26 juin, cinq jours tout au plus après le départ de Jean, Eudoxie fit consacrer et installer sur la chaire épiscopale, qui ne vaquait pas, l'archiprêtre Arsace, frère de l'ancien patriarche Nectaire. Vieillard plus qu'octogénaire, l'âge avait tout énervé chez lui, excepté l'ambition ; car, pour atteindre à celte dignité patriarcale, le rêve et la convoitise de sa vie entière, il ne recula ni devant le crime de l'intrusion, ni devant la prostitution de sa conscience, ni devant ses serments violés sans hésitation. Appelé, en effet, du vivant de son frère à l'évêché de Tarse, la patrie de leur famille, il l'avait refusé, non par modestie mais par calcul, pour être plus à portée de succéder à Nectaire, dont il attendait la mort avec impatience. Celui-ci perça l'intention, blâma l'ambitieux, et lui fit jurer qu'il renonçait pour toujours à l'épiscopat. Néanmoins l'élection de Chrysostome fut un chagrin pour Arsace. Il y vit l'anéantissement de ses espérances, et ne pardonna jamais au grand orateur d'occuper un poste auquel il avait songé pour lui-même. Aussi commença-t-il de bonne heure à saper son autorité, à lui créer des embarras et des résistances, à se mêler activement à toutes les intrigues ourdies contre lui. Antiochus et Séverien l'adoptèrent comme un allié fort utile, Eudoxie et la cour comme un instrument précieux. Il parut au conciliabule du Chêne, et non seulement il porta faux témoignage contre son évêque, mais il osa presser sa condamnation. Sa médiocrité arrogante avait donc un titre puissant aux faveurs de l'impératrice. Le trône pontifical fut la rémunération de ses hauts services ; et d'ailleurs, son parjure connu le mettait aux pieds de l'altière princesse, heureuse d'avoir devant elle, non plus un prélat redouté, mais un esclave complaisant et muet de tous ses caprices. Sous les dehors d'une politesse exquise et d'une piété mielleuse, Arsace cachait une âme hautaine, rongée d'envie, pleine de fiel, capable de se porter aux plus grandes violences. Esprit borné, sans culture, ne sachant pas dire deux mots en public, n'ayant d'autre talent que celui de l'intrigue et du mensonge, frivole malgré son grand âge, vieillard sans tenue et sans consistance, type ridicule de la fatuité en cheveux blancs, prenant l'entêtement et la colère pour la fermeté, d'une réputation douteuse, il devait à l'indulgence, dont il couvrait chez les autres les impuissances et les vices de sa propre nature, un certain renom de douceur et de bonté qu'il ne tarda pas à démentir. Chrysostome l'appelle un loup couvert d'une peau de brebis.

La masse des catholiques fidèles à la communion de Jean tint Arsace pour intrus, et avec raison ; car le pasteur légitime, frappe par une sentence inique et violemment arraché de son siège, avait fait appel à l'Église romaine, avant le jugement de laquelle il était défendu de pourvoir au remplacement d'un évêque, même justement condamné dans le concile de sa province. On était encouragé dans l'opposition, non seulement par les lettres de Jean où il traite Arsace de ravisseur et d'adultère, non seulement par celles du pape Innocent déclarant avec une autorité souveraine que personne n'a le pouvoir d'ordonner un nouvel évêque à la place d'un évêque vivant, mais encore par l'exemple des prélats de la Carie, de la Palestine, de la Phénicie, d'une partie de la Lycie, de la Thrace et de l'Asie, celui de Thessalonique, d'une foule d'autres en Orient et de tous ceux de l'Occident sans exception ; ces derniers ne voulurent jamais de la communion d'Arsace. Vainement le parti se mit en quête décomposer à l'intrus un troupeau d'adeptes ; il resta seul dans le temple avec les prêtres de la faction et les valets de la cour. Personne, dit Pallade, ne venait écouter son silence.

Les *Joannites* célébraient leurs synaxes tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, quelquefois dans les champs, dans les bois. Tous les lieux leur semblaient bons pour prier en commun le Dieu de leur cœur, excepté les temples que souillait l'intrusion. L'orgueil du vieux Arsace n'y tint plus : il

implora l'aide de la cour, et le pouvoir séculier fit avec bonheur une nouvelle irruption dans le sanctuaire. Une cohorte marcha, officiers en tête, sabre en main, contre une paisible réunion de femmes pieuses et d'hommes sans armes, occupés à chanter des hymnes sous la présidence d'un prêtre. Les enfants furent foulés aux pieds, les hommes chassés à coup de bâton, les femmes insultées et dépouillées de leurs manteaux, de leurs voiles, de leurs riches ceintures, de leurs bracelets d'or. De nouveaux prisonniers furent entassés dans les prisons déjà pleines, où plusieurs trouvèrent dans un air méphitique une prompte mort. Ces hideuses brutalités étaient applaudies à la cour et glorifiées comme des exploits ; mais les violences des oppresseurs profitaient à la cause des opprimés, et l'on s'attachait davantage au pontife absent en raison des efforts pour le rendre odieux. Et toutefois, la prudence commandait aux prêtres de Jean de ne plus exposer les fidèles à de si cruelles avanies. On supprima les grandes réunions qui attiraient l'attention de l'ennemi, et il n'y eut plus de synaxe générale que de loin en loin dans quelques endroits reculés de la ville ou de la campagne. On se contenta de se réunir par groupes furtifs dans de petits oratoires improvisés pour la circonstance, et l'on s'abstint plus que jamais de paraître aux assemblées schismatiques, en sorte que les églises vides semblaient porter le deuil du pasteur et pleurer leur veuvage.

Arrestations et supplices

La cour crut se venger en faisant revivre avec éclat l'affaire éteinte de l'incendie. Le préfet de la ville eut ordre de pousser la procédure avec la plus grande vigueur ; et certes il n'avait pas besoin d'y être excité, car, en sa qualité de païen, toute occasion d'humilier les adorateurs du Christ lui semblait une bonne fortune. Il se mit donc à l'œuvre et mena l'instruction avec un raffinement d'arbitraire et de violence qui rappelait les anciens proconsuls du polythéisme. Des vierges consacrées au service des pauvres et des autels, de pieux solitaires, des prêtres vénérés, des jeunes diacres, des dames de haut rang, des hommes considérables, mandés à son tribunal sans qu'il y eût contre eux ni charge ni soupçon, étaient soumis à un interrogatoire outrageant, attachés au chevalet, fouettés, déchirés avec les lanières et les crocs de fer, comme de vils malfaiteurs. Les riches s'en tiraient avec de grosses amendes, car l'avarice de la cour était sa pitié. Les Joannites, ne pouvant se montrer nulle part sans être insultés, fuyaient les thermes et l'agora et ne sortaient presque plus. Quelques-uns se retirèrent dans les montagnes, au milieu des ascètes, pour y attendre en paix des temps meilleurs ; plusieurs prirent le parti de quitter à jamais Constantinople et s'exilèrent volontairement dans de lointaines cités ; beaucoup vinrent chercher leur refuge à Rome, auprès du Pasteur des pasteurs, qui de son côté recueillait de leur bouche avec douleur les navrantes nouvelles qu'ils apportaient de l'Orient. La rage des *Arsaciens* dépassait tout ce qu'on pouvait attendre d'ennemis sans loyauté et sans cœur. Ni larmes ni sang ne pouvaient l'assouvir.

Eutrope et Tigrius

Au premier rang, parmi les nobles martyrs du devoir et de la fidélité à l'Église nous devons citer Tigrius et Eutrope. Ce dernier était un jeune lecteur de Sainte-Sophie, d'une naissance patricienne, d'un esprit élégant et orné, d'une âme grande et forte dans un corps délicat, d'une douceur et d'une modestie délicieuses. Chaste comme un ange, sa piété souriante répandait sur son visage une fleur de beauté céleste. Les dissidents eux-mêmes louaient ses vertus, et le rigide évêque des Novatiens, Sisinnius, le tenait pour le plus homme de bien qu'il y eût dans la cité. L'auréole des saints se mariait sur son front à l'auréole de la jeunesse. Jean l'avait distingué, et ce fut, avec le culte pieux qu'il professait pour son évêque, le crime qui le conduisit à la mort. Amené devant le préfet pour dire ce qu'il savait de l'incendie, il déclara ne rien savoir ; sur quoi, le bourreau s'empara de lui. II fut battu de verges, déchiré avec des griffes de fer ; on promena des torches enflammées sur les parties les plus sensibles de son corps. Il mourut en bénissant le nom de Jean. Les prêtres d'Arsace, après avoir joui de son supplice, l'enterrèrent secrètement au milieu de la nuit, comme s'ils eussent pu ensevelir avec la victime le souvenir du forfait.

Mais Dieu, dit Pallade, glorifia la mort de son serviteur ; car, au moment où il rendait le dernier soupir, on entendit les anges qui chantaient dans les airs, heureux d'accueillir dans leurs phalanges une âme si belle.

Plus rudement encore fut traité Tigrius. Il était Barbare d'Origine ; mais la guerre l'avait fait tomber, encore enfant, au pouvoir des Romains, et, vendu comme esclave, il était devenu la propriété d'un riche seigneur de Byzance. Son instruction et ses vertus lui valurent la liberté, qu'il s'empressa de consacrer à Dieu dans le sanctuaire. Ministre de l'Evangile, il en posséda surtout la mansuétude et la charité. Nul plus que lui n'aimait les pauvres. Le souvenir des abaissements et des souffrances de sa jeunesse le pénétrait d'un plus tendre intérêt pour les esclaves. Cultiver leur intelligence, les préparer au bienfait du baptême, les rendre dignes de l'affranchissement qu'il implorait de leurs maîtres, et achetait quelquefois, ce fut son œuvre de prédilection ; elle absorbait toute son existence. Esprit sage, homme de bon conseil, prêtre séraphique, d'une humilité égale à son mérite, il était vénéré du peuple, aimé du clergé. Jean l'apprécia et l'admit dans son intimité. Cette grande amitié lui coûta la vie. Le préfet, n'obtenant de lui ni révélation ni aveu, le lit dépouiller de ses vêlements et fouetter en public de la main du bourreau. Tigrius ne dit pas un mot, ne fit pas entendre un soupir. Ecartelé sur le chevalet, disloque et brisé, il survécut aux tortures et fut jeté tout sanglant au fond d'un cachot. Refusant toujours la communion d'Arsace, il se vit condamné à l'exil, traîné en Mésopotamie, et mourut en y arrivant. À l'esclave martyr l'Église a donné, sur sa tombe, des lettres de haute noblesse, et son nom inscrit aux fastes des Saints figure avec celui d'Eutrope à côté des plus grands noms.

Olympiade devant le préfet

Stimulé par l'impératrice et l'intrus, heureux d'assouvir ses vieilles haines de païen contre les disciples de l'Evangile, le brutal préfet ne fit pas plus de grâce aux femmes qu'aux hommes. Nous n'hésitons pas à le dire : dans cette cruelle épreuve, les femmes se montrèrent aussi grandes, plus grandes peut-être que les hommes. Un écrivain célèbre a remarqué qu'en thèse générale, les femmes ont un sentiment plus profond et plus vif du Christianisme, et qu'à toutes les époques, quand l'orage de la persécution a grondé sur l'Église, si l'on a compté des faibles, si l'on a déploré des désertions même parmi les élus du sanctuaire, même parmi les pontifes du Christ et les guides sacrés des consciences, presque jamais on n'en vit parmi les femmes : elles n'ont pas eu d'apostats, dit-il, elles n'ont eu que des martyrs. Ce que nous rapportons ici prête à la vérité de cette observation une force nouvelle. Il est certain que, dans cette courte mais furieuse tempête suscitée aux églises de Constantinople et de l'Orient par les ennemis d'un Saint, Dieu fil échoir aux femmes la plus belle part de la lutte et d'illustres palmes. Olympiade ne pouvait être oubliée dans ce partage providentiel ; car, plus que personne, elle avait droit, par son dévouement et ses vertus, à souffrir pour la vérité. Devenue depuis le départ de Jean le point de mire des haines fanatiques du schisme, poursuivie par Antiochus et Séverien, naguère prosternés à ses pieds pour implorer ses largesses, avec un acharnement égal à sa bonté pour eux, elle eut à comparaître, elle aussi, devant le préfet sous la prévention de complicité dans l'incendie de la grande église. La calomnie croyait frapper plus sûr en visant plus haut et déshonorer le parti tout entier dans un de ses plus illustres représentants ; elle se trompait.

— *Dans quel but*, dit le préfet, *as-tu mis le feu à l'un des plus beaux monuments de la ville* ?

Olympiade répondit : *Je n'ai pas vécu de façon à être classée parmi les incendiaires. Après avoir dépensé ma fortune à bâtir des églises, je ne les brûle pas.*

— *Je connais ta conduite*, reprit le magistrat avec une ironie insolente.

— *Alors*, dit la noble femme, *descends de ton siège et de juge deviens accusateur*.

Rappelé par ces mots à la pudeur de son devoir, le préfet s'efforça de persuader à la sainte accusée que c'était folie à elle de s'exposer à tant d'inimitiés et d'ennuis, quand, pour les éviter, elle n'avait qu'à adhérer à Arsace. *D'autres*, ajouta-t-il, *ont compris cela et n'ont eu qu'à s'en féliciter*.

Olympiade répliqua : *Je suis devant ton tribunal pour subir ta sentence et non tes conseils. Tu m'as fait arrêter et conduire ici au milieu de tout un peuple sous*

le poids d'une calomnie infâme, et maintenant que tu n'as à articuler contre moi aucune espèce de preuve, tu te places sur un autre terrain. Je demande à être jugée sur le fait de l'incendie et que mes avocats soient entendus. Mais sache bien que, si lu veux m'obliger, sans en avoir le droit, à communiquer avec Arsace, je ne ferai jamais une chose si contraire à ma conscience.

Le préfet feignant la modération la renvoya comme pour lui donner le temps de préparer sa défense.

Olympiade se retira dans la modeste demeure qu'elle avait adoptée près de Sainte-Sophie, au sein d'une pieuse communauté fondée et dirigée par elle ; et là, bien qu'en proie à la maladie et à toute sorte de vexations, elle écrivait à l'exilé des lettres pleines d'une vénération affectueuse, où, parlant de ses propres souffrances et des persécutions dont elle est l'objet, elle traite tout cela de bagatelle. Jean, de son côté, la félicite de son courage qui, dans un corps délicat et malade, a fait d'elle le soutien et la force d'une grande cité, où, sans sortir de sa chambre, sans paraître en public, elle enflamme de son propre héroïsme les défenseurs de la vérité. Mais bientôt elle quitta, non pas volontairement sans doute, mais par ordre de la cour, sa maison, ses saintes filles, ses nombreux amis, et se réfugia à Cyzique. Ramenée à Constantinople, elle eut à reparaître devant le préfet, refusa de reconnaître Arsace, fut condamnée à payer au fisc deux cents livres d'or, vit ses biens confisqués et vendus à l'encan, sa chère communauté dispersée et bannie, et ses propres serviteurs, ceux qu'elle avait comblés de bienfaits, se tourner contre elle et payer d'outrages sa charité. Après de nombreuses et cruelles vicissitudes, après avoir erré de divers côtés sans savoir où poser sa tête, exilée enfin à Nicomédie, elle y mourut couronnée des glorieux opprobres qu'elle avait endurés pour l'amour de Jésus-Christ et de son Église, « *Une seule de vos afflictions*, lui écrivait Jean, *eût suffi pour combler votre âme de richesses spirituelles* ».

Pentadie

LA PERSÉCUTION S'APPESANTISSAIT DE préférence sur les femmes d'une position plus haute et d'un plus grand nom. Pentadie, la noble veuve du consul Timase, après s'être vu arracher par un double crime son fils et son mari, n'ayant échappé elle-même aux fureurs d'Eutrope qu'en se réfugiant aux pieds des autels, se reposait des douloureuses épreuves de sa vie dans les travaux de la charité, sous la protection de Jean. Sa cellule, la demeure des pauvres et l'église, elle ne connaissait que cela depuis longtemps. L'exécuteur forcené des vengeances d'Eudoxie, l'infâme préfet la fit saisir par ses sbires et traîner chargée de chaînes à son tribunal. Traitée d'incendiaire, elle aussi, un sourire de pitié fut sa seule réponse aux accusateurs. On se donna l'affreux plaisir de mettre à la question, de tourmenter sous ses yeux plusieurs amis du proscrit ; leur sang jaillit suc les vêlements de la sainte femme. Rien n'ébranla ce mâle courage. En quelques mots elle ferma la bouche aux calomniateurs, et démontra jusqu'à l'évidence que le crime imputé aux Catholiques n'était qu'une invention atrocement ridicule de la haine. On continua néanmoins à la menacer et à la persécuter ; mais forte de sa confiance en Celui qui l'avait délivrée tant de fois des plus grands périls, elle ne cessa de s'immoler pour la vérité. Son invincible constance ranimait l'énergie des fidèles découragés. Jean, que ces éclatants témoignages d'une fidélité supérieure à toutes les épreuves consolaient des tristesses de son exil, félicita par ces nobles paroles la généreuse diaconesse :

« *Je vous loue, je vous admire. Mes amertumes sont bien adoucies par ce que j'apprends de vous, de votre force, de votre inébranlable persévérance, de la sagesse et de la liberté de votre langage, de celte fermeté sublime par laquelle vous avez confondu et couvert de honte nos ennemis, porté au démon un coup mortel, et relevé le courage de ceux qui combattent et souffrent pour la cause juste… Telle est la force de la vérité, que peu de mots lui suffisent pour mettre à néant les sycophantes. Le mensonge, au contraire, a beau s'envelopper d'artifices, il est plus faible qu'une toile d'araignée. Livrez-vous donc à une joie sainte ; continuez d'agir avec cette virilité de cœur, et, toujours plus ferme, riez de tous les pièges où ils essaient de vous faire tomber. Leur fureur, qui ne peut vous atteindre, se retourne tout entière contre eux : ainsi le flot soulevé par la tempête, loin de briser le rocher, se brise contre lui et retombe en écume. Que les menaces de nos ennemis ne vous épouvantent jamais… Eh ! que n'ont-ils*

pas fait pour vous épouvanter ? … Ils ont employé la calomnie, le faux témoignage, le meurtre. Le fer et le feu ont détruit de nobles et jeunes vies, des torrents de sang ont été versés, des hommes considérables ont subi la torture. Vous, comme un aigle au vol audacieux, vous avez rompu les filets des méchants et gagné, par l'essor de votre vertu, le faîte de la liberté».

Nicarète, Procula et les autres

Procula, Amprucla, Asyncritie, célèbres alors par leur charité, devenues immortelles depuis par leur courage ; Nicarète, la vierge admirable qui s'efforçait vainement de cacher des vertus que tout le monde bénissait, se virent insultées, emprisonnées, dépouillées de leurs biens, chassées de Constantinople. Quelques-unes devancèrent la sentence des juges et les ordres de la cour en s'expatriant elles-mêmes d'une ville souillée par tant d'hypocrisies et de sacrilèges. Pentadie eut la pensée de les imiter ; mais une lettre de Jean la retint au-chef-lieu de la persécution pour y être l'appui des persécutés.

Procédure de l'incendie abandonnée

La fureur de l'intrus ne respecta rien. L'inviolabilité des saints autels fut méconnue, l'asile des vierges saccagé ; les vierges elles-mêmes, les pieux ascètes chassés, dispersés, jetés au fond des plus affreux cachots pour y mourir de faim. Cependant la procédure de l'incendie dut être abandonnée. De tant de perquisitions, d'interrogations, de tortures, il ne sortit pas une charge, pas un indice contre les fidèles. Un rescrit impérial constate que les auteurs du désastre sont restés inconnus, et ordonne que les clercs emprisonnés seront rendus à la liberté. Mais, du reste, punir le crime n'était qu'un prétexte ; on n'en chercha jamais les auteurs dans les rangs où ils pouvaient être, où la rumeur publique les signalait. Le vrai but poursuivi par la cour et par la faction, tantôt sous un masque transparent, tantôt à front découvert, toujours avec un acharnement implacable, était de terrifier, de ruiner ce qu'on appelait le parti Joannite, d'établir l'autorité d'Arsace en effaçant la mémoire de son prédécesseur, et surtout d'assouvir l'auguste et insatiable vengeance d'Eudoxie. À ce dernier point de vue, le succès obtenu pouvait paraître suffisant ; car l'impératrice avait joui, à son aise, des tortures et de l'agonie de ses sujets ; elle avait pu savourer les affronts et le sang des amis les plus dévoués, des plus saintes filles du pontife. Ravir à Jean sa popularité, le faire oublier à Constantinople était un résultat vivement ambitionné sans doute, mais dont on était encore très-loin. Il y eut bien ça et là quelques âmes qui faiblirent ; Arsace recruta de temps à autre quelques poltrons, quelques pauvres disciples découragés qui reniaient le maître ; mais, chose étonnante, à une époque d'asservissement où le niveau des courages était si fort descendu, et qui prouve combien Chrysostome avait pris d'empire sur son peuple, combien il en avait retrempé le caractère aux sources de l'esprit chrétien, la masse des catholiques persévéra dans la communion du vrai pasteur, et lui garda jusqu'à la fin, malgré l'absence et l'éloignement, ce culte touchant et périlleux de reconnaissance et d'amour en face de la persécution. Et certes, ce ne fut pas une tempête de quelques jours, une de ces rapides épreuves dont le souffle allume un enthousiasme d'autant plus vif qu'il est plus éphémère. Le décret, qui clôture le procès avorté de l'incendie, est chargé de mesures impitoyables contre les partisans de l'évêque déchu.

« *Nous voulons, y est-il dit, fermer à la sédition toutes les portes, en chassant de cette ville sacrée tous les clercs et tous les prélats qui ne sont point transcrits sur le rôle des citoyens. S'il est des maisons qui continuent à leur donner asile après la publication de ces édits et l'ordre de notre sérénité, elles seront confisquées ; il en sera de même de celles où les prêtres de la ville auront tenu des réunions hors de l'église* »

Quelques jours après, un nouveau rescrit de l'empereur porte que les maîtres dont les esclaves assisteront aux conventicules — c'est ainsi qu'on désignait les assemblées de fidèles, — auront à payer trois livres d'or pour chaque esclave surpris en faute ; les collèges des artisans devaient répondre, au même point de vue, de leurs membres, sous peine d'une amende vraiment énorme.

L'agitation de Constantinople gagne tout l'Orient

Il semble que de telles mesures allaient courber tout le monde sous la houlette d'Arsace. Il n'en fut rien ; l'opinion qui le réprouvait, presque unanime à Constantinople, le devenait de plus en plus dans les provinces, et la persécution dut s'étendre de la capitale à tout l'Orient. « Que les gouverneurs des provinces soient avertis, écrit Arcadius le 1er novembre 404, qu'ils doivent regarder comme illicites et empêcher toutes les synaxes d'orthodoxes qui dédaignent les saintes églises pour s'assembler ailleurs ; et que tous ceux-là soient chassés de leurs sièges qui sont séparés de la communion des vénérables pontifes de la loi sacrée, Arsace, Théophile et Porphyre. S'ils possèdent des biens, ces biens doivent être confisqués ». Ces décrets étaient appliqués avec une rigueur extrême ; aussi la plupart des églises étaient veuves ou occupées par des intrus. Les vrais évêques, ceux qui portaient, avec un titre légitime, un nom honoré dans l'épiscopat, avaient été expulsés de leurs chaires. Les uns, nous l'avons dit, s'étaient réfugiés à Rome, les autres gémissaient dans les fers ou erraient d'asile en asile. Sérapion, l'intrépide diacre de Jean, plus redouté que lui des prêtres impurs et de la cabale, et depuis peu évêque d'Héraclée dans la Thrace, avait trouvé une retraite qu'il croyait sûre dans un monastère de Goths catholiques appelés Marses ; mais, découvert, il fut traîné comme un criminel devant un tribunal où il ne trouva que des ennemis pour juges, et condamné à expier dans les tortures l'amitié du grand pontife qui avait distingué son courage et ses vertus. Sous un empereur chrétien, fils de Théodose, un évêque du Christ est livré au bourreau, fouetté jusqu'au sang, jusqu'à ce que ses dents brisées tombent sous les coups, puis banni de Constantinople et placé en Égypte sous la surveillance et à la discrétion de Théophile. Un méchant prêtre, Eugène, reçut l'évêché d'Héraclée pour prix de sa coopération ardente aux intrigues de la faction. Héraclide, homme éminent par le savoir et la vertu, cher à Chrysostome dont il avait été le diacre, dont il restait le disciple et l'ami, accusé comme lui devant l'assemblée du Chêne, fut déposé, chargé de fers, jeté dans un cachot où il languit quatre ans. On lui donna pour successeur un misérable sans mœurs, sans dignité, perdu de réputation, usé de débauches, conspué du peuple, ridicule s'il n'eût été infâme. Partout la dépouille des proscrits devenait la récompense des Judas qui vendaient leurs frères. Les six prélats simoniaques justement dégradés à Éphèse remontèrent effrontément sur ces chaires dont ils étaient le déshonneur. La cour mettait une espèce d'orgueil cynique à fouler aux pieds les lois et les convenances dans les élections épiscopales. À défaut des fidèles ct du clergé qui s'abstenaient, on faisait voter les comédiens et les juifs ; on achetait les voix ; on gorgeait de vin les électeurs ; le candidat et l'élection tout était scandale. Jean, dont la charité pèse et mesure d'ordinaire toutes les paroles, ne peut contenir son indignation et déplore le sort des Églises livrées à des brigands, à des bourreaux sous le nom de pasteurs. C'est sur la tête de telles gens, s'écrie Pallade, qu'on n'eut pas horreur de poser l'Evangile !

Porphyre d'Antioche

Mais, sans contredit, le plus funeste, le plus honteux de tous les choix fut celui de Porphyre pour la chaire d'Antioche. Flavien venait de mourir, au moment où son fils dans le sacerdoce, le grand orateur dont il avait dirigé et béni les premiers travaux, succombait aux coups de l'intrigue et partait pour l'exil. Mieux que personne il connaissait le fils d'Anthusa, ses vertus plus belles encore que son génie, et ce qu'il apprit, avant de fermer les yeux, des haines auxquelles cet homme supérieur était en butte et du triomphe de la calomnie, attrista beaucoup les derniers moments du vieillard. Il protesta vainement contre la condamnation de son véritable ami : sa voix ne parvint pas à se faire entendre. Flavien descendit dans la tombe après avoir gouverné l'Église d'Antioche vingt-trois ans. Jaloux de lui donner un digne successeur, le peuple jeta les yeux sur Constantius. Homme de bien, la loyauté de son caractère, la pureté de ses mœurs, sa piété aimable, lui avaient concilié de bonne heure l'estime et l'affection de ses concitoyens. Indulgent pour les autres, sévère à lui-même, il menait au milieu du monde la vie des ascètes. Esprit sérieux, réservé dans ses jugements, condamnant peu, excusant beaucoup, oubliant volontiers les injures, dédaigneux des intérêts d'ici-bas, modèle de douceur et

de modestie, naturellement éloquent et persuasif, d'une charité aussi délicate que féconde, s'imposant de fréquentes et rudes pénitences à l'intention des affligés et dans le but d'attirer sur eux, à force d'immolations, quelques gouttes au moins de rosée céleste ; prêtre admirable, brûlant d'amour pour la vérité et pour l'Église, son âme se reflétait dans son regard ouvert, dans sa physionomie imposante, dans la noble beauté de son visage grave et recueilli, mais toujours affable an milieu même des souffrances. Ajoutons qu'il avait mérité et qu'il cultivait pieusement l'affection de Chrysostome, et que ses lettres, ses visites, son dévouement courageux et empressé, furent pour l'illustre exilé une source de consolations auxquelles il attachait un grand prix.

À côté de cette vertu si pure, vivait alors à Antioche un prêtre appelé Porphyre, originaire de Constantinople, mais attaché à l'église de Flavien, sur laquelle il pesait depuis longtemps par sa mauvaise renommée et sa déplorable conduite. Son nom avait tristement retenti dans le procès du *Chêne*. Prêtre sans foi, homme sans conscience, redouté du clergé, odieux au peuple, il passait sa vie loin du sanctuaire à cabaler contre ses collègues, à manger avec les histrions, les cochers du cirque, les danseuses du théâtre, sa société habituelle. Protecteur ardent de tout ce qui était vil, accusé d'abominables débauches, ses relations, ses allures, son langage, n'autorisaient que trop à croire tout ce qu'on disait de lui. La chasteté, s'écrie Pallade, lui est aussi odieuse que les parfums aux vautours. Plus tard, il fut gravement soupçonné d'avoir vendu les vases sacrés pour acheter l'appui des magistrats et leur coopération à ses haines. Dans le moment, toutes ses pensées étaient tournées vers la succession de Flavien ; il voulait, à tout prix, devenir évêque d'Antioche ; et, connaissant l'inclination du peuple pour Constantius, il commença, pour s'en débarrasser, à le représenter à la cour, à l'aide des ennemis de Jean qui étaient ses amis, comme un esprit inquiet et hostile, comme un séditieux. Il obtint, en effet, un ordre de l'empereur qui exilait dans l'oasis de Libye ce concurrent redouté ; mais, averti à temps, Constantius s'était mis par la fuite hors de toute atteinte, et le haineux Porphyre avait pris sa revanche en faisant arrêter deux prêtres dévoués à Chrysostome, Diophante et Cyriaque. En même temps il avait appelé aux bords de l'Oronte et tenait cachés, pour ses desseins, Acace, Séverien, Antiochus, les misérables prélats que nous sommes sûrs de rencontrer dans toutes les mauvaises choses d'alors. Il prit son temps, et un jour que le peuple d'Antioche s'était porté en masse au faubourg de Daphné, pour assister aux jeux publics qu'on y célébrait tous les quatre ans à l'imitation des jeux olympiques, il entra dans l'église suivi de ses trois complices et de quelques clercs vendus à ses intérêts et fut ordonné à huis-clos, avec tant de hâte qu'on n'acheva pas les prières de l'ordination ; après quoi, les dignes consécrateurs se sauvèrent au plus vile dans les montagnes. La nouvelle de cet escamotage impie émut la cité ; le peuple se jeta sur la maison de Porphyre pour la brûler, et il ne fallut rien moins qu'une armée entière, celle qu'on avait réunie en Orient contre les Isaures, pour disperser la foule et sauver de la justice populaire ce cynique voleur de l'épiscopat. Les soldats furent chargés d'installer le nouveau pontife, et pendant longtemps, au lieu de courir aux frontières menacées, ils n'eurent d'autre emploi que défaire la guerre aux fidèles qui refusaient la communion de l'intrus. Mais ces violences, au milieu desquelles l'image vénérée de la Croix fut profanée et foulée aux pieds, n'attirèrent pas à Porphyre un adepte de plus. Le clergé d'Antioche célébrait les synaxes dans les champs ou ailleurs, avec la partie la plus qualifiée et la plus riche des catholiques de la cité. Ce qui désespérait te cupide prélat, dit Pallade, c'est que par la désertion des femmes pieuses les ressources pécuniaires étaient amoindries ; et il lui fallait beaucoup d'argent tant pour assouvir ses passions que pour acheter les instruments de ses haines. Tels étaient les pasteurs en faveur desquels le gouvernement d'Arcadius faisait des lois de proscription, l'emplissait l'Orient de troubles et de terreur, et s'affaiblissait, se perdait lui-même en croyant se fortifier aux dépens du pouvoir spirituel et de l'Église de Jésus-Christ.

Mort d'Eudoxie

Cependant le Ciel semblait se charger, aux yeux des peuples, de la vengeance des Saints ; du moins il donnait aux schismatiques de solennels et terribles avertissements. Le

6 octobre 404, Eudoxie comparaissait tout à coup au tribunal de Dieu. On eût dit que la joie de son triomphe l'avait tuée. À peine, en effet, y avait-il trois mois que sa main sacrilège avait arraché à son Église un pontife du Christ, que, frappée elle-même au milieu de son bonheur et dans tout l'éclat de sa beauté, elle mourait subitement en mettant au monde un enfant mort. Après elle vint Cyrinus, le promoteur ardent de la conjuration, l'un des quatre qui avaient demandé à prendre sur leur tête la mort de Jean ; il périt misérablement d'une blessure que lui avait faite involontairement l'évêque Maruthas en lui marchant par mégarde sur le pied, le jour de cette conférence préparatoire du Chêne où il s'était si violemment emporté contre son noble collègue : il fallut lui amputer une jambe, puis l'autre ; et, le mal montant toujours, il expira dans des tortures atroces. Presque tous les chefs de la faction périrent de mort funeste : l'un se brisa le crâne en tombant du haut d'un escalier ; un autre jeté à terre par son cheval mourut sur le coup ; un autre perdit la parole et resta perclus au point de ne pouvoir porter la main à ses lèvres ; un autre, ayant la langue si enflée qu'elle remplissait la bouche, fut obligé de recourir à ses tablettes pour écrire sa confession ; un autre fut paralysé des quatre doigts dont il avait souscrit la condamnation du Saint ; un autre mourut d'une mort plus honteuse encore que cruelle, rongé par les vers avant de mourir ; d'autres se croyaient poursuivis la nuit par des chiens enragés ou des fantômes menaçants, et s'éveillaient avec des cris lamentables. D'autre part, d'affreux désastres accablaient l'Orient et consternaient les imaginations. Tantôt une grêle d'une grosseur prodigieuse détruisait en un clin d'œil arbres et moissons ; tantôt les tremblements de terre se répétaient avec les circonstances les plus sinistres. La nuit du 1er avril 406, la moitié de la ville impériale s'écroula, les vaisseaux furent brisés dans le port, et le lendemain, du côté de l'Hebdomon, le rivage se trouva couvert de cadavres. Ici, le Nil refusait le tribut nécessaire de ses eaux ; là, d'épaisses nuées de sauterelles obscurcissaient l'air et dévoraient les récoltes ; les Isaures, et de nouveaux Barbares plus féroces que tous les autres s'avançaient, les pieds dans le sang, la torche à la main, jusqu'au cœur de l'empire. À plusieurs reprises le feu du ciel tomba sur Byzance ; la peste vint en aide à la famine : tous les fléaux étaient déchaînés.

Lettre de saint Nil à l'empereur

Le peuple voyait la main de Dieu dans ces lugubres événements, et maudissait un pouvoir dont les fautes accumulées attiraient sur tout le monde les terribles représailles du Ciel. Arcadius lui-même en était troublé et consultait saint Nil, le solitaire illustre qui avait tout quitté, fortune, dignités, bonheur domestique, pour aller chercher an désert la paix de Dieu et la liberté de ses enfants. À l'empereur qui lui demandait ses prières, Nil répondait avec cette fermeté propre aux hommes généreux qui n'espèrent et ne craignent rien d'ici-bas. « *De quel droit prétends-tu que la ville impériale soit délivrée des tremblements de terre qui la désolent, tandis qu'il s'y commet tant de crimes, que l'iniquité, avec une audace inouïe, y est érigée en loi, et que l'on a banni la colonne de l'Église, la lumière de la vérité, la trompette de Jésus-Christ, le bienheureux évêque Jean ? Comment veux-tu que j'accorde mes prières à cette malheureuse cité ébranlée par la colère du Ciel dont la foudre menace de tout détruire, moi qui suis consumé de tristesse, qui me sens l'esprit agité, le cœur déchiré par l'excès des forfaits accomplis maintenant sous tes yeux contre toutes les lois ?* »

Dans une autre lettre au fils de Théodose, l'intrépide cénobite parle avec la même énergie : « *Tu as commis une injustice en bannissant la grande lumière du monde, le saint évêque de Constantinople ; tu as cru trop facilement à des prélats d'une extrême légèreté et d'une mauvaise conscience. Après avoir privé l'Église d'un enseignement irréprochable et pur, garde-toi de passer ta vie sans regrets* ».

Mais rien n'égalait la faiblesse et l'ignorance d'Arcadius, si ce n'est son entêtement. Il garda ses remords et persévéra dans sa faute. Jean, d'ailleurs, n'avait pas été sacrifié seulement aux rancunes d'une femme, aux mauvaises passions de quelques prêtres, mais à la politique jalouse d'un gouvernement appliqué de bonne heure à saisir toutes les occasions de mettre la main sur le sacerdoce, et, par un travail sourd mais incessant, à subjuguer l'Église en la faisant passer dans l'État. Politique mal avisée qui, pensant agrandir le pouvoir par une suprématie

sans contrôle, prépare les renversements dont il sera la victime, et les malheureux excès où s'emportent les peuples quand, n'apercevant plus cette digue spirituelle qui les protégeait contre le despotisme, ils ne demandent qu'à leurs passions déchaînées et à la violence le soin de leur dignité ! Étrange prétention de ces misérables Césars de Byzance, impuissants à gouverner l'empire et voulant gouverner les âmes, voulant porter dans leurs débiles mains la terre et les cieux ! Établi sur les ruines de la foi et de la vertu par l'amoindrissement et l'abaissement du principe religieux nécessaire au monde, un pouvoir pareil, sans règle et sans frein, mais sans force réelle, s'affaisse dans son impuissance sous le faix qui l'écrase, ou s'écroule honteusement au premier choc qui lui vient du dehors. Le pouvoir le plus illimité est aussi le plus fragile. Non moins dangereux à manier qu'à subir, il participe à l'avilissement des âmes par lequel seul il se maintient. Le plus bel édifice, s'il n'est fondé que sur la boue, fond et disparaît dans la boue. Mais, quel que soit le gouvernement qui régit une société, fût-elle, par malheur, privée d'institutions et de garanties et livrée au hasard des pensées d'un maître, elle porte en elle-même un contrepoids à son abaissement, une force contre laquelle se brisera le despotisme, si sa conscience chrétienne lui reste, si cette conscience s'appuie au roc inébranlable de l'Église, à ce pouvoir, si doux et si fort, auquel la Vérité divine a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles,* et qui, de son trône tremblant et vermoulu, voit passer les empires et les peuples, les rois et les dynasties, les révolutions et les siècles, invincible dans sa faiblesse, jeune dans sa caducité, et ne répondant aux efforts conjurés du monde pour le détruire que par de paternelles et saintes bénédictions.

Voyage de Jean — Séjour à Nicée

Nous devons revenir sur nos pas et suivre dans sa route le grand exilé. Parti de Constantinople le 20 juin, il fut débarqué, le soir même ou le lendemain, dans le golfe d'Astacène, sur la Propontide, et immédiatement acheminé sur Nicée. Il n'avait pas atteint cette première étape de l'exil, qu'on lui enleva ses compagnons de voyage, et que sa captivité, entourée d'abord de respects et de soins, devint tout à coup très-sévère ; il fut mis en prison. Toutefois, ces outrageantes rigueurs durèrent peu, et dès le 28 ou le 29 il était rendu dans la capitale de la Bithynie, où les ordres ultérieurs de la cour et sa destination lui devaient être signifiés. Sa santé toujours chancelante, mais plus ébranlée encore par les émotions de ces derniers mois et les fatigues d'un voyage à pied sous un ciel brûlant, rendait indispensable un repos de quelques jours. L'air de Nicée, sur un beau lac, au milieu d'une plaine vaste et fertile, lui fit du bien. Cette ville, d'ailleurs, avait des souvenirs religieux qui parlaient à son cœur. L'âme d'Athanase dut apparaître à la sienne et relever son courage ; car, lui aussi, il souffrait pour la vérité, il était immolé pour elle, et, plus que jamais recueilli dans la pensée de son Dieu, il se félicitait d'étancher au calice du Seigneur et des Saints sa noble soif de souffrir. Il ne resta en Bithynie qu'un petit nombre de jours, et les employa à écrire à ses amis pour les consoler, surtout à activer par ses lettres une œuvre qu'il affectionnait singulièrement : la conversion de la Phénicie.

Mission de Phénicie

Au temps de sa puissance, la propagation de l'Évangile était une de ses grandes sollicitudes : il eût voulu qu'aucun lieu de la terre ne restât dans la nuit de l'erreur. Sans arrière-pensée d'ambition, brûlant du feu le plus pur de l'apostolat, il aimait à étendre sa charité jusqu'aux limites de l'empire ; et son cœur, quoique tout entier à ses ouailles embrassait l'univers. Des prêtres animés de son esprit allaient çà et là, partout où le besoin s'en faisait sentir, parler de Jésus-Christ et combattre les idoles. Quelques progrès qu'eût fait le Christianisme, quelle que fût sa puissance sous les empereurs chrétiens, il y avait encore des contrées de l'Orient qui se dérobaient en tout ou en partie à sa divine lumière ; une foule de villages étaient dans ce cas. Or, entre les corps expéditionnaires de la foi employés à de lointaines conquêtes, celui de Phénicie occupait surtout le pieux proscrit. Un homme d'un grand cœur, d'un dévouement à toute épreuve, d'un mérite éminent qui rehaussait sa modestie, Constantinus, commandait en ce moment cette

petite troupe d'apôtres, au milieu de fatigues, de périls, de vicissitudes de tonte espèce. Jean l'avait établi, au nom de son amour pour les âmes et de son zèle pour la gloire de Dieu, supérieur général des missions de la Phénicie et de l'Arabie : et au moment même où il succombait à Byzance sous les coups de la calomnie et du despotisme, à la veille d'être arraché à son troupeau, il songeait à Constantinus, à lui procurer en hommes et en argent le plus de secours possible. Les tristes loisirs de l'exil lui laissant plus de liberté pour penser à ces églises nées d'hier qui donnaient déjà de si belles espérances, il se mit à recruter des ouvriers évangéliques, qu'il expédia à son ami avec ces recommandations :

« Devant quitter Nicée le 4 juillet, j'adresse à ta piété cette lettre pour t'exhorter, comme je n'ai cessé de le faire, à poursuivre sans interruption, malgré la tempête qui gronde et le courroux des flots, l'œuvre confiée à ta sagesse : je veux dire l'anéantissement de l'Hellénisme, la construction des églises et le salut des âmes. En effet, ce n'est pas quand la mer est plus furieuse que le pilote abandonne le gouvernail, ni au plus fort de la maladie que le médecin s'éloigne de son malade ; c'est alors, au contraire, qu'ils déploient l'un et l'autre toutes les ressources de leur art. Toi aussi, pieux et vénéré Seigneur, tu dois montrer, à cette heure, la plus grande énergie. Que la vue de ce qui se passe ne te décourage point ; car nous ne rendrons pas compte du mal qu'on nous fait. Loin de là, nous y trouverons un titre à la récompense. Mais si nous négligeons notre tâche, si nous restons inactifs, nous n'aurons pas d'excuse dans la grandeur des maux qui peuvent nous assaillir. Est-ce que Paul emprisonné ne remplissait pas son office d'Apôtre ? Plein de ces pensées, cher seigneur, occupe-toi sans relâche des églises de Phénicie, d'Arabie, de tout l'Orient, et sois convaincu que ta couronne sera d'autant plus belle que lu rencontreras dans l'accomplissement de ta mission plus d'obstacles. Écris-moi souvent… Je sais maintenant que je ne suis point envoyé à Sébaste, mais à Cucuse, où il le sera plus facile d'être en relation avec moi. Fais-moi connaître le nombre des églises bâties tous les ans, les hommes dévoués qui viennent te joindre et les résultats importants que tu auras obtenus. J'ai trouvé ici un pieux solitaire auquel j'ai persuadé de venir se mettre à ta disposition ; je désire savoir s'il est arrivé. Sa — lamine dans l'île de Chypre, est opprimée par l'hérésie des Marcionites ; j'allais m'en occuper, et j'aurais conduit cette affaire à bonne fin si l'on ne m'eût chassé. Si tu sais que l'évêque Cyriaque 1 est à Constantinople, écris-lui à ce sujet, et il te prêtera un concours efficace. Exhorte tout le monde, et principalement ceux qui ont confiance en Dieu, à prier assidûment et beaucoup afin que cette horrible tourmente s'apaise. En effet, d'intolérables malheurs ont fondu sur l'Asie et sur une foule de villes et d'églises ; les énumérer serait trop long ; je ne te dis qu'une chose : il faut prier assidûment et beaucoup »

Cucuse et les Isaure

Le bruit s'était répandu que le noble proscrit devait être déporté en Scythie ; puis, on avait parlé de Sébaste, la ville des quarante martyrs, dans la petite Arménie ; enfin, l'ordre était venu de le conduire à Gueuse, dans cette partie de la Cappadoce qu'on appelait Cataonie. Paul, l'un des prédécesseurs de Jean, avait été exilé à Cucuse et y était mort, étranglé par les Ariens. Outre ce lugubre souvenir, cette ville chétive et qui n'était guère qu'un misérable bourg, avait contre elle sa situation isolée dans une gorge du Taurus, son climat rigoureux et malsain, et surtout le terrible voisinage des Isaures. Race sauvage, indomptable, habituée à vivre de brigandage, les Isaures étaient toujours prêts à s'abattre, comme l'ouragan, du haut de leurs montagnes sur les vallées et sur les plaines où ils portaient la dévastation et la mort. Ils n'occupaient qu'un petit district de là Lycaonie, et cependant ils avaient tenu en échec, au plus beau temps de la puissance de Rome, les armées triomphantes de la république. Leur audace n'avait fait que s'accroître par les malheurs de l'empire. Battus quelquefois, jamais soumis, ils sortaient à l'improviste de leurs repaires, interceptaient les routes, rançonnaient les voyageurs, saccageaient et pillaient les villes, égorgeaient sans quartier tout ce qui résistait : puis, an moindre péril, regagnaient avec la vitesse du cerf leurs rocs élevés, inaccessibles, d'où ils défiaient toutes les colères et tous les soldats de Byzance et de Rome. L'empire avait désespéré de les réduire,

et s'était borné à les enfermer dans une ceinture de forteresses, souvent insuffisantes à les contenir. Héraclius perdit deux cent mille hommes dans ses expéditions contre eux, et l'on vit plus tard les enfants de cette race redoutée et proscrite s'asseoir sur le trône de Constantin. Au temps d'Arcadius, la faiblesse méprisée du gouvernement leur avait permis de multiplier leurs incursions et d'étendre leurs ravages. Leur nom inspirait autant d'effroi que celui des Huns.

Les amis du Patriarche, ceux du moins que la persécution n'avait pas encore atteints ou qui conservaient à la cour quelques aboutissants, faisaient tout pour changer cette destination et obtenir à l'exilé une résidence moins lointaine et surtout moins redoutable. La grâce sollicitée était de celles qu'on ne refuse à personne. Mais la cour impitoyable ne voulut entendre à rien, résolue qu'elle était de se débarrasser à tout jamais d'un homme qui lui faisait peur, et de le déporter si loin, dans un coin tellement ignoré du monde, que l'oubli l'y ensevelît tout vivant, en attendant sa mort que le climat et les Isaures ne manqueraient pas de hâter. Eudoxie elle-même avait désigné Cucuse, et en cela sa haine l'inspirait bien. Mais te Ciel trompa sa vengeance, cl le bourreau mourut avant la victime.

Cette nouvelle dureté, bien qu'elle ne pût étonner de la part d'un gouvernement sans no blesse comme sans courage, affligea vivement Chrysostome et lui arracha des plaintes injustes contre ses amis, que cet échec attristait plus que lui sans doute. « *Comment expliquer, écrit-il à Théodora de Constantinople, qui avait déployé dans cette circonstance le plus grand zèle, comment expliquer qu'avec tant d'amis puissants et riches, avec une santé affaiblie et un corps brisé, avec la terreur que répandent partout les Isaures, je n'aie pu obtenir une grâce insignifiante, et qu'on accorde aux plus criminels, celle d'un exil moins lointain, sous un ciel moins rude ? Vous ne cesserez de le reprocher et d'en faire honte à ceux qui nous aiment* ». Mais il resta peu sous ce coup, rendit à ses amis la justice qu'ils méritaient, et remercia Dieu de lui ménager dans une épreuve nouvelle une nouvelle moisson pour le ciel. « *Non, dit-il à Olympiade, ne faites point de reproche à Cyriaque ni aux autres à propos du lieu où je suis envoyé. Sans doute, ils n'ont pu ce qu'ils ont voulu : gloire à Dieu en toutes choses ! Quoi qu'il puisse advenir, je ne cesserai de le dire* ». Et en effet, ce mot sur ses lèvres était l'infaillible apaisement de toutes les peines. Il mourut en le prononçant.

Séjour à Césarée

Il fallut partir et se mettre en route le 4 juillet. Une escouade de prétoriens était chargée de conduire et de surveiller le captif, qu'on avait contraint à ne prendre avec lui aucun domestique ; mais les soldats respectueux, leurs officiers surtout, se disputaient l'honneur de le servir. Les témoignages de la vénération publique l'accueillaient partout sur la route. Le peuple, les cénobites, les vierges accouraient pour le saluer. Mieux vaudrait, disaient-ils, que le soleil perdît ses rayons, que la bouche de Jean sa parole. Du reste, les larmes qu'il vit couler bien des fois lui disaient mieux encore de quelles sympathies il était l'objet, et quelle profonde douleur causait aux âmes chrétiennes la persécution suscitée à l'Église dans sa personne. Sa santé, passable au moment du départ, ne tarda pas à s'altérer. Les gardes avaient ordre de le faire marcher jour et nuit, et leur religieuse pitié ne pouvait rien changer à leur consigne. On allait à pied, par une chaleur accablante ; on manquait de tout, même d'eau. Jean ne dormait plus ; la fièvre s'empara de lui, et la pensée de ses amis en butte aux fureurs de la cabale ajoutait à ses souffrances. Dans cet état, il eût voulu s'arrêter quelques jours à Ancyre, métropole de la Galatie ; mais l'évêque du lieu, le fougueux Léonce, que nous avons vu figurer à Constantinople parmi les plus ardents suppôts de Théophile, le repoussa brutalement, osa le menacer de mort, et force lui fut de poursuivre sa route à pied, malgré la chaleur, la fièvre et une crise violente de gastralgie. Enfin, après un mois de marche, il arriva à Césarée, en Cappadoce, exténué, anéanti, plus mort que vif. « *Non, écrit-il, les malheureux condamnés aux mines ne souffrent pas plus que j'ai souffert ; cependant me voici à Césarée comme dans un port, et quoique ce port n'ait pas la vertu de me guérir encore, je commence à reprendre des forces. J'ai du pain qui n'est pas moisi, de l'eau qui n'est pas bourbeuse, je puis me baigner ailleurs que dans un tronçon de tonneau et me coucher dans un lit.... Des médecins célèbres me prodiguent leurs soins et me font du bien, moins par les remèdes qu'ils ordonnent*

que par l'affection qu'ils me témoignent. L'un d'eux veut m'accompagner jusqu'au terme de mon voyage».

Césarée, en effet, ville éminemment chrétienne et toute pleine des souvenirs de saint Basile, se montrait heureuse d'accueillir dans ses murs l'illustre martyr d'une grande cause, l'émule admiré du génie et de la sainteté de son grand pontife. La maison du proscrit ne désemplissait pas de visiteurs. Les prêtres, les magistrats, le peuple, les chefs militaires, les philosophes eux-mêmes, tous accouraient, tous voulaient le voir, lui exprimer leurs sympathies, l'entourer d'hommages et de bons offices. Ces soins, ces témoignages imprévus d'une affection sincère et touchante, la pensée de saint Basile, plus présente à son cœur dans ces lieux qui l'avaient vu naître et qu'il avait illustrés par son courage et ses vertus, commençaient à produire sur la santé du pauvre malade un heureux effet, quand de nouveaux ennuis lui vinrent tout à coup du côté où il devait moins les attendre.

Déloyauté de Pharétrius

Pharétrius occupait la chaire de Césarée; mais ni talent, ni piété, rien ne survivait de son glorieux prédécesseur dans ce misérable prélat. Cœur bas et jaloux, l'accueil fait à son hôte le rendit malheureux; il y vit un outrage personnel et résolut de se venger. D'ailleurs, il avait trempé dans les intrigues d'Acace et de Théophile, et, sans être venu de sa personne à Constantinople, il avait écrit aux meneurs qu'il approuvait d'avance tout ce qui serait fait par eux. Il acquittait donc sa dette à la faction, en troublant traîtreusement l'hospitalité que la ville était fière d'accorder au noble captif. Mais laissons parler Jean lui-même :

«Au moment où je quittais la Galatie pour entrer dans la Cappadoce, écrit-il à Olympiade, plusieurs personnes accourues à ma rencontre me dirent : Pharétrius t'attend avec impatience, il désire de t'embrasser, de te prouver son affection, et c'est pour cela qu'il met en mouvement tous les monastères d'hommes et de femmes, afin que tu reçoives partout un accueil digne de toi. J'écoutais, sans le croire, ce qu'on me disait; les antécédents de Pharétrius me disposant à penser de lui tout le contraire; mais je m'abstins d'exprimer mon opinion. Enfin, j'arrivai à Césarée dans un état pitoyable, dévoré de la fièvre et presque mort. Les clercs, les cénobites, le peuple, les médecins me visitèrent affectueusement; on me prodigua tous les soins possibles, et peu à peu je me trouvai mieux. Pharétrius ne paraissait pas, et moi, sentant mes forces revenir, je songeai à reprendre la route de Cucuse, impatient désormais d'arriver au terme de mou voyage pour goûter enfin un peu de repos.

Tout à coup on annonce que les Isaures ont fait irruption dans le territoire de Césarée, qu'ils ont incendié un grand bourg et qu'ils se livrent partout à leurs habituelles férocités. À cette nouvelle, le tribun des soldats se met à leur tête et s'élance à la poursuite de l'ennemi. Toute la ville était dans l'alarme : les vieillards eux-mêmes montaient la garde sur les remparts. Mais voilà qu'au milieu de la perplexité générale, une cohorte de moines, je ne puis me servir d'une expression plus juste, s'abat sur la maison que j'habitais, et menace d'y mettre le feu et de se porter contre moi aux dernières violences si je ne quitte aussitôt le pays. Ni les barbares répandus dans la campagne, ni l'état où ils me voyaient, aucune considération ne put les fléchir. Leur fureur était telle, que les prétoriens qui m'accompagnaient en furent effrayés; car la bande forcenée parlait de se jeter sur eux aussi, et de leur infliger l'outrage qu'ils se vantaient d'avoir fait subir à d'autres. Mes gardes viennent donc me trouver et me supplient de les arracher à ces bêtes fauves, dussions-nous tomber aux mains des Isaures. Instruit du péri ! où j'étais, le préfet accourut à mon aide : son intervention ne servit de rien.

Ne voyant à cette situation aucune issue et ne pouvant m'engager à partir, car c'était aller à la mort, ni à rester, car la ville n'était pas plus sûre que la campagne, il fit prier l'évêque de m'accorder un délai de quelques jours tant à cause de ma santé que des brigands qui infestaient les routes. Sa démarche eut ce résultat, que les moines reparurent

à ma porte le lendemain avec plus de fureur. Les prêtres, dès lors, n'eurent plus le courage de me visiter, car tout le monde regardait Pharétrius comme l'instigateur de toutes ces indignités, et ils en éprouvaient tant de honte, qu'ils n'osaient plus paraître nulle part, même chez moi quand je réclamais leur aide. Enfin, je pris le parti de m'en aller, et malgré le péril imminent et la perspective d'une mort presque certaine, malgré la fièvre qui ne cessait de me consumer, je me jetai dans une litière et partis. C'était l'heure de midi : le peuple m'entourait en pleurant, et dévouait à la colère du Ciel l'homme capable d'une pareille dureté. Quelques clercs vinrent me faire leurs adieux après que je fus sorti de la ville ; ils disaient à mes gardes : Ne voyez-vous pas que vous le menez à la mort ? Mais l'un d'eux qui me témoignait grand attachement : Va, me dit-il, je t'en supplie, et tombe aux mains des Isaures, pourvu que tu le sauves des nôtres. Quelque péril que tu puisses courir, il est moins grand que celui de rester avec nous.

Cependant une noble femme, la veuve de Rufin, était venue me prier de m'arrêter chez elle, dans une de ses villas, à cinq milles de Césarée, et m'avait donné des hommes sûrs pour m'y conduire. La haine de mes ennemis devait m'atteindre même là. Pharétrius, en effet, n'eut pas plutôt vent de l'hospitalité qui m'était offerte, qu'il en témoigna à Séleucie son indignation et la menaça de toutes ses vengeances, comme je l'ai su depuis. Mais alors et quand j'entrai dans sa demeure, j'ignorais celle circonstance ; car, venue à moi pour me recevoir, la faible veuve ne m'en dit rien ; je l'avais entendue recommander à son intendant de se mettre tout entier à ma disposition et, dans le cas que des moines turbulents vinssent encore à m'inquiéter, de réunir les paysans des fermes voisines et de repousser par la force une insolente agression. Elle m'engagea même à m'établir dans une autre de ses terres où était une forteresse imprenable. On ne put me décider, et je restai dans la villa sans me douter le moins du monde de ce qu'on tramait contre moi.

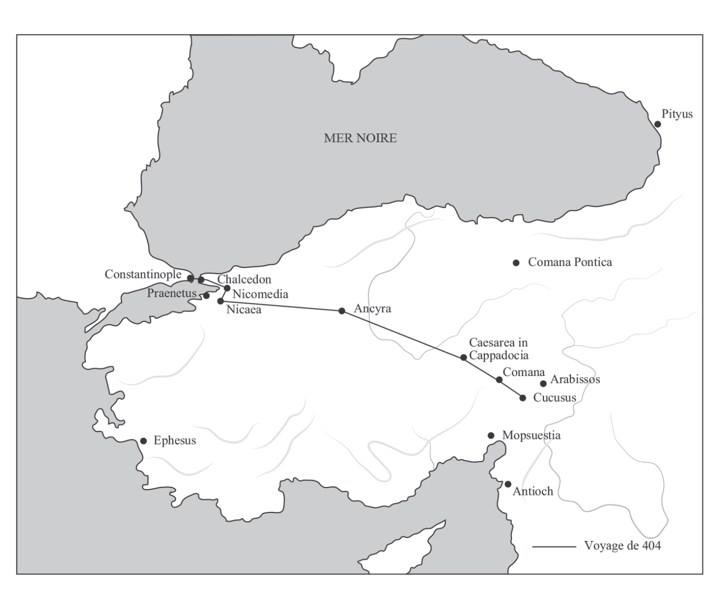
Au milieu de la nuit, une alerte terrible vint m'arracher à mon illusion. Séleucie, effrayée des menaces de Pharétrius qui réclamait mon expulsion immédiate, et n'ayant pas la force de résister à ses importunités, recourut à un mauvais expédient pour me faire comprendre qu'elle subissait une indigne contrainte, ce qu'elle eût trop rougi d'avouer, et me fit dire que les Isaures étaient là. Le prêtre Evéthius se précipite dans ma chambre au milieu de la nuit, et simulant une grande frayeur : Lève — toi ! s'écrie-t-il, les brigands arrivent ; ils sont à deux pas ! — On peut imaginer l'impression que ces paroles firent sur moi. Qu'avons-nous à faire, dis-je à Evéthius, puisque nous ne pouvons rentrer dans la ville, plus dangereuse pour nous que les Isaures ? — Pour toute réponse, il me contraignit de partir.

Il était minuit : point de lune au ciel, pas une étoile ; un brouillard épais couvrait la terre. Personne pour me venir en aide : tout le monde s'était sauvé. La crainte de la mort, qui me semblait imminente, me rendant des forces, je quitte mon lit malgré l'accablement de la fièvre et fais allumer des flambeaux ; Evéthius les éteint aussitôt. 11 ne faut pas, dit-il, révéler notre marche à l'ennemi. Nous avancions au milieu des ténèbres, par des chemins affreux, quand le mulet qui portait ma litière s'abat et me jette à terre si rudement que je faillis être tué. Je me relève néanmoins, et le prêtre Evéthius me donnant la main, je continuai ma route avec peine, me traînant ou plutôt rampant dans ces sentiers difficiles, au milieu des montagnes, au bord des précipices, tremblant de la fièvre et croyant voir à chaque instant les Barbares fondre sur nous, car j'ignorais encore de quelle mystification j'étais l'objet. Pensez-vous, Olympiade, que de tels ennuis, même seuls, ne suffisent pas à couvrir bien des fautes ?... Et pourrais-je dire tous les périls, toutes les peines qui m'ont assailli dans ce voyage ? Maintenant leur souvenir me remplit de joie ; c'est un trésor caché dans mon cœur. Je vous prie seulement de garder tout ceci pour vous et de n'en parler à personne. Sans doute les prétoriens qui m'accompagnaient et qui ont partagé mes dangers, rempliront toute la ville de ces détails. Du moins qu'on ne sache rien par vous ».

Jean à Cucuse

Le motif de cette recommandation, c'est la crainte d'humilier et de blesser les prêtres de Césarée, qui l'avaient si cordialement accueilli et qui, plus que personne, déploraient la déloyauté de leur

évêque. Enfin, il arriva à Cucuse, soixante-dix jours après son départ de Constantinople, c'est-à-dire à la fin d'août 404. La fièvre qu'il avait gardée plus d'un mois, la marche, la chaleur étouffante, la crainte des Isaures, les préoccupations de son cœur à l'endroit de son église et de ses amis, l'avaient mis à deux doigts de la mort. Il se sentit revivre en touchant au terme de son voyage. Cependant Cucuse, ainsi que nous l'avons dit, n'était qu'une pauvre petite ville, si peu importante qu'on n'y trouvait ni marché ni médecin : elle avait pourtant un évêque. À la frontière de l'empire, à l'extrémité de cette terre sauvage qu'enferme la chaîne du Taurus, entre la Cilicie, la Cappadoce et l'Arménie, à cent lieues de Sébaste, à soixante de Mitilène, fort loin de la route qui menait de Constantinople à Antioche, entourée d'une multitude de brigands indomptables dont le nom seul faisait trembler au loin toute la contrée, ce triste séjour avait surtout un inconvénient fâcheux pour un homme d'une poitrine délicate et malade, né sous le soleil de la Syrie : l'hiver y était long et froid, l'été brûlant. On eût dit que la cour assignait au proscrit une tombe plutôt qu'un exil. Cucuse, d'ailleurs, nous l'avons déjà remarqué, avait des souvenirs particulièrement émouvants pour un évêque de Byzance. C'est là qu'était mort l'un des plus illustres d'entre eux, victime de sa foi et des fureurs de l'Arianisme. Enfermé dans un noir cachot, privé de toute nourriture, il faisait peur encore à ses ennemis ; ne trouvant pas que la faim le tuât assez vite, ils l'étranglèrent. Ce souvenir avait quelque chose d'un pressentiment, et se dressait comme un fantôme sinistre sur la route de l'exilé, dont le pied, à son entrée dans la petite ville, semblait glisser dans le sang de son prédécesseur.



Carte de l'Asie Mineure [Anatolie]

Néanmoins, la fatigue et la maladie l'avaient tellement brisé, qu'il parut ne comprendre et ne sentir d'abord qu'une chose : le repos. Les plus riches de l'endroit étaient accourus à sa rencontre, le priant, à l'envi les uns des autres, d'agréer leur hospitalité. Mais Dioscore avait pris les devants, et ses serviteurs, envoyés jusqu'à Césarée, avaient demandé en son nom et obtenu la préférence. II avait poussé la délicatesse jusqu'à se retirer lui-même de sa maison afin de la laisser toute à Jean. Tous, du reste, dans ce pauvre séjour de Cucuse, s'ingéniaient de leur mieux pour en faire oublier la tristesse à leur hôte et rivalisaient d'attentions et de bons offices, en sorte qu'il ne manquait de rien dans un pays qui manquait de tout1. Cette lutte d'affection et de générosité existait surtout entre Dioscore et Adelphius, l'évêque du lieu, dont Jean goûtait la conversation et qui lui eût tout abandonné, même sa chaire et son Eglise, si Jean eût pu accepter. Le ciel, d'ailleurs, avait ménagé au saint proscrit une surprise douce à son cœur. Une sœur de son père, la diaconesse Sabinienne, était accourue à la première nouvelle des malheurs de son illustre neveu, décidée, malgré son grand âge, à le suivre jusqu'au fond de la Scythie, s'il l'avait fallu ; elle arriva à Cucuse le même jour que lui, et les soins dévoués de cette autre mère ne servirent pas peu à rétablir une santé gravement compromise Le prêtre Constantius l'y avait devancée, et déjà depuis quelque temps il y attendait son maître bien-aimé, auquel toutefois il avait demandé la permission de faire ce voyage, car il avait l'habitude de ne rien entreprendre sans son aveu. Il venait lui porter le témoignage d'une filiale tendresse, partager ses douleurs, et chercher consolation et appui dans sa propre infortune, car la haine de Porphyre le poursuivait à outrance et l'obligeait à se cacher.

Jean fut surpris de trouver son exil aimable et sembla s'y attacher. Dans plusieurs lettres, du

moins, il supplie ses amis de ne plus songer à une autre destination, de ne faire dans ce sens aucune démarche.

« *S'ils veulent me rapprocher de la mer, dit-il, et me transférer à Cyzique, par exemple, ou non loin de Nicomédie, je le veux bien. Mais hors de là, je préfère rester ici. J'y trouve un grand repos d'esprit et de corps, et deux jours m'ont suffi pour effacer les traces funestes de mon voyage…* »

On était alors en automne, et l'admirable beauté de la saison lui montrait Cucuse sous son aspect le plus favorable.

« Vous regrettez pour moi la solitude de ce lieu, mande-t-il à Olympiade, et pourquoi ? Rien n'est plus doux. Avec la solitude, j'ai le repos, la santé, un calme parfait. Qu'importe qu'il n'y ait ici ni agora ni marché ? Tout abonde dans ma demeure. L'évêque et Dioscore n'ont d'autre pensée, d'autre souci que de me rendre la vie agréable. Ne vous inquiétez pas davantage de la rigueur du climat. J'habite un appartement commode, où toutes les précautions sont prises contre l'hiver. Si l'on peut juger de l'année entière par ces premiers jours, notre ciel est aussi beau que le ciel d'Antioche. C'est la même température, le même air tiède et pur. N'allez pas vous reprocher l'insuccès de vos démarches et mon séjour en ce lieu. Ne vous ai-je pas prié, dans mes précédentes lettres, de ne rien faire pour m'arracher d'ici ? .... Quant aux Isaures, il n'y a pas non plus à vous alarmer ; ils sont rentrés dans leurs montagnes, grâce aux efforts du gouverneur, et je suis plus en sûreté dans cette petite ville qu'à Césarée ».

Au fond, le désert, le silence, ce repos inattendu ne pouvaient déplaire à cette âme recueillie et méditative, fatiguée de luttes et toute meurtrie encore d'un naufrage récent. Après dix-huit ans de travaux sans relâche, elle reprenait, non sans quelque satisfaction, la jouissance d'elle-même et son essor vers la contemplation, attrait et bonheur de ses premières années. Rien n'allait plus troubler l'intimité de ses entretiens avec Dieu, ni la douceur de ses relations avec ses amis ! Leur écrire, exciter leur courage, compatir à leurs peines, bénir leur dévouement, était dans son exil une consolation qu'il se donnait volontiers. Nous avons de lui, datées de Cucuse, un grand nombre de lettres dans lesquelles il se révèle tout entier. On y respire, même dans l'abandon de ses plaintes, même dans la plus libre effusion de ses sentiments, cette majesté de caractère qui s'attendrit quelquefois, qui ne s'amollit jamais. On dirait que la persécution a pénétré l'héroïsme de cette âme d'une dose plus forte de surnaturel. Cette seconde phase de son existence moins occupée et moins orageuse a quelque chose de plus touchant et pour ainsi dire de plus auguste. Un calme céleste repose son regard et ses traits. Son front rayonne, l'auréole des élus entoure sa tête.

Sa correspondance

On ne connaîtrait pas Chrysostome si l'on ne connaissait ses lettres. Exilé, captif au fond d'un désert, il est la pensée et la préoccupation du monde chrétien tout entier. Des fidèles, des prêtres, des pontifes accourent pour le visiter, lui écrivent pour l'interroger ; et sa parole est portée avec ses lettres dans toutes les églises, jusqu'aux dernières limites de la terre civilisée.

« *Violent et faible,* dit M. Villemain, *l'empire se dissolvait de toutes parts. Mais la société chrétienne, unie dans sa dispersion, ne relevant que d'elle-même et plus forte que toutes les souffrances, que tous les schismes, s'entendait, se parlait, s'animait du même zèle sur tous les points du monde. Chrysostome écrivait en Orient aux évêques de Jérusalem, de Césarée, de Scythopolis, d'Adana, de Corinthe, de Thessalonique et d'une foule d'autres villes, à des moines de Syrie, de Phénicie, d'Égypte ; en Occident à l'évêque de Carthage, Aurèle, qui fut le protecteur d'Augustin ; aux évêques de Milan, de Brescia, d'Aquilée, de Salone, et à beaucoup de prêtres de Rome ; partout à des femmes illustres, ferventes alliées de l'Église, sentant croître leur enthousiasme par les malheurs de l'éloquent pontife, et placées si haut dans sa confiance, que c'est à une d'elles, Olympiade, qu'il adresse l'exposé le plus complet de ses souffrances et de sa foi. Image de ses souffrances et de sa fermeté, les lettres de Chrysostome sont éloquentes comme ses discours* ». Il instruit, il console, il encourage ; rarement il se plaint, presque toujours il exalte le prix surnaturel qui s'attache aux épreuves saintement endurées. Il parle de l'Église avec amour, de ses amis avec effusion, de ses ennemis avec réserve, de l'empereur avec respect. Une fois ou deux, la méchanceté du vieux Arsace, l'horrible

déloyauté de Pharétrius, lui arrachent quelques paroles sévères et d'une amertume trop justifiée par l'affreuse conduite de ces deux hommes. Hors de là, son langage ne trahit ni aigreur, ni rancune, ni trouble, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de sa charité que rien n'altère, de son abnégation que rien n'étonne, ou de son courage que rien n'abat. Martyr d'une grande cause, il en a la grandeur. H semble parler du bord éternel de la vie à travers le tombeau.

« Tu m'as rempli de courage et de joie, écrit-il à Pœanius, lorsque, après m'avoir annoncé de tristes nouvelles, tu as ajouté ce mot qu'il faudrait avoir sans cesse à la bouche : *Que Dieu soit glorifié en toutes choses !* Ce mot porte au démon un coup terrible ; dans quelque péril qu'on se trouve, il donne de la sécurité. Il suffit de le prononcer pour dissiper les nuages de la tristesse. Ne cesse donc de le redire toi-même et de le recommander aux autres.... Quant à ma résidence, que personne ne s'en occupe. Cucuse est un désert ; mais je jouis d'une grande paix, et me remets peu à peu des fatigues et des souffrances d'un long voyage. Écris-moi souvent, et parle-moi de ta santé, de tes affaires, de ton bonheur : tes lettres me seront, dans mon isolement, une précieuse consolation ».

S'adressant de nouveau aux évêques, aux prêtres persécutés :

« Vous êtes heureux, leur écrit-il, trois fois heureux d'être en prison, de porter des chaînes ! Vous vous êtes concilié tous les cœurs ; dans les pays les plus lointains vous avez des amis. On ne parle partout que de votre fermeté, de votre courage, de votre noble caractère. Rien n'a ébranlé votre résolution : ni le tribunal, ni le bourreau, ni les menaces, ni les tortures, ni le juge furieux, ni vos adversaires frémissants qui vous entouraient d'embûches, ni les noires calomnies, ni les accusations atroces, ni la mort elle-même que vous aviez sous les yeux tous les jours. Il n'y a qu'une voix pour vous louer et vous exalter : vos ennemis eux-mêmes, les auteurs de vos maux, vous rendent justice au fond du cœur. C'est le propre de la vertu, que ceux qui la combattent sont obligés de l'admirer ; et c'est le propre du péché, que, tout en s'y livrant, on le condamne. Voilà où vous en êtes sur la terre ; ce que vous méritez pour le ciel, qui pourrait l'expliquer ? Vos noms sont inscrits au livre de vie : vous comptez parmi les martyrs. Je le sais avec certitude, non que je sois monté dans le séjour de Dieu, mais je l'ai appris des divins oracles. Car, si Jean, le fils de la femme stérile, le citoyen du désert, est réputé martyr et le premier des martyrs parce qu'il a été emprisonné et mis à mort pour avoir blâmé le crime qu'il ne pouvait empêcher, vous, qui défendez les constitutions de nos pères que d'autres foulent aux pieds, et le sacerdoce que d'autres envahissent et souillent, vous qui souffrez pour la vérité et pour faire cesser d'infâmes calomnies, quelle récompense n'aurez-vous pas ? *Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère*, disait le magnanime Prophète. Vous, vous avez dit : Nous voilà, livrez-nous au supplice, épuisez contre nous tous les genres de tortures, nous ne pouvons mentir ; nous préférons mille fois la mort ! Sans doute, vous n'avez pas été décapités ; mais vous en avez souffert davantage. Perdre la tête en un clin d'œil est moins affreux que de lutter si longtemps avec les menaces, la terreur, les cachots, les bourreaux, les langues des sycophantes, leurs moqueries, leurs quolibets, leurs outrages… Donc réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse. Soyez fermes, songez au bien qu'a produit votre exemple. Ayez sans cesse à la bouche cette parole de l'Apôtre : *Les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit un jour éclater en nous*. Attendez, l'épreuve va finir, la délivrance aura lieu. Priez pour moi ; car, bien que de grandes distances nous séparent, et depuis longtemps, je baise vos têtes vénérées, j'ouvre mes bras pour vous accueillir comme des vainqueurs déjà couronnés, et j'attends pour moi-même, de notre mutuelle affection, le plus grand avantage. Or, s'il est permis d'aspirer à la récompense parce qu'on aime, à quoi ne pouvez-vous aspirer, vous que tant de combats ont rendus illustres ? »

Tantôt il écrit au gouverneur de Césarée pour

le remercier de ses bons offices :

« Cucuse est un lieu bien solitaire ; mais cette solitude m'attriste moins qu'elle me récrée par la paix que j'y goûte et que rien ne vient plus troubler. Je suis ici comme dans un port, je respire et me répare peu à peu des souffrances de mon voyage. En te parlant ainsi, je suis sûr de te faire plaisir, car je ne puis oublier tes généreux efforts pour écarter de coupables agressions et me procurer quelque sécurité. Je le dis partout où je vais, et je t'en conserve une reconnaissance non médiocre, Seigneur digne de toute affection. Accorde-moi comme une grâce qui me rendra heureux, non-seulement de m'aimer, mais de me faire jouir de tes lettres ».

Tantôt c'est à l'évêque Théodore, celui de Mopsueste sans doute, le vieil ami de ses premières années, celui que, jeune lui-même, il avait arraché aux enivrements de la jeunesse, qu'il adresse ces paroles :

« S'il m'eût été possible d'aller te joindre et goûter près de toi le bonheur de ton amitié, je me serais hâté de le faire ; je veux du moins suppléer par mes lettres à ce que je n'ai pu obtenir autrement. Quoique relégué aux limites du monde, je n'ai point oublié cette affection si vraie, si sincère que tu m'as témoignée dès le début, il y a long temps, et que lu me gardes encore. Je n'ignore pas, pieux et vénérable seigneur, tout ce que tu as dit et fait tant de fois pour notre cause. Si cela n'a point abouti, il n'en est pas moins vrai que Dieu demeure le débiteur de ta charité, et que tu as droit à ses récompenses. Mais moi, je t'ai voué une reconnaissance sans fin, et je ne cesse de louer ta piété devant tout le monde ; conserve-moi toujours les mêmes sentiments. Condamné à vivre dans ce désert, j'éprouve une grande consolation à posséder dans la Cilicie un si grand trésor, tant de richesses cachées : je veux dire l'attachement d'une âme aussi clairvoyante, aussi généreuse que la tienne ».

Tantôt il écrit à Jean de Jérusalem, à Théodose de Scythopolis, à Euloge de Césarée en Palestine, à Ruffin de Rhodes, à Anatole d' Adana en Cilicie, aux évêques Bassus, Porphyre, Urbicius, Maris, Moïse, à une foule d'autres, pour les remercier de leur dévouement, leur demander des lettres, les exhorter à la persévérance dans leur horreur pour le schisme, dans leur zèle pour une cause qui est celle de l'Église et de la justice.

« Je le rends grâces, dit-il à Lucius, l'un d'entre eux, je fais sans cesse ton éloge ; car, au milieu de tant d'écueils et de naufrages, tu n'as pas quitté le droit chemin, et l'on t'a vu blâmer les choses qu'il fallait blâmer, éviter les hommes qu'il fallait éviter. Nous t'engageons à persister dans cette volonté énergique, et à montrer toujours plus d'ardeur pour la cause juste. Tu sais, en effet, quelle sera votre récompense, quelles couronnes vous attendent, si, tandis que les autres tombent, vous marchez d'un pas ferme dans la bonne voie, appliquant ainsi aux maux présents le meilleur des remèdes ; car, bien que vous soyez en petit nombre, la vigueur que vous avez déployée vous assure la victoire. Rien n'est plus fort que la vertu unie au zèle pour les intérêts de l'Église ; rien n'est plus propre à attirer le secours divin. Faites donc ce qui est de votre devoir, et vous serez comme un rempart inébranlable pour toutes les Églises du monde ».

« Puisque ta charité, qui embrasse l'univers, écrit-il à Elpidius de Laodicée, veut aussi s'occuper de moi et savoir où je suis, ce que je fais, quelles sont les personnes qui forment ma société,… je vais te le dire pour te faire plaisir... Je suis relégué à Gueuse, dans un désert : mais ce désert me plaît, j'y trouve paix et sécurité ; tout le monde m'entoure de bons offices. Grâce à tes prières, toute trace de maladie a disparu. Les Isaures nous laissent tranquilles ; je jouis avec délices d'un repos parfait. J'ai près de moi les vénérables prêtres Constantius et Evéthius, et j'espère que les autres, délivrés de leurs chaînes, vont accourir bientôt. Et toi, pieux seigneur, continue à prier pour moi, à qui tu es si cher, et à m'écrire souvent ».

Tantôt il gronde paternellement les prêtres de Constantinople qui négligent d'assister aux synaxes et d'instruire les fidèles.

« Je n'ai pas été médiocrement affligé d'apprendre que le prêtre Théophile et foi vous vous relâchiez. Je sais, en effet, que l'un de vous n'a fait que cinq homélies jusqu'au mois d'octobre, l'autre aucune. Rien ne m'a été plus pénible depuis que je vis dans celte solitude. Si je suis mal informé, hâtez-vous de me détromper. Si la chose est vraie, portez-y remède. Réveillez mutuellement votre zèle, car vous me causez une grande douleur, quoique j'éprouve pour

vous une vive affection. Mais ce qui est autrement grave : la nonchalance où vous vivez, la négligence de vos fonctions appellent sur vos têtes le jugement de Dieu. Et qui donc pourrait vous excuser, vous, si, tandis que les autres sont persécutés, exilés, vous abandonnez à lui — même ce peuple battu de la tempête, sans songer à le secourir par votre parole, même par votre exempte ? »

Quel affectueux abandon dans ces quelques lignes adressées à Herculius !

« Ce n'est pas la peine de chercher des excuses à ton silence et d'alléguer la rareté des courriers, honorable seigneur digne de toute affection. Que tu écrives ou que tu te taises, rien ne peut changer l'opinion que j'ai de ton amitié. Tu l'as assez prouvée par les faits, et toute la ville sait quel amour ardent et presque insensé tu professes pour moi. Je désire cependant recevoir de ton excellence quelques défaits sur ta santé. Si être assuré de la mienne est pour toi, comme tu le dis, un dédommagement de notre séparation, tu dois comprendre de quel prix est une pareille assurance pour un homme qui sait aimer, toi qui aimes si bien. Aussi n'ai-je rien tant à cœur. Accorde-moi donc cette grâce : ce sera dans mon triste exil une grande consolation ».

On aime à trouver sur les lèvres austères d'un tel homme les aimables reproches qu'il fait à son ami, l'évêque Cyriaque.

« Puis-je donc le supporter ? Est-ce tolérable ? Auras-tu l'ombre d'une excuse à fournir ? Privé de toi depuis longtemps, je vis dans le deuil et le trouble, et tu n'as pas daigné m'écrire un fois. Moi, je t'ai adressé plusieurs lettres restées sans réponse, et tu penses n'avoir qu'une petite faute à te reprocher quand tu pousses l'ingratitude si loin ! Tu me causes une vive perplexité par ton silence, que je ne m'explique pas, alors surtout que je pense à cette affection si sincère et si vive dont tu m'as donné la preuve. Je ne peux accuser ta paresse, car je connais ton activité ; ni la peur, car je sais ton courage ; ni la maladie, car d'abord elle ne suffirait pas à t'arrêter, et j'ai appris d'ailleurs que tu jouis d'une santé parfaite. Qu'est-ce donc ? Je ne puis le dire ; je sais seulement que je souffre de ton silence. Enlève-moi ce chagrin, car, après cette lettre reçue, ne pas te hâter de m'écrire, c'est me livrer en proie à une extrême douleur ».

Il écrit à Chalcidie d'Antioche, la sœur de Constantius :

« Je connais l'affection que vous m'avez vouée depuis longtemps ; je sais qu'elle vit toujours dans votre cœur, et que l'absence, loin de l'affaiblir, n'a fait que l'embraser.... De mon côté, je vous porte toujours dans mon âme, comme si votre image y était gravée, et rien ne peut vous effacer de mon souvenir, bien que je vous écrive rarement faute de courriers. Puisque vous ne l'ignorez pas, donnez — moi de temps à autre des nouvelles de votre santé. Et quoique je fasse mille questions à ceux qui viennent de là-bas, je n'en éprouve pas moins le perpétuel désir de recevoir des lettres de vous ».

Quelle douce et sainte philosophie ! Quel profond sentiment de l'immortalité dans cette lettre au préfet Studius qui pleurait la mort de son frère :

« Doué, comme tu l'es, d'une haute sagesse, tu n'as pas besoin de mes paroles pour supporter avec résignation le départ de ton frère :

”

Doué, comme tu l'es, d'une haute sagesse, tu n'as pas besoin de mes paroles pour supporter avec résignation le départ de ton frère : je dis départ parce que je ne veux pas dire mort. [...] Tu sais, en effet, la fragilité des choses humaines qui passent comme l'eau du fleuve, en sorte que ceux-là seuls doivent être censés heureux qui ont fini dans une bonne espérance cette triste vie. Ce n'est pas vers la mort qu'ils s'acheminent, mais vers la récompense après le combat, vers la couronne après la lutte, vers le port après la tempête.

je dis départ parce que je ne veux pas dire mort. Cependant, pour acquitter ma dette, j'exhorte ton excellence, honorable seigneur, à te montrer dans cette circonstance digne de toi — même ; non que tu doives t'interdire toute affliction : tu ne le pourrais pas, car tu es homme, ton âme habite un corps, et tu viens de perdre le meilleur des frères ; mais ta douleur doit avoir ses bornes. Tu sais, en effet, la fragilité des choses humaines qui passent comme l'eau du fleuve, en sorte que ceux-là seuls doivent être censés heureux qui ont fini dans une bonne espérance cette triste vie. Ce n'est pas vers la mort qu'ils s'acheminent, mais vers la récompense après le combat, vers la couronne après la lutte, vers le port après la tempête. Que ces pensées soutiennent ton courage ! Nous, dans notre douleur qui n'est pas légère, nous songeons aux vertus de cet homme de bien. Leur souvenir qui nous console doit être un grand adoucissement à ta peine. Si celui qui nous a quittés entêté un méchant, couvert de crimes, il faudrait pleurer et se lamenter ; mais tel qu'il était et que toute la ville l'a connu, modeste, doux, rigide observateur de la justice, d'une franchise et d'une loyauté parfaites, d'une âme grande et forte, plein de dédain pour les choses d'ici-bas, il faut te réjouir et te féliciter loi — même d'être précédé dans une vie meilleure par un frère comme celui-là, qui a placé dans un asile sûr et inviolable les biens qu'il possédait au sortir de ce momie. Garde-toi donc, seigneur bien-aimé, de te laisser abattre par ton deuil. Ne sois pas inférieur à loi même, et daigne m'apprendre que ma lettre l'a fait du bien ».

Nous ne savons s'il faut demander pardon au lecteur d'avoir accumulé sous ses yeux tant de citations. Il nous a semblé que ces extraits de la correspondance intime d'un grand homme étaient plus propres à le faire connaître que nos discours et nos réflexions. L'orateur est descendu de sa tribune, le pontife a déposé son bâton pastoral, l'homme nous apparaît lui — même dans l'abandon de ses pensées. Et si nous découvrons tout ce qu'il y a de tendresse cachée au fond de cette vie austère, nous sentons toujours, même dans ses paroles les plus familières, comme la trace lumineuse des communications divines.

Il refuse les cadeaux de ses amis

Du reste, parmi les lettres de Chrysostome, beaucoup sont à l'adresse d'Antioche, et témoignent des souvenirs qu'il avait laissés dans sa patrie. La ville s'était crue frappée elle-même dans la personne de son plus illustre enfant. Accouru près de lui le premier, Libanius lui porta les condoléances et les sympathies de ses concitoyens. Bientôt on les vit arriver en foule près de l'exilé. Cucuse devint un but de pèlerinage. De tous les points de la Cilicie et de la Syrie, d'Antioche surtout, on affluait dans ce désert, jusque-là sans nom, regardé maintenant comme le sanctuaire de la vertu persécutée, le temple d'un martyr vivant. Prêtres, laïques, hommes, femmes, chacun tenait à offrir par lui-même l'hommage d'une affectueuse admiration ; chacun voulait voir le noble proscrit, recueillir un mot de sa bouche, être béni par lui, emporter au fond du cœur un écho de sa voix, un reflet de son visage. Après l'avoir vu, on voulait le voir encore ; tout visiteur devenait un ami. Ceux à qui le voyage de Cucuse était impossible, sollicitaient comme une faveur quelques mots de la main de Jean. « *Je ne vous ai jamais vue des yeux du corps, écrivait-il à Sévera ; mais l'œil de mon âme vous contemple, et pour celui-là il n'est point de distance* ». Les évêques qui n'avaient pu le visiter s'en excusaient par lettres, et se faisaient représenter près de lui par quelqu'un de leurs prêtres. « *Être aimé de la sorte et par des hommes comme vous, répondait-il, ce n'est pas une petite consolation pour celui qui est l'objet de tels sentiments. Je regarde votre amitié comme un trésor, comme un amas de richesses inestimables* ». On se disputait l'honneur de lui venir en aide dans sa pauvreté ; car, après avoir été si longtemps le père et le soutien des pauvres, il n'avait emporté de Constantinople que le plus complet dénuement. Mais son indigence abondait de tout, et il affligeait bien des personnes en repoussant les cadeaux d'une affection trop généreuse à ses yeux.

« Si vous saviez, mandait-il à Cartérie, quel droit vous acquérez à ma reconnaissance en m'écrivant fréquemment, en répandant sur vos lettres le miel de votre charité, vous feriez tous vos efforts pour m'écrire tous les jours. Je ne crois plus habiter Cucuse ni vivre au désert, tant vos lettres me font

de plaisir ! Mais quelle marque de bienveillance et de sollicitude ne m'avez-vous pas donnée en décidant mon seigneur et bien-aimé frère Libanius à se mettre en route, à entreprendre ce voyage ? Je m'en réjouis, j'en suis heureux. Rien, en effet, no peut être comparé à une véritable affection. Vous me demandez de vous conserver toujours les mêmes sentiments qu'autrefois ; moi je ne puis me contenter de cette mesure, et je m'applique tous les jours à les augmenter ; en cela je me rends service à moi-même : car je ne cesse de me représenter dans ma pensée la noblesse de votre âme, votre sincérité, votre délicatesse, votre bonté, votre caractère loyal, ennemi de toute dissimulation, et ces souvenirs me causent une grande joie. Assurée de mon attachement, ne vous fâchez pas si j'ai renvoyé ce que votre vénération m'avait adressé. Je l'ai reçu cependant et j'en ai joui par le cœur ; mais, ne manquant de rien, je vous ai priée de garder cela pour un autre temps. Si jamais j'éprouve les rigueurs de l'indigence, vous verrez avec quelle liberté je réclamerai ce que je repousse aujourd'hui ; ce ne sera, d'ailleurs, que vous obéir. Vous me disiez, en effet, à la fin de votre lettre : Montrez — moi votre confiance en usant de ce qui est à moi comme de votre bien propre. — Donc, puisque vous voulez que je sois dans cette disposition et que je regarde ce qui vous appartient comme m'appartenant, envoyez-moi ce que je demanderai, quand je le demanderai, et non lorsque je n'en ai nul besoin. C'est la meilleure manière de prouver que j'entre dans vos vues ; et vous me témoignerez votre charité sincère et votre respect, en me pardonnant mon refus et m'écrivant au plus tôt que vous n'en êtes pas blessée. Jusque-là je serai dans une grande inquiétude, par la crainte de vous avoir fait de la peine.... Il est bon que vous sachiez que je n'ai pas cherché à m'excuser auprès d'autres qui avaient pour moi les mêmes procédés et qui étaient fort de mes amis. 11 m'a suffi de refuser ce qu'ils m'envoyaient. Mais je tiens à me justifier à vos yeux, et je vous prie en outre de ne pas vous fâcher : c'est le langage que je ne cesserai de tenir, jusqu'à ce que vous m'ayez rassuré ; et si je reçois une lettre selon mes vœux, je croirai avoir reçu mille fois plus que ce que vous m'avez offert ».

Lettre de Constantius à Porphyre

La bonté de ses amis le condamnait à renouveler tous les jours ces refus. L'un d'entre eux ayant insisté pour ne pas reprendre ses cadeaux, Jean les expédia aux missionnaires de Phénicie par le messager même qui les lui avait apportés et qu'il enrôla dans la milice évangélique de Constantius. À Olympiade seule était réservé le privilège de pourvoir à ses besoins ; et, quoique proscrite, quoique privée de ses biens, elle le faisait avec une prodigalité touchante qui tournait au profit des malheureux ; car le pieux exilé trouvait, dans le superflu d'une existence extrêmement sévère, de quoi nourrir autour de lui une foule d'indigents, racheter aux Isaures de nombreux captifs, et secourir efficacement les missions de la Phénicie, de la Perse, de l'Arabie, et de quelques pays occupés par les Goths.

Mais ces cadeaux, ces hommages, cette affluence de visiteurs attestaient autre chose que la pitié ou l'admiration d'Antioche. C'était aussi une manière de protester contre la tyrannie de Porphyre et ses infâmes mensonges ; car le sacrilège usurpateur ne se bornait pas à appeler la violence au secours de son intrusion. Ayant adopté comme le meilleur moyen de prosélytisme les amendes, la prison, la confiscation, et se trouvant trompé dans son attente, il en conçut plus de haine contre les amis de Jean dont le nom, qui lui semblait l'âme de celle résistance, résonnait sans cesse à ses oreilles comme une accusation et une menace. De là, son acharnement à les poursuivre de ses fureurs, et surtout à calomnier ce grand nom par eux vénéré. C'est à ces calomnies qu'ils répondaient par leurs visites à Cucuse. Quant à Jean, il se borna à laisser écrire par son ami Constantius cette lettre où respire toute la douceur d'une âme vraiment sacerdotale.

« Votre piété eût dû ne pas se laisser surprendre par les paroles qu'on vous a dites, mais chercher avec attention la vérité dans ce flot de mensonges : car si l'on prend pour des faits tout ce qui se débile dans le public, il n'y a pas de réputation qui ne soit en péril ; si, au contraire, c'est par les lois et par les tribunaux qu'on veut arriver à connaître la vérité, je m'offre volontiers à être jugé par vous, pourvu que la calomnie ne lance pas contre moi de nouveaux

traits. Je crains, en effet, après la manière dont vous m'avez traité, je crains les ombres mêmes et les fantômes. Des amis ont trahi l'amitié, et les ennemis ont aiguisé le mensonge. Vous avez tout fait pour que je fisse naufrage au milieu du port. Mais, quoique chassé de la ville et arraché de mon Église, je suis résolu à tout souffrir, même les plus grands supplices plutôt que de m'écarter delà modération évangélique et de manquer de patience ; car je sais, d'une manière certaine, que la solitude est plus sûre que la ville, et que les bêtes fauves sont plus douces que certains amis ».

”

Les persécutions actuelles sont plus terribles que les persécutions d'autrefois

J'ai entendu dire à nos pères [...] qu'autrefois c'était au sein de la persécution que l'on pouvait voir de vrais chrétiens. Car nul alors ne s'inquiétait de fortune, de femme, d'enfants, de famille, de patrie ; tous n'avaient qu'un désir unique, le salut de leur âme. On se cachait, les uns, dans les tombeaux, dans les sépultures ; les autres, dans les solitudes. Et non-seulement des hommes, mais des femmes tendres et délicates allaient y chercher une retraite. [...] C'est, n'en doutez pas, c'est lorsqu'on s'imagine qu'il n'y a pas de persécution ; c'est alors assurément que la persécution doit frapper d'épouvante. Et ce qui rend cette guerre redoutable entre toutes, c'est que l'on se croit en paix. Nous ne prenons pas les armes, nous ne sommes pas debout, pour repousser l'ennemi ; personne n'a peur, personne ne tremble. Si vous ne me croyez pas, demandez aux gentils, qui nous persécutent ; quand le christianisme était-il le plus prospère ? Quand les chrétiens se sont-ils couverts de plus de gloire ? C'est quand ils étaient en petit nombre. C'est qu'alors aussi les âmes étaient riches en vertus.

Homélie XXIV sur les *Actes des apôtres*

Saint Jean Chrysostome — *Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin* — t. IX, p. 117, Sueur-Charruey, Imprimeur-Libraire-Éditeur, Arras, 1887

À ceux qui se scandalisent des adversités

À ceux qui se scandalisaient des malheurs survenus, de la persécution subie par le peuple et les prêtres, de la chute de plusieurs.

Saint Jean Chrysostome — *Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin* — t. IV, p. 353-388, Sueur-Charruey, Imprimeur-Libraire-Éditeur, Arras, 1887

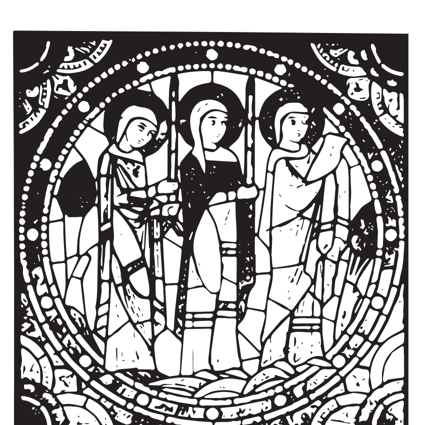
Avant-propos

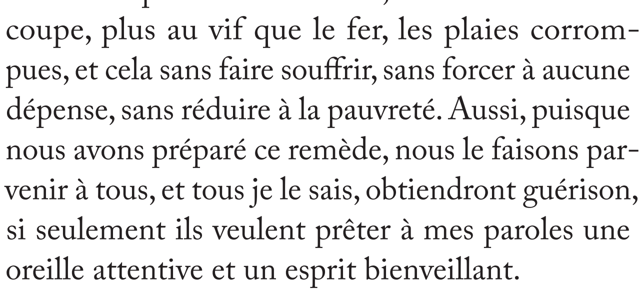
Georges d' Alexandrie dit, dans sa *Vie de saint Chrysostome*, que ce discours fut composé à Cucuse pour la consolation et l'instruction du peuple de Constantinople. [...] L'auteur y traite de l'adversité qu'il faut supporter, de quelque nature qu'elle soit. Les preuves sont empruntées aux exemples des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il s'adresse à ceux qui se scandalisaient de voir les bons vaincus et persécutés par les méchants et qui accusaient de ce désordre la divine Providence. Il flétrit en passant le mauvais prêtre que ses ennemis lui avaient donné pour successeur : *Qu'aucune de ces choses ne vous scandalise, pas plus que la vue d'un homme vicieux élevé à la dignité épiscopale, de ce loup ravisseur qui s'est jeté sur le troupeau.*
Ce livre ne fut écrit que peu de temps avant la mort de saint Chrysostome.

Il est nécessaire d'indiquer la cause du scandale

Lorsque les médecins veulent soigner des personnes attaquées de la fièvre ou de quelque autre mal, ils cherchent d'abord à voir les malades, parce que, s'ils étaient loin d'eux, ils ne pourraient leur enlever leurs souffrances. Telle est en effet et la condition de leur art, et la nature de ces maladies. Nous qui voulons traiter non pas une ou deux personnes, mais toute : celles qui souffrent du scandale sur la terre, nous ne sommes nullement soumis aux mêmes nécessités. Nous ne demandons pas à entrer dans la demeure de nos malades, nous n'avons pas besoin de savoir dans quel lieu ils sont alités, nous ne désirons pas même voir ces malheureux. Nos mains ne sont point armées d'instruments, nous ne faisons point faire de — dépenses aux infirmes que nous traitons, en leur ordonnant d'acheter les remèdes que réclame leur guérison. Qu'ils nous soient inconnus, qu'ils habitent aux dernières extrémités de la terre, qu'ils se trouvent au milieu des barbares, qu'ils vivent dans l'abîme

même de la mendicité, qu'ils soient pressés par une telle pauvreté, qu'ils ne puissent pas même se procurer les aliments nécessaires à l'existence : aucune de ces circonstances ne nous empêchera de les soigner. Nous ne bougeons pas de place, et sans instruments, sans remèdes, sans aliments, sans potions, sans frais, sans long voyage nous chassons cette maladie. Comment cela ? en préparant ce discours, remède qui tiendra lieu de toutes ces choses à nos malades, et qui fera même plus d'effet que tout ce que nous venons d'énumérer. Car il nourrit mieux que du pain, il guérit mieux qu'un médicament, il brûle avec plus d'ardeur que le feu, et pourtant il n'apporte avec lui aucune douleur ; il arrête le cours fétide des pensées mauvaises, il coupe, plus au vif que le fer, les plaies corrompues, et cela sans faire souffrir, sans forcer à aucune dépense, sans réduire à la pauvreté. Aussi, puisque nous avons préparé ce remède, nous le faisons parvenir à tous, et tous je le sais, obtiendront guérison, si seulement ils veulent prêter à mes paroles une oreille attentive et un esprit bienveillant.





Dans le traitement des maladies du corps, il est loin d'être inutile, il est au contraire très-avantageux au malade, pour se guérir de son infirmité, de connaître la cause de cette infirmité far, s'il la connaît, non seulement il se délivrera du rial qui le tourmente, mais dans la suite il ne se laissera plus tomber dans les mêmes souffrances, sachant d'où la douleur lui est déjà venue une première fois, et se mettant en garde contre elle. Agissons de même nous aussi, et apprenons tout d'abord à ceux qui souffrent de la maladie que nous voulons traiter, d'où leur est venue cette maladie du scandale. Car s'ils le savent et qu'ils veulent s'en prémunir avec vigilance, ce n'est pas de cette infirmité seule ni pour un seul jour, mais d'elle et de bien d'autres, et cela pour toujours qu'ils seront délivrés. Telle est en effet la vertu de ce remède, qu'il guérit le mal dont on souffre dans le moment même, et qu'il prévient tous les autres qui peuvent survenir.

Ce n'est pas d'une seule, ni de deux, ni de trois, mais de mille manières, que dans la vie, le scandale frappe les faibles. Mais de quelque manière qu'ils en soient atteints, notre discours leur promet délivrance, si seulement, comme je l'ai déjà dit, ils veulent écouter mes paroles, et les graver dans leur esprit. Ce traitement que je prépare, je ne le tirerai pas seulement des saintes Écritures, mais encore de ce qui se voit, de ce qui arrive continuellement dans la vie, de sorte que notre remède puisse devenir le partage de ceux mêmes qui ne lisent pas les Écritures. Mais il faut qu'ils le veuillent, et je ne cesserai pas de le répéter. Car ce n'est ni par contrainte, ni par violence que ce remède pourrait servir à un seul de ceux qui lutteraient contre lui, où qui ne se soumettraient pas aux divins oracles. C'est de ces oracles que viendra la guérison, de ces oracles bien plus encore que de la démonstration que nous allons faire en nous appuyant sur les faits : car les faits qui frappent les yeux méritent beaucoup moins notre foi que la parole révélée de Dieu. Aussi ceux-là seront plus terriblement punis ; qui, ayant entendu les Ecritures, n'en auront retiré aucune utilité pour leur santé spirituelle et ne se seront pas guéris. Pour que ce malheur ne leur arrive point, entreprenons de les sauver, et disons d'abord la cause de leur maladie.

Il est périlleux et insensé de rechercher avec curiosité les secrets de la sagesse divine. Du libre arbitre.

Quelle est donc la cause d'une si grande infirmité ? c'est cet esprit de curiosité inquiète, c'est ce désir de connaître la raison de toutes choses, de pénétrer les secrets de l'incompréhensible, de l'ineffable providence de Dieu, de scruter impudemment cette sagesse, dont les desseins sont infinis, dont les voies sont invisibles, et de s'enquérir de toutes choses. A-t-il donc existé un homme plus sage que saint Paul ? Dites-moi : n'était-ce pas un vase d'élection ? n'avait-il pas obtenu du Saint-Esprit une grâce immense, merveilleuse ? le Christ ne parlait-il point par sa bouche ? n'a-t-il point été reçu dans le secret des conseils cachés

de la divinité ? n'a-t-il point entendu ce qu'il est défendu à toute bouche humaine de raconter ? n'a-t-il pas été ravi au paradis ? n'a-t-il pas été emporté jusqu'au troisième ciel ? n'a-t-il point parcouru la terre et la mer ? n'a-t-il point appris la sagesse aux barbares ? l'Esprit n'a-t-il point opéré souvent et diversement en lui ? n'a-t-il point dirigé des peuples, des cités entières ? Dieu n'a-t-il pas mis toute la terre entre ses mains ? Eh bien ! cet homme si grand, si sage, si puissant, si inspiré, et qui a accompli des prodiges si étonnants, lorsqu'il fut amené à considérer la divine Providence, non pas même tout entière, mais seulement sous un de ses aspects, écoutez comme il fut frappé d'admiration, comme il fut pris de vertige, comme aussitôt il recula et céda devant l'incompréhensible. Il ne cherchait pas à voir comment Dieu étend sa providence aux anges, aux archanges, aux chérubins ; aux séraphins et aux autres puissances invisibles ; ou au soleil et à la lune, au ciel, à la terre et à la mer ; ou à toute la race humaine, aux animaux, aux plantes, aux semences, aux herbes, à l'air, aux vents, aux sources, aux fleuves ; ou à la naissance, à la croissance, à l'entretien de la nature et à toutes les choses du même genre. Il n'envisageait cette providence que dans ses desseins sur les Juifs et sur les Gentils : c'est en effet d'eux seuls qu'il parle dans tout son discours, enseignant comment Dieu appelait à lui les Gentils, comment il repoussait les Juifs, et comment dans sa miséricorde il veillait au salut des uns et des autres. Écoutez donc ses paroles : Voyant qu'en se plaçant à ce seul point de vue, une mer immense s'ouvrait devant lui, et voulant plonger ses regards dans cette profondeur de la pensée divine, comme s'il avait été arrêté par l'obscurité mystérieuse de cette science, de cette économie, de cet ordre divin, frappé de stupeur, et plein d'admiration pour les conseils ineffables, infinis, insaisissables, incompréhensibles de la sagesse et de la providence de Dieu, il recula, laissa échapper ces paroles, et s'écria dans le trouble de son âme : *O profondeur des trésors, de la sagesse et de la science de Dieu !* Ensuite, pour montrer qu'il voyait cette profondeur, mais qu'il ne pouvait pas faire comprendre combien elle était immense, il ajoute : *Que tes jugements sont inscrutables ! que tes voies sont impénétrables !* Il n'a pas dit seulement : les jugements sont incompréhensibles, mais ils sont inscrutables. Car non seulement personne ne peut les comprendre, mais personne ne peut même commencer à les scruter. Ainsi, non seulement on ne peut pas suivre cette sagesse jusqu'au terme où elle aboutit, on ne peut pas même la saisir à son point de départ. Après avoir dit : *Que tes jugements sont inscrtutables ! que tes voies sont impénétrables !* ; après avoir admiré, après avoir été frappé d'étonnement, il termina son discours en glorifiant le Seigneur par ces paroles : Qui est-ce qui a connu les desseins de Dieu ? Qui a été son conseiller ? ou qui lui a donné quelque chose le premier, pour en prétendre récompense ? Car toutes choses sont de lui et par lui et pour lui : gloire à lui dans tous les siècles ! Amen. (Rom. II, 34, 36.) L'Apôtre veut dire : il est la source, il est le principe des biens, il n'a besoin d'aucune aide, il n'a besoin d'aucun conseiller ; il n'est redevable à aucun de sa science, de son intelligence. Comme il veut, il fait, il est la cause, l'origine, la source de tous les biens ; il est le créateur ; c'est lui qui a créé ce qui n'était pas ; c'est lui qui, après avoir créé, gouverne et conserve comme il lui plaît. Car ces paroles : *Toutes choses sont, de lui, et pour lui*, n'ont pas d'autre sens que celui-ci : c'est que Dieu est l'Ouvrier, le Créateur

> ”
>
> Celui qui a été doué de tant de science, qui a joui d'un crédit si merveilleux auprès de Dieu, qui a obtenu de si grandes grâces, saint Paul, s'humilie et recule devant une recherche qui dépasse les forces de son esprit, non seulement il ne peut pas trouver, mais il ne peut pas même commencer à trouver une explication, parce qu'elle est impossible.

du monde, qu'il gouverne et conserve tout. Ensuite, se souvenant du présent, qu'il nous a fait, l'Apôtre dit ailleurs : *Grâces soient rendues à Dieu de son don ineffable*; (II Cor. IX, 15.) Quant à la paix du Seigneur, non seulement elle surpasse toute parole, toute interprétation, mais l'Apôtre nous fait entendre qu'elle surpasse toute pensée, lorsqu'il dit : *La paix du Seigneur, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs*. (Phil. IV, 7.) Si donc infinie est la profondeur des trésors, de la sagesse, et de la science de Dieu; introuvables, ses jugements; impénétrables ses voies; inexplicable, son présent; si la paix du Seigneur surpasse toute intelligence, et non pas seulement la tienne, la mienne, celle de tout autre homme, celle même de saint Paul et de saint Pierre, mais encore celle des anges, des archanges et de toutes les puissances célestes : quelle défense auras-tu à présenter, dis-moi ? quel pardon peux-tu espérer, toi qui as montré une telle folie, une telle démence, qui as voulu comprendre l'incompréhensible, qui as demandé l'explication de la Providence tout entière ? Celui qui a été doué de tant de science, qui a joui d'un crédit si merveilleux auprès de Dieu, qui a obtenu de si grandes grâces, saint Paul, s'humilie et recule devant une recherche qui dépasse les forces de son esprit, non seulement il ne peut pas trouver, mais il ne peut pas même commencer à trouver une explication, parce qu'elle est impossible : et tu ne serais pas le plus malheureux des hommes, le plus plongé dans l'erreur et la démence, toi qui fais tout le contraire de l'Apôtre ! Encore, n'est-ce pas tout ce qu'il a dit : mais, comme il écrivait aux Corinthiens, et qu'il parlait de la science, montrant que quand nous aurions appris beaucoup de choses, les limites de nos connaissances seraient pourtant très resserrées, il s'exprima en ces termes : *Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il n'a encore rien connu comme il faut le connaître*. (I Cor. VIII, 2.) Ensuite, enseignant que notre science est très-incomplète, qu'un bien petit nombre de connaissances sont accordées au siècle présent, qu'un bien plus grand nombre sont réservées à l'avenir, il ajoutait : *Nous ne connaissons qu'imparfaitement, et noue ne prophétisons qu'imparfaitement; mais quand la perfection sera venue, alors ce qui est imparfait sera aboli*. Il ne s'arrêta pas là : mais voulant faire voir quelle distance sépare cette science imparfaite de la parfaite, et combien grands sont ses vides, il le rendit sensible par plusieurs exemples, et il dit : *Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant; mais lorsque je suis devenu homme, j'ai quitté ce qui tenait de l'enfant. Nous ne voyons maintenant que comme dans un miroir et dans des énigmes, mais alors nous verrons face à face*. (I Cor. XIII, 11,12.) Vois-tu quelle différence il y a entre ces deux manières de connaître ? Elle n'est pas plus grande entre un enfant et un homme fait; entre voir dans un miroir, dans des énigmes ou à travers quelque voile obscur et voir d'une vue claire, c'est-à-dire face à face. Pourquoi donc cette fureur, cette rage, cette audace avec laquelle tu scrutes témérairement les mystères que ta raison ne peut comprendre ? Pourquoi ne pas se laisser persuader par ces paroles de saint Paul : *Qui donc es-tu, ô homme, pour contester avec Dieu ? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ?* (Rom. IX, 20.)

Vois-tu quelle obéissance il réclame ? quel silence ? Ce n'est pas qu'il veuille nous enlever notre libre arbitre; non, certes, mais il montre que celui qui se livre à ces recherches doit être aussi muet que l'argile, qui laisse le potier la façonner comme il veut, qu'il ne doit ni résister, ni montrer une vaine curiosité. C'est pourquoi il nous rappelle notre nature, et nous parle de l'argile et de potier, bien que le potier ne soit pas d'une autre nature que l'argile. Que si notre nature est la même, notre obéissance doit être aussi la même. Entre Dieu et nous la distance est infinie, qu'on nous examine dans nôtre nature, dans notre intelligence ou à tout autre point de vue : quel pardon obtiendra-t-il donc celui qui aura été assez téméraire et impudent pour s'enquérir de tout ce qu'a fait Dieu, son Créateur ? Ô homme ! considère qui tu es. Car, c'est là le sens de ces paroles de l'Apôtre : Qui es-tu ? N'es-tu pas de l'argile ? N'es-tu pas cendre et poussière, fumée, foin, herbe de foin ? Car ce sont là les comparaisons qui reviennent continuellement dans les prophètes, lorsqu'ils veulent exprimer la bassesse de notre condition. Au contraire, Celui que tu veux connaître est éternel, immuable, il existe toujours et de la même manière, il est sans commencement et sans fin, il est incompréhensible, il surpasse l'intelligence, il dépasse le

raisonnement, il est inexplicable, ineffable, insaisissable, non pour moi ou pour toi seulement, mais pour les prophètes et pour les apôtres, mais pour ces puissances supérieures, pures, invisibles, immatérielles, qui jouissent dans le ciel d'une vie immortelle.

Que Dieu est incompréhensible, non seulement pour nous, mais pour les puissances célestes.

Aussi lorsque tu vois représentés les séraphins volant autour du trône sublime et élevé de la Divinité, se cachant de leurs ailes étendues les yeux, les pieds, le dos, le visage, et faisant, retentir le ciel des cris de leur admiration, ne crois pas qu'ils aient en effet des pieds et des ailes : car ce sont de purs esprits ; mais considère qu'on veut par ces images exprimer la nature insaisissable, incompréhensible de Celui qui est assis sur le trône. (Isaï, VI, 2, 3.) Car même pour eux Dieu est incompréhensible et insaisissable. Il s'abaisse pour se mettre à notre portée, mais jamais on ne l'a vu tel qu'il est. Dieu, en effet, n'est pas assis, ne siège pas sur un trône, il n'est pas renfermé dans un lieu. Mais, même lorsqu'on le représente assis, siégeant sur un trône au milieu des anges (image d'un Dieu qui se met à notre portée, mais qui n'est pas réellement assis), ces anges ne peuvent pas le regarder ; par l'impuissance où ils sont de contempler l'éclat radieux du Seigneur, ils ouvrent leurs ailes pour s'en couvrir les yeux ; ils ne sont capables que de le glorifier, que de chanter des hymnes, que de faire retentir, saisis d'admiration, ce chant mystique par lequel ils l'exaltent. Et tu ne reculerais pas, tu ne te cacherais pas, tu ne t'ensevelirais pas sous la terre, toi qui veux avec tant d'impudence porter ta vaine curiosité sur la providence de ce Dieu, dont la puissance est inénarrable inexplicable, incompréhensible même pour les anges du ciel ! Ces secrets du Père ne sont tous clairement connus que du Fils et du Saint-Esprit : aucun autre ne peut les pénétrer. C'est ce qu'ont proclamé l'évangéliste Jean et l'apôtre Paul. Le fils du tonnerre, celui qui fut le disciple bien-aimé du Christ, et qui était désigné par ce titre (ce qui était une grande marque de vertu), celui qui obtint une telle confiance de son Maître, qu'il reposa sa tête sur sa poitrine, Jean, parle ainsi : *Nul n'a jamais vu Dieu. Par voir*, il entend connaître *: Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est le seul qui en a donné la connaissance.* (Jean, I, 18.) C'est ce que Jésus-Christ déclara lui-même, lorsque, s'adressant au peuple hébreu, il a dit : *Personne n'a vie le Père, si ce n'est Celui qui est né de Dieu, car c'est celui-là qui a vu le Père*. (Jean, VI, 46.) Paul, ce vase d'élection, comme son sujet l'amenait à parler du plan de la Providence, et qu'il voulait montrer comment il était arrivé à la connaissance des mystères, s'exprima en ces termes : *Nous prêchons la sagesse de Dieu qui était un mystère, c'est une chose cachée, que Dieu avait destinée avant les siècles pour notre gloire, et qu'aucun des princes de ce monde n'a connue : car s'ils l'eussent connue, ils n'auraient jamais sacrifié le Seigneur de gloire. Mais comme il est écrit : Ce sont des choses que l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, et qui n'étaient point venues dans l'esprit de l'homme, et que Dieu avait, préparées à ceux qui l'aiment*. (I Cor. II, 7, 9.) Comment donc, ô, Paul, sommes-nous arrivés à cette connaissance ? Qui nous les a révélées, qui nous les a rendues manifestes, ces choses que l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, et qui n'étaient point venues dans l'esprit de l'homme. Dis-le-nous, et montre quel est celui qui nous a donné une telle science. *Mais pour nous, Dieu nous les a révélées par son Esprit*. (1 Cor. II, 10.) Mais aussitôt, de peur qu'on ne puisse penser que l'Esprit-Saint est borné aux connaissances que Dieu nous a révélées par lui, et qu'il ne possède pas toute la science, l'Apôtre ajoute : *Car l'Esprit sonde toutes les choses, même ce qu'il y a de plus profond en Dieu. Car qui est-ce qui connaît ce qui est en l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme, qui est en lui ? De même aussi nul ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu.* (Ibid. II.) C'est-à-dire : De même que l'homme sait ce qui est de lui, ce qu'il veut, ce qu'il pense, et qu'il sait tout cela très exactement, de même le Saint-Esprit connaît aussi très exactement tous les mystères de la science de Dieu. Lors donc qu'il dit :

Nul ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu, il exclut de cette connaissance parfaite, non seulement tous les hommes, mais même tous les esprits célestes. C'est pourquoi un sage nous donne ce conseil : *Ne recherche pas ce qui est trop difficile pour toi, ne scrute pas ce qui dépasse ton intelligence, sache ce qui t'a été enseigné, car on t'a instruit d'un grand nombre de choses qui dépassent l'esprit humain*. (Eccl. III, 22, 25.) C'est-à-dire : Les connaissances que tu possèdes, tu ne les as pas toutes tirées de ton esprit ; ce n'est pas par la seule force de ta nature que tu as pu les avoir toutes ; c'est d'en-haut qu'elles te sont venues pour la plupart, car elles sont trop grandes pour que ton intelligence ait pu les saisir ; pourquoi donc veux-tu, par tes propres forces, en trouver de plus profondes encore, lorsque la plupart de celles que tu as dépassent ton esprit ? C'est ce que saint Paul confirme par ces paroles Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu ? (I Cor. IV, 7.) Cesse donc enfin de faire de si grands efforts, et écoute ce conseil plein de sagesse *: Ne dis pas : qu'est ceci ? à quoi bon ceci ? car toutes choses ont leur utilité.* (Eccl. XXIX, 21.)

Que le prophète Moise a, d'en seul mot, au début de son livre, réprimé toute vaine curiosité.

C'est pourquoi, lorsque Moïse eut montré toute la création sortie du néant et brillante de toute sa beauté, lorsqu'harmonieuse, admirable, digne d'une profonde admiration, il eut déployé aux yeux l'œuvre divine, comme des hommes pleins de folie et de démence devaient un jour critiquer les ouvrages du Seigneur, réprimant d'avance leurs jugements ignorants et leurs paroles insensées, d'un seul mot il ferme leur bouche impudente : *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes*. (Gen. I, 31.) Il y avait pourtant sur la terre non seulement de la lumière, mais aussi des ténèbres ; non seulement des fruits, mais aussi des épines ; non seulement des arbres fruitiers, mais aussi des arbres stériles ; non seulement des plaines, mais aussi des montagnes, des vallons, des gorges profondes ; non seulement des hommes, mais aussi des reptiles venimeux ; non seulement des poissons, mais aussi des monstres marins ; non seulement des mers navigables, mais aussi des mers fermées à la navigation ; non seulement un soleil, une lune et des astres, mais aussi des foudres et des éclairs ; non seulement des zéphyrs favorables, mais aussi des vents furieux ; non seulement des colombes et des oiseaux mélodieux, mais aussi des milans, des corbeaux, des vautours et les autres oiseaux qui se nourrissent de chair humaine ; non seulement des brebis et des bœufs, mais aussi des loups, des panthères et des lions ; non seulement des cerfs, des lièvres et des daims, mais aussi des scorpions, des vipères et des dragons, et, parmi les plantes, non seulement des plantes salutaires, mais aussi des plantes vénéneuses qui devaient être pour un grand nombre d'hommes une cause de scandale et une occasion d'hérésie. Malgré cela, après que toutes choses eurent été créées et eurent reçu toutes leur genre de beauté, le Créateur, comme nous le montre Moise, loue chacune d'elles, que dis-je ? les loue l'une après l'autre, puis toutes ensemble, afin que les hommes connaissant son jugement, il n'y en ait pas un seul assez téméraire et assez impudent pour oser porter sa vaine et indiscrète curiosité sur rien de ce qui peut tomber sous les yeux. C'est pourquoi, après que la lumière eut été faite, Moïse dit : *Et Dieu vit que la lumière était bonne*, et ainsi pour chacune des autres choses. Ensuite, pour ne pas allonger son discours en nommant chacune de ces choses, il prononce sur tout à la fois, et il dit alors : *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes*. Ce n'est pas que Dieu n'ait connu bonnes les choses qu'il a faites qu'après qu'il les eut faites ; non certes, car si un habile artisan, même avant, d'avoir produit ce que son art lui apprend à faire, sait que ce qu'il fera sera bon, combien plus cette ineffable Sagesse qui accomplit tout par le seul acte de la volonté, connaît-elle la bonté de son œuvre, avant que son œuvre ait paru. En effet, elle ne l'aurait pas faite si elle ne l'eût pas conçu. À quoi donc tendent ces paroles ? à prouver ce que j'ai avancé. Aussi, maintenant que tu as entendu le prophète te dire que Dieu a vu ces choses et qu'il les a louées, garde-toi de ne chercher jamais aucune autre marque, aucune autre preuve de leur beauté, et ne te demande pas : comment sont-elles bonnes ? car la démonstration tirée du spectacle de la création elle-même, est moins

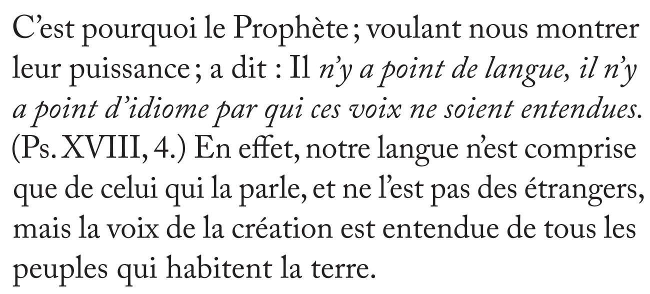
évidente que le témoignage que rendent en leur faveur la sentence et le jugement de leur Créateur. C'est pour cela que Moïse s'est servi ici de ce langage un peu grossier. Supposez qu'un homme voulant acheter des remèdes qu'il ne connaît pas, les ait fait montrer tout d'abord au médecin. Comme il sait que si celui-ci les approuve après les avoir examinés, il n'est pas besoin de chercher une autre preuve de leur bonté, aussitôt qu'il apprend qu'il les a examinés et approuvés, ce seul témoignage, parce qu'il lui vient d'un médecin, le rassure et lui suffit. De même aussi, puisque Moïse, pour arracher toute impudente curiosité de l'esprit des hommes, de ces hommes qui avaient à tirer profit de la création, déclare par ces paroles que Dieu a vu ses œuvres, qu'il les a louées, qu'il les a jugées bonnes, et non seulement bonnes, mais très bonnes, ne te livre pas à une vaine recherche, ne scrute pas par des raisonnements sans fin la nature de toutes les choses créées, et sache te contenter du témoignage qui a attesté leur beauté. Car si ce jugement divin ne te suffit pas, sa tu veux entrer dans l'examen de tout ce qui est, et te jeter dans l'océan du raisonnement, dans cette mer si fertile en tempêtes, tu n'en sauras pas plus et tu rencontreras facilement le naufrage. Tu ne pourras en effet trouver toutes les raisons de toutes les choses, et, si ton esprit s'égare, tu blâmeras souvent comme mauvais cela même qui aujourd'hui te semble bon. Il n'y a là rien d'étonnant; le jugement de l'homme est si faible, qu'il va sans cesse d'un excès dans un autre, et il y a sur cette question de la création tant d'opinions diamétralement opposées! Nous voyons les enfants des gentils admirer la nature à l'excès et dépasser tellement toute mesure, qu'ils vont jusqu'à l'appeler Dieu.

Les Manichéens, au contraire, et d'autres hérétiques disent qu'elle est l'œuvre d'un mauvais principe. Il en est d'autres qui, dans la nature, séparent une partie de toutes les autres, l'attribuent aux lois mécaniques de la matière, et la jugent indigne de la main de. Dieu ainsi, comme je l'ai dit, si on apporte dans une telle, recherche un jugement, un esprit égaré, on trouvera souvent mauvais cela même qu'aujourd'hui on juge bon. Car n'y'a-t-il rien qui te paraisse plus beau que le soleil? Pourtant cet astre si brillant et si doux blesse les yeux malades et brûle la terre, lorsqu'il lance des rayons trop ardents; il engendre des fièvres, souvent il dessèche les fruits, nous prive ainsi de leur usage, et rend les arbres stériles; sa trop grande chaleur fait que la moitié du globe est inhabitable. Mais quoi! est-ce que pour cela j'accuse le soleil? non, au contraire, je dis à ma raison d'apaiser son trouble et de, contenir sa voix tumultueuse; je m'appuie sur ce fondement solide, sur cette parole : Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes, et j'en conclus que tout dans l'action du soleil est très-bon et très utile : Je le répète, il faut toujours revenir à cette parole divine, et dire : Toutes les choses que Dieu a faites sont très-bonnes. Mais n'est-il pas bon de vivre dans la bonne chère, dans la joie et dans les plaisirs? Ecoutez Salomon qui a essayé de toute espèce de délices; il dit : Il vaut mieux aller à une maison de deuil qu'à une maison de festin. (Eccl. VII, 8.) Mais, car il faut que je rapporte ce que disent mes adversaires, mais n'est-ce pas une chose fâcheuse que la nuit? n'est le repos des fatigues, la délivrance des soucis, l'apaisement des souffrances, la fin des terreurs et des dangers; elle rend au corps sa vigueur, à l'esprit son activité; elle répare les forces des membres fatigués. Mais la maladie n'est-elle pas un mal? à quoi donc Lazare doit-il sa couronne? Mais la pauvreté? à quoi donc Job doit-il sa gloire? Mais les vexations qui nous tourmentent coup sur coup sans interruption? à quoi donc les apôtres doivent-ils leur illustration? quelle est donc la voie qui conduit ait salut? n'est-elle — pas étroite et pleine de tourments? C'est pourquoi ne dis pas : pourquoi ceci? à quoi bon ceci? Mais lorsque tu examines soit le plan de la Providence, soit les ouvrages de Dieu, accorde à ton Créateur, ô homme! le même silence que l'argile accorde au potier.

Qu'il faut croire que tout est gouverne par la providence de Dieu; et que le spectacle de la nature offre à ceux qui en doutent, une éclatante démonstration de cette vérité.

Quoi donc! me dira-t-on : ne voulez-vous pas que j'arrive à la pleine assurance, à l'entière conviction que Dieu gouverne tout par sa providence? Au contraire, je le veux, je le désire, je le souhaite ardemment : ce que je ne veux pas,

c'est que tu scrutes cette providence comme si tu en doutais, c'est que tu tournes sur elle ta vaine curiosité. Car, si tu sais, si tu es persuadé, ne cherche pas que si tu doutes ; interroge la terre, le ciel, le soleil, la lune ; interroge les différentes espèces d'animaux, les semences, les plantes, les poissons muets, les pierres, les montagnes, les vallons, les collines, la nuit, le jour. Car la providence de Dieu brille plus éclatante que les rayons du soleil : à chaque instant, en chaque lieu, dans les déserts, dans les contrées habitées et inhabitées, sur la terre, sur la mer, en quelque endroit que tu ailles, tu verras — partout des témoignages manifestes et suffisants, tant anciens que nouveaux, qui l'attestent avec des voix plus puissantes que la voix de notre raison, et qui apprennent à qui veut écouter toute sa sollicitude. C'est pourquoi le Prophète ; voulant nous montrer leur puissance ; a dit : Il *n'y a point de langue, il n'y a point d'idiome par qui ces voix ne soient entendues.* (Ps. XVIII, 4.) En effet, notre langue n'est comprise que de celui qui la parle, et ne l'est pas des étrangers, mais la voix de la création est entendue de tous les peuples qui habitent la terre.



De l'amour de Dieu qui surpasse de beaucoup tout amour humain : exemple tiré de l'histoire de Jonas.

À ceux qui ont l'esprit droit il suffit, même avant toute autre démonstration, de la seine parole de Dieu pour les tenir assurés non seulement de sa providence, mais encore de l'amour extraordinaire qu'il nous porte. Car il ne veille pas seulement sur nous : il nous aime, et nous aime d'un grand, d'un immense amour, d'un amour exempt, il est vrai, de passion ; mais toutefois très-ardent, très-vif, très-sincère, qui ne peut avoir de fin, que rien ne peut éteindre. Pour nous le faire comprendre, le livre saint, empruntant ses comparaisons à la vie humaine, nous offre un grand nombre d'exemples d'amour, de prévoyance et de sollicitude. Il ne veut pas que nous nous arrêtions seulement sur les exemples, mais que nous les dépassions par la pensée. Car, si l'Écriture les offre à notre esprit, ce n'est pas qu'ils suffisent à rendre tout l'amour de Dieu, mais qu'étant connus de ceux à qui elle les adresse, ils sont par là plus propres que tout le reste à nous en donner une idée. En voici une preuve : Répondant à ceux qui se lamentaient, gémissaient et disaient *: Le Seigneur m'a abandonné, le Dieu d'Israël m'a oublié*, le Prophète leur avait aussitôt adressé ces paroles : *Une femme peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas compassion du fruit de ses entrailles ?* (Isa. XLIX, 14, 15.) C'est-à-dire : de même qu'une femme ne peut oublier ses enfants, ainsi Dieu ne peut oublier le genre humain. Mais tu vas comprendre que le Prophète n'a pas voulu nous montrer, par cette comparaison, que telle est la mesure de l'amour d'une mère pour le fruit de ses entrailles, telle est la mesure de l'amour de Dieu pour les hommes. S'il a choisi cet exemple, c'est uniquement parce que l'amour maternel, bien que l'amour divin soit de beaucoup plus vif encore, est-ce que nous connaissons de plus grand dans les affections humaines. Aussi a-t-il ajouté *Mais quand même la mère oublierait son enfant, moi pourtant je ne t'oublierai pas, dit le Seigneur*. Ne vois-tu pas que son amour surpasse celui d'une mère ? Pour te faire voir que cet amour laisse bien loin derrière lui la tendresse maternelle et l'affection d'un père pour ses fils, le Prophète dit : *De même qu'un père a une compassion pleine de tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur est touché de compassion pour ceux qui le craignent.* (Ps. CII, 13.) Il reproduit encore une fois sa comparaison, car il sait qu'elle est plus frappante que toutes les autres.

Mais écoute le Maître de tous les prophètes et de tous les humains : voulant montrer que la sollicitude de Dieu pour nous dépasse de beaucoup celle d'un père, et qu'autant il y a de différence entre la lumière et les ténèbres ; entre la bonté et là méchanceté, autant il y en a entre l'amour de ce Dieu provident et la tendresse paternelle, il dit : *Quel est celui d'entre vous qui donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du plein ? et s'il lui demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc vous,*

qui êtes mauvais, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il des biens à ceux qui les lui demandent ? (Matth. VII, 7, 9, 11.) Il montre par là qu'autant il y a de différence entre la bonté et la méchanceté, autant il y en a entre l'amour de Dieu et l'affection d'un père. J'ai rapporté ces exemples, afin que, si par la suite je vous offre de nouvelles comparaisons, vous ne vous terriez pas renfermés dans les limites du sens exprimé par les prophètes, mais que, suivant mon précepte, vous alliez outre par la pensée, et que vous vous fassiez une idée de la grandeur inexprimable d'un tel amour. Car il ne peut être contenu dans les limites d'aucune affection humaine : mais il dépasse, il laisse derrière soi les bornes de la matière, et nous propose encore, pour se faire comprendre de nous, de nouveaux exemples. Ainsi agit en effet celui qui aime : il veut montrer, de mille manières, sa tendresse à l'objet qui l'inspire, c'est ce que Dieu fait ici, en faisant entrer dans ses comparaisons tous les exemples éclatants d'amour, non pas, je le répète, pour que tu puisses mesurer par là toute la grandeur de sa bonté, mais parce que les exemples dont il se sert sont les plus frappants entre tous ceux que connaissent ceux à qui il s'adresse. Il dit par la bouche de David : *Autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant a-t-il affermi la grandeur de sa miséricorde sur ceux qui le craignent : et, autant que l'orient est éloigné du couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités.* (Ps. CII, 11.) Il dit par la bouche d'Isaïe : *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies ; mais, autant que les cieux sont élevés par-dessus la terre, autant mes voies sont élevées par-dessus vos voies, et mes pensées par-dessus vos pensées.* (Isa. LV, 8, 9.) Il parle ainsi parce qu'auparavant il a dit, touchant la rémission des péchés : *Je vous remettrai en abondance vos iniquités.* (Ibid. 7.) C'est pour montrer tout le sens qu'il attachait à ce mot : abondamment, qu'il introduisait ensuite la comparaison que nous avons rapportée. Mais tout cela ne lui suffit pas, et voici qu'il se sert d'une image encore plus grossière : car il dit par le prophète Osée : *Comment te traiterai-je, ô, Ephraïm ? comment te traiterai-je, ô Israël ? Vous abandonnerai-je comme Adama, et vous exterminerai-je comme Seboïm ? Mon cœur s'est retourné sur lui-même, il est agité de trouble et de repentir.* (Osée, XI, 8.) C'est comme s'il disait : Je n'ai pas eu le courage de prononcer même une parole de menace ; non pour que tu te figures qu'il y a en lui quelque chose d'humain, loin de toi cette pensée, mais pour que tu apprennes, par cette comparaison grossière, que l'amour qu'il a pour nous est l'amour qui convient à Dieu, qu'il est sincère, qu'il ne peut avoir de fin. Car de même qu'un homme épris d'amour ne voudrait pas blesser, même en paroles, l'objet de sa tendresse, ainsi, Dieu lui-même nous dit : Par cela que je t'ai blessé en paroles, *mon cœur s'est retourné sur lui-même*. Ainsi il ne dédaigne, pas d'employer de grossières images pour montrer son amour, et cela même est d'un amour extrême. Mais il ne s'arrête pas là, il va plus loin, et se servant d'une comparaison encore plus grossière, il dit : *La joie que le jeune époux trouve en sa jeune épouse, le Seigneur la trouvera en vous.* (Isa. LXII, 5.) Parce que c'est dans leurs commencements que les affections sont les plus vives, les plus ardentes, les plus enflammées. Il parle ainsi, non pas pour que tu t'imagines qu'il y a en lui rien d'humain (car je ne cesserai pas de te le répéter), mais pour que tu connaisses ainsi toute la chaleur, toute la sincérité, toute la vivacité, toute l'ardeur de son amour.

> ”
>
> Ensuite il ajoute qu'il aime comme un père et plus qu'un père, comme une mère et plus qu'une mère, comme un jeune époux et plus qu'un jeune époux, et qu'il surpasse la tendresse d'un jeune époux d'autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, et plus que cela encore, d'autant que l'orient est éloigné de l'occident, et plus que cela encore.

Ensuite il ajoute qu'il aime comme un père et plus qu'un père, comme une mère et plus qu'une mère, comme un jeune époux et plus qu'un jeune époux, et qu'il surpasse la tendresse d'un jeune époux d'autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, et plus que cela encore, d'autant que l'orient est éloigné de l'occident, et plus que cela encore. Il ne s'arrête pas même là dans ses comparaisons, il va plus loin et se sert d'un exemple plus grossier encore.

Car, comme Jonas, après sa fuite et la réconciliation de Dieu avec les habitants de Ninive, voyait que ses menaces restaient sans effet, et que, sombre, inquiet, hors de lui, il cédait à l'infirmité de la nature humaine, le Seigneur ordonna au soleil de donner plus d'ardeur à la flamme de ses rayons, ensuite il commanda à la terre de produire sur l'heure une coloquinte gigantesque qui pût ombrager la tête du prophète ; par ce moyen il ranima ses membres et mit fin à ses maux, puis il l'affligea en faisant disparaître la plante qui le couvrait, et lorsqu'il l'eut vu ainsi raffermi et abattu tour à tour, écoutez ce qu'il lui dit : *Tu voudrais qu'on eût épargné la coloquinte pour laquelle tu n'as pas travaillé et que tu n'as pas fait croître ; et moi je n'épargnerais pas Ninive, cette grande ville dans laquelle il y a plus de cent vingt mille créatures humaines, qui ne savent pas distinguer leur main droite de leur main gauche.* (Jon. IV, 10-11.) Dieu veut dire par là : L'ombre de la coloquinte ne t'a pas rendu autant de force que le salut des habitants de Ninive m'a donné de joie, et sa perte ne t'a pas tourmenté autant que leur perte m'eût affligé : ainsi, c'est malgré moi qu'ils auraient péri. Vois-tu comme ici encore, il va au-delà de sa comparaison ? En effet, il ne dit pas seulement : *Tu voudrais qu'on eût épargné la coloquinte* ; il ne se tait pas après ces paroles, mais il ajoute : *Pour laquelle tu n'as pas travaillé et que tu n'as pas fait croître.* C'est que les laboureurs ont un très grand amour pour les plantes qui leur ont coûté le plus de fatigue ; et comme Dieu veut montrer qu'il a pour les hommes le même amour que le laboureur pour ses plantes, il ajoute réellement aux paroles qu'il a exprimées, celles-ci qu'il sous-entend : Si tu défends ainsi un ouvrage qui est d'un autre que toi, combien plus ne défendrai-je pas mon propre ouvrage, l'ouvrage de mes mains ? Ensuite il atténue la faute des habitants de Ninive et il dit qu'ils ne peuvent pas distinguer leur main droite de leur main gauche. Il déclare donc, qu'ils ont péché plutôt par simplicité que par malice, et c'est ce que prouva leur repentir.

Comme il en reprenait d'autres qui gémissaient, parce qu'ils se croyaient abandonnés, il s'exprima en ces termes : *Interrogez-moi sur mes fils et marquez-moi ce que je dois faire de l'ouvrage de mes mains.* (Isaï. XLV, 1-1.) C'est comme s'il leur avait dit : Engage-t-on, exhorte-t-on un père à prendre soin de son fils ? ou un artisan, un ouvrier, à ne pas laisser périr son travail ? Ainsi lorsqu'il s'agit des hommes, si vous connaissez leur nature ou leur art, c'est assez, vous êtes assurés de leur sollicitude : et moi, vous croyez que j'ai besoin d'exhortations pour défendre mes enfants et mes œuvres ? S'il leur parle ainsi, ce n'est pas tant pour les empêcher de lui adresser leurs exhortations, que pour leur apprendre, que même avant toute exhortation, Dieu fait ce qu'il doit — faire. Quant aux hommes, il veut qu'ils soient exhortés, car il sait que cela leur est d'une grande utilité. Vois-tu comment, par ces comparaisons, la démonstration de son ineffable providence brille d'une lumière plus vive, plus éclatante que le soleil ? Considère en effet ; il a choisi pour exemples un père, une mère, un jeune époux, une jeune épouse, l'intervalle qu'il y a entre le ciel et la terre, la distance qui sépare l'orient de l'occident, le cultivateur qui se fatigue pour faire croître ses plantes, l'architecte qui voit d'avance la beauté de ses œuvres, l'amant plein de ferveur qui se trouble s'il a offensé, même en paroles, l'objet de sa passion ; puis il a été montré que l'amour de Dieu surpasse autant toutes ces choses, que la bonté est au-dessus de la méchanceté.

Démonstration de la divine Providence, tirée du spectacle de la création.

Cette première démonstration suffit, je le répète, à ceux qui ont l'esprit droit ; mais, puisqu'il y a de ces hommes de boue qui résistent, qui ne se laissent pas persuader, qui n'écoutent que la chair, je vais, autant qu'il me sera possible de le faire, leur démontrer la divine Providence par le spectacle de la création. Il ne serait pas facile de leur faire voir toute la grandeur de cette providence, ni même de la leur expliquer entièrement

sous le moindre de ses aspects, tant elle est infinie et ineffable, tant elle éclate dans les plus petites comme dans les plus grandes choses, soit visibles, soit invisibles ! Ce n'est qu'à celles qui sont visibles que nous emprunterons nos preuves. O homme, cet univers si admirable, si harmonieux, le Seigneur ne l'a fait pour aucun autre que pour toi ! ce monde si beau, si grand, si varié, si riche, si plein de ressources, ce monde, dont chaque partie a son utilité, soit pour nourrir et réparer le corps, soit pour instruire l'âme et la conduire à la connaissance de Dieu, c'est pour toi qu'il l'a créé. Les anges n'en avaient pas besoin, car ils existaient avant qu'il fût sorti du néant : écoute en effet comment Dieu nous montre qu'ils ont reçu l'être longtemps avant la naissance du monde. Il dit à Job : *Lorsque les étoiles furent créées, les anges m'exaltèrent et célébrèrent hautement mes louanges*. (Job, XXXVIII, 7.) C'est-à-dire qu'ils furent étonnés de la grandeur de ces étoiles, de leur beauté, de leur position, de leur utilité, de leur variété, de leur éclat, de leur splendeur, de leur harmonie, et de tous leurs autres mérites qu'ils peuvent apprécier beaucoup mieux que nous. Mais le Créateur n'a pas décoré le ciel d'étoiles seulement, il l'a encore orné du soleil et de la lune, pour nous charmer et le jour et la nuit, et nous faire retirer de l'un et de l'autre de ces astres d'immenses avantages.

Utilité des étoiles qui nous guident du haut du ciel

Qu'y a-t-il de plus beau que le ciel qui tantôt brille de l'éclat du soleil ou de la lune, tantôt, comme s'il dardait sur nous ses yeux, éclaire la terre d'un nombre infini d'étoiles et fournit aux matelots et aux voyageurs des signes qui leur montrent leur chemin ? Voyez le pilote qui fend les mers, assis au gouvernail, pendant que les flots sont furieux, que les ondes déchaînées s'élancent sur son navire, que les vents soufflent avec violence et que la nuit ténébreuse est sans lune ; il se confie au ciel qui le guide, et l'étoile, qui, perdue dans les hauteurs, est si éloignée de lui, le conduit avec autant de sûreté que si elle était près du vaisseau ; elle le conduit au port sans parler ; son seul aspect indique à l'œil la voie qu'il faut suivre ; c'est à elle que les navigateurs doivent de fendre les mers sans péril ; car c'est elle qui leur indique les saisons, pour que tantôt ils retiennent le navire au port, que tantôt ils le lancent avec confiance au sein des flots, et que, par ignorance de l'avenir, ils n'aillent pas affronter imprudemment la tempête et le naufrage. Les étoiles ne nous indiquent pas seulement la mesure des années et l'indication des saisons, elles marquent aussi avec beaucoup d'exactitude l'heure et la marche de chaque nuit, elles font connaître si elle a dépassé, si elle n'a pas atteint la moitié de sa carrière, et réciproquement ; et cela n'est pas utile aux seuls navigateurs, mais même aux voyageurs, pour qu'ils ne se mettent pas en chemin pendant la nuit en temps inopportun, ou qu'ils ne continuent pas à se reposer lorsqu'est arrivée l'heure de marcher. L'observation de la lune vient en aide à celle des étoiles pour nous renseigner exactement sur ces choses ; car de même que le soleil règle les heures du jour, la lune règle celles de la nuit. Mais elle nous rend beaucoup d'autres services ; elle donne à l'air une douce température, elle engendre la rosée qui fait germer les semences, et elle est d'un grand secours pour fortifier l'homme. Elle tient le milieu entre le chœur des étoiles et l'éclat du soleil, plus petite que celui-ci, plus bienfaisante et beaucoup plus grande que celles-là. Cette variété est tout à la fois pour nous un grand charme et un grand avantage ; car quelle grande utilité ne retirons-nous pas des saisons et des heures, des dimensions des astres, de leur grandeur ou de leur petitesse, et de leur infinie variété. L'un est plus petit, l'autre plus grand et plus éclatant, et plusieurs brillent dans toutes les saisons. En effet, l'incomparable sagesse de Dieu montre partout dans ses œuvres une variété étonnante, et en même temps qu'elle donne une preuve de sa miraculeuse puissance, elle veille à l'utilité de ce qu'elle offre à nos yeux, nous fournit des ressources immenses, indicibles, et, avec tout cela, de grands agréments.

Beauté du soleil et son utilité

Y a-t-il rien de plus agréable que le ciel, qui, tantôt s'étend sur nos têtes comme un pavillon sans tache et resplendissant, tantôt ressemble à une prairie émaillée de fleurs, et nous montre sa couronne d'étoiles ? Non, il n'est pas aussi

doux de voir une oasis dans le désert, qu'il n'est doux, qu'il n'est agréable de voir pendant la nuit le ciel partout couronné de mille étoiles comme de mille fleurs, et de fleurs qui ne se flétrissent jamais, de fleurs qui ont toujours toute leur beauté ? Y a-t-il rien de plus agréable que ce même ciel, lorsque, la nuit étant déjà sur son déclin et le soleil ne se levant pas encore, il se couvre d'un voile de pourpre et rougit à l'approche de l'astre du jour ? Y a-t-il un spectacle plus beau que celui que nous offre le soleil, lorsque, chassant l'aurore, en un instant il disperse au loin ses rayons et en éclaire toute la terre, toute la mer, toutes les montagnes, les vallons ; les collines, et tout le ciel ; lorsqu'il dépouille tous les objets du voile dont les couvrait la nuit, et qu'il les montre nus à nos yeux ? Comment pourrait-on assez admirer sa révolution, la régularité de sa course, sa fidélité à nous servir qui a persisté inaltérable à travers tant de siècles, sa beauté éternellement florissante, sa splendeur, son pur éclat que le contact de tant de corps ne saurait jamais ternir ? Ajouté à cela qu'il est utile au delà de toute expression aux semences, aux plantes, aux hommes, aux quadrupèdes, aux poissons, aux oiseaux, aux pierres, aux herbes, à la terre, à la mer, à l'air, en un mot à tout ce qui existe. Car tout a besoin ; tout tire profit de son influence : tout ce qui la sent, s'améliore, non seulement les animaux ou les plantes, mais les eaux, les marais, les sources, les fleuves et l'air lui-même, qu'elle rend plus léger, plus pur et plus clair. C'est pourquoi, voulant exprimer sa beauté, son éternel éclat, sa splendeur inaltérable, sa magnificence, la perfection de sa forme, la continuité de ses services, le Psalmiste dit : *Le Seigneur a posé dans le soleil son pavillon*. (Ps. XVIII, 6.) C'est-à-dire dans les cieux, car c'est là ce que le prophète entend par ces mots : Le pavillon du Seigneur. Et il est semblable à un époux qui sort de sa chambre nuptiale. Ensuite pour indiquer avec quelle facilité il accomplit sa fonction : Il est plein d'ardeur, pour courir comme un géant dans sa carrière ; pour enseigner qu'il suffit seul à toute la terre : *Son départ est de l'une des extrémités du ciel, et il arrive à l'autre extrémité du ciel* (Ibid.) pour montrer qu'il est utile et bienfaisant pour tous les hommes *: Et il n'y a personne qui puisse se soustraire à sa chaleur*.

Utilité de chacune des différentes parties de la création

Nous pourrions encore, si tu n'étais pas fatigué, examiner d'autres preuves de la Providence divine : elles nous seraient fournies par les nuages, par les saisons, par les solstices, par les vents, par la mer et par les diverses espèces d'êtres qu'elle nourrit ; par la terre, par ses quadrupèdes et par ses reptiles ; par les oiseaux qui s'élèvent dans les airs, par ceux qui restent sur le sol ; par les amphibies qui vivent dans les marais, dans les sources, dans les fleuves, par les contrées ou habitées ou inhabitées ; par les semences, par les arbres, par les herbes, par les plantes qui poussent soit dans les lieux sauvages, soit dans les terres cultivées, qui germent dans les plaines et dans les vallées, sur les montagnes et sur les collines, qui naissent. d'elles-mêmes ou qui ont besoin de soins et de culture ; par les animaux apprivoisés ou farouches, sauvages ou dociles, petits ou grands ; par les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons, les plantes et les herbes qui paraissent en hiver, en été, en automne ; par les phénomènes de la nuit ou du jour ; par les pluies, par la durée de l'année, par la mort, par la vie, par les souffrances auxquelles nous sommes condamnés, par la tristesse, par la joie, par les aliments qui nous ont été accordés ; par les métiers, par les lois ; par les pierres, par les mines renfermées dans le sein des montagnes ; par la mer, soit qu'elle se prête, soit qu'elle se refuse à la navigation ; par les îles, par les ports, par les rivages, par la surface des ondes, par la profondeur : des flots ; par la nature des éléments dont, le monde est formé, par l'ordre des saisons, par la longueur inégale des jours et des nuits ; par la maladie et la santé, par les membres du corps, par la constitution de l'âme ; par les arts et par la sagesse qu'ils révèlent dans le genre humain ; par l'utilité dont nous sont les bêtes, les plantes et toutes les autres créatures qui nous servent en esclaves ; enfin par les plus petits et les plus vils animaux. Y a-t-il, en effet, rien de plus petit et de plus informe qu'une abeille ? rien de plus vil que les fourmis et les cigales ? Et pourtant ces animaux témoignent d'une voix éclatante en faveur de la providence, de la puissance, de la sagesse de Dieu. C'est pourquoi le prophète David, qui mérita d'être si grandement inspiré de

l'Esprit-Saint, comme il parcourait les œuvres de la création et qu'il en avait nommé quelques-unes, fait retentir, frappé d'étonnement, cette admirable parole : *Que tes ouvrages sont pleins de magnificence, ô, Seigneur ! tu les as tous faits dans ta sagesse*. (Ps. CIII, 24.) Et tout cela, ô homme, a été fait pour toi ! Pour toi ont été faits les vents eux-mêmes (car je me reporte au début de mon énumération) ; ils ont été faits pour souffler sur les corps fatigués, pour chasser la boue et la poussière, pour nous délivrer du malaise que nous causent la fumée, les fourneaux et toutes les exhalaisons malsaines, pour tempérer l'ardeur du soleil, pour rendre la chaleur plus supportable ; pour nourrir les semences, pour faire croître les plantes, pour t'accompagner sur la mer, pour servir au travail des champs sur la terre ; car tandis que là ils poussent ton vaisseau avec plus de rapidité que la flèche, et te donnent ainsi une traversée facile et favorable, ici ils l'aident à nettoyer l'aire, à séparer la paille du grain, et ils allègent tes pénibles labeurs. Ils sont faits pour te rendre l'air doux et léger, pour te charmer diversement, tantôt en produisant un faible et agréable murmure, tantôt en effleurant mollement les herbes, en agitant le feuillage des arbres ; pour te procurer au printemps et en été un sommeil plus délicieux et plus doux que le miel ; pour rider le dos de la mer et la surface des fleuves comme ils agitent le feuillage des arbres. Ils soulèvent les flots dans les airs, et te procurent ainsi tout à la fois un beau spectacle et un grand avantage. En effet, ils sont d'une grande utilité pour les eaux, en ne leur permettant pas de croupir toujours et par suite de se corrompre ; en les agitant, en soufflant sans cesse sur elles, ils les renouvellent, les vivifient et les font plus propres à nourrir les poissons qui nagent dans leur sein.

De l'utilité des vents et de la nuit en particulier

Il n'y a pas jusqu'à la nuit, qui, si tu veux l'observer, n'atteste la providence infinie de Dieu ; car elle met fin aux fatigues du corps, elle relâche et détend les membres, qu'ont tenus en contention les travaux du jour ; elle les ranime par son retour, et son repos leur rend une nouvelle vigueur. Mais ce n'est pas tout : elle allège le poids des chagrins du jour et nous délivre des soucis importuns ; souvent même elle éteint la fièvre du malade, en lui amenant un sommeil qui le guérit, conduit à bon port l'art hésitant du médecin, et le décharge de beaucoup de soins. Telle est son utilité, telle est la grandeur de ses services, que souvent la journée elle-même est perdue pour ceux qui ont été privés de repos pendant que son voile couvrait le ciel. Supprimez par la pensée cette tranquillité, ce repos, ce délassement de la nuit, qui raniment tout, et l'âme fatiguée, et le corps épuisé, et qui nous permettent de reprendre les travaux du jour avec les meilleures dispositions, et vous verrez que dès lors nous ne pouvons plus rien. Que si la nuit, comme le jour, nous restons éveillés à travailler ou même à ne rien faire, et que nous continuions ainsi pendant quelque temps, nous mourrions bientôt ; sinon, frappés d'une maladie de longue durée, nous ne retirerions aucun avantage des jours pour les travaux qui nous seraient utiles, tant nos forces seraient épuisées.

De diverses espèces de poissons et d'animaux farouches

Si nous arrêtions notre discours sur le peuple innombrable des poissons qui vivent dans les étangs, dans les sources, dans les mers ou navigables ou innavigables, ou sur les races infinies d'oiseaux qui volent dans les airs, qui se tiennent sur le sol, qui vivent également sur la terre et dans l'eau (car plusieurs d'entre eux ont cette double vie), qui sont doux ou farouches, qui, farouches de leur nature, se laissent ou ne se laissent pas apprivoiser, qui peuvent être mangés ou qui ne peuvent pas l'être ; si nous examinions la beauté, le plumage, la voix de chacun d'eux ; si seulement nous recherchions quelles différences ils nous offrent pour le chant, pour la nourriture, pour le genre de vie, quelles sont leurs habitudes et leurs mœurs ; si nous passions en revue tous les avantages que nous en retirons, tous les services qu'ils nous rendent ; si nous parlions de leur grandeur et de leur petitesse, de leur naissance, de leur croissance, et de la grande, de l'immense variété qu'on trouve en eux ; si nous entrions dans les mêmes détails sur les poissons ; si, de là, nous arrivions aux plantes qui poussent par toute la terre, et aux fruits que porte chacune d'elles ; si nous examinions leurs usages, leurs parfums, leur position,

leurs feuilles, leurs couleurs, leur forme, leur grandeur ou leur petitesse, leur utilité, la manière dont leurs vertus opèrent, la différence de leurs écorces, de leurs troncs, de leurs rameaux ; si nous regardions les prairies et les jardins ; si nous parlions ensuite des divers aromates, de tous les lieux qui les produisent, et de la façon dont nous les avons trouvés, dont nous en prenons soin, dont nous nous en servons dans les maladies ; si, après tout cela, nous parcourions les montagnes, qui sont si nombreuses et si riches en métaux, et que nous portions notre investigation sur toutes les autres choses bien plus nombreuses encore qu'on voit dans la nature, quel discours serait le nôtre, quel espace de temps suffirait pour approfondir un si vaste sujet ! Et tout cela, ô homme ! a été créé pour toi. Pour toi, ont été inventés les arts et les métiers ; pour toi ont été fondés les villes et les bourgs ; pour toi, a été fait le sommeil ; pour toi, la mort ; pour toi, la vie et la croissance ; pour toi, les œuvres admirables de la nature ; pour toi, le monde tel que tu le vois aujourd'hui, pour toi encore, le monde avec les nouvelles perfections qu'il recevra : car il recevra de nouvelles perfections, et cela, pour toi. C'est ce que t'apprend l'apôtre Paul ; écoute-le : *La créature sera délivrée elle-même de l'esclavage de la corruption* (Rom. VIII, 21), c'est-à-dire : elle ne sera plus assujettie à être corrompue. Et, comme il veut montrer que c'est pour toi qu'elle recevra une faveur si grande, il ajoute : *Pour la glorieuse liberté des enfants de Dieu*.

Si je ne craignais de rendre ce discours trop long et de dépasser toute mesure, j'aurais parlé longuement de la mort, et j'aurais montré qu'elle est une très grande preuve de la sagesse et de la providence de Dieu ; je me serais étendu sur cette corruption, sur cette pourriture, sur ces vers, sur cette cendre du tombeau, qui arrachent le plus de plaintes et de gémissements à la plupart des hommes : car ils ne peuvent se résigner à la pensée que nos corps deviendront cendre et poussière et seront la pâture des vers. J'aurais tiré de là une démonstration de la providence et de la sagesse de Dieu. En effet, elle vient de la même providence, de la même bonté qui nous a tirés du néant lorsque nous n'étions pas encore, cette loi qui nous ordonne de mourir et de quitter la terre. Bien que la vie et la mort diffèrent, elles sont pourtant toutes deux l'œuvre de la même bonté ; car, pour celui qui quitte la vie, la mort n'est pas un mal, et pour celui qui vit encore, elle est un très grand bien. Le vivant tire profit pour lui-même du cadavre des autres : lorsqu'il voit que celui qui, hier ou avant-hier,

”

Et tout cela, ô homme, a été fait pour toi ! Pour toi ont été faits les vents eux-mêmes [...] ; ils ont été faits pour souffler sur les corps fatigués, pour chasser la boue et la poussière, pour nous délivrer du malaise que nous causent la fumée, les fourneaux et toutes les exhalaisons malsaines, pour tempérer l'ardeur du soleil, pour rendre la chaleur plus supportable ; pour nourrir les semences, pour faire croître les plantes, pour t'accompagner sur la mer, pour servir au travail des champs sur la terre [...]. Ils sont faits pour te rendre l'air doux et léger, pour te charmer diversement, tantôt en produisant un faible et agréable murmure, tantôt en effleurant mollement les herbes, en agitant le feuillage des arbres ; pour te procurer au printemps et en été un sommeil plus délicieux et plus doux que le miel ; pour rider le dos de la mer et la surface des fleuves comme ils agitent le feuillage des arbres.

marchait à ses côtés, est devenu la proie des vers et se dissout en pourriture, en poussière et en cendre, quand même il aurait l'orgueilleuse démence de Satan, il faut qu'il tremble, qu'il tressaille, qu'il se modère, qu'il apprenne à être sage, qu'il introduise dans son âme l'humilité, cette mère des vrais biens. Ainsi, celui qui quitte la vie n'est lésé en rien, car il doit recouvrer ce corps, mais incorruptible et immortel ; et celui qui reste dans la carrière retire un très grand avantage de ce qui n'est nullement un mal pour celui qu'il voit mourir. En effet, c'est une éloquente maîtresse de sagesse que la mort, soit pour régler notre vie, soit pour réprimer les passions de l'âme, pour apaiser leurs flots furieux et rendre le calme à cette mer agitée.

Puis donc que, par ces preuves et par beaucoup d'autres plus nombreuses encore, la Providence divine brille plus éclatante que le soleil, ne donne pas carrière à une curiosité inutile, ne poursuis pas une vaine recherche, n'essaye pas de connaître la raison de toutes choses. Nous vivons, et cette vie dont nous jouissons est un effet de sa pure bonté, puisqu'il n'avait pas besoin de nos services. Il faut donc l'admirer et l'adorer, non seulement parce qu'il nous a créés, parce qu'il nous a donné une âme immatérielle et raisonnable, parce qu'il nous a faits supérieurs à tous les animaux, qu'il nous a établis les rois de la création et qu'il l'a accordée tout entière à notre usage, mais aussi parce qu'il nous a créés n'ayant nul besoin de nous. Oui, sa bonté a cela d'admirable, que, n'ayant nul besoin de nos services, il nous a donné la vie ; car, avant la naissance des hommes, des anges et des autres esprits célestes, il jouissait de toute sa gloire et de toute sa félicité, et c'est par pur amour qu'il nous a donné la vie, qu'il a fait pour nous toutes ces choses, et tant d'autres bien plus nombreuses encore !

C'est une grande preuve de la Providence que la loi, soit naturelle, soit écrite, nous ait été donnée ; qu'en quittant leur patrie, des hommes distingués aient enseigné les nations qui les avaient adoptés, et que, pour comble de faveurs, la venue du Sauveur nous eût été accordée.

C'EST ENCORE PAR UN EFFET DE CETTE BONTÉ que Dieu nous a donné la loi écrite, qu'il nous a envoyé les prophètes, qu'il a fait ses miracles. Mais même avant tout cela, dès qu'il eut créé l'homme il grava en lui la loi naturelle pour le diriger comme le pilote dirige le vaisseau, comme l'écuyer dirige le cheval. Ainsi Abel lui-même a connu Dieu : cependant les lettres n'étaient pas encore inventées, les prophètes et les apôtres n'avaient point paru, aucune loi écrite n'était établie : mais il possédait la loi naturelle. Il en est de même pour Caïn ; car lui aussi connut Dieu. Tous les deux savaient ses prescriptions, et reconnaissaient sa souveraineté, mais tous les deux ne suivirent pas la même voie : l'un prit celle du vice, et l'autre celle de la vertu. Même alors cependant le Seigneur n'abandonna pas Caïn, il voulut le relever de la chute qui l'avait jeté à terre, et il lui donna encore ses soins ; d'abord il emploie les conseils et les exhortations, ensuite c'est par la crainte et par la terreur qu'il l'avertit, qu'il l'enseigna, qu'il l'instruisit. Nombre d'hommes ont rejeté un si grand bienfait, je veux dire cette science naturelle qui nous est d'une si grande utilité : même alors il ne les a pas délaissés ni ne les a livrés aussitôt à la perdition ; mais il a toujours continué de les avertir et de les exhorter par la voix des choses elles-mêmes, par des récompenses, par des châtiments, par le spectacle de la création qui chaque jour fait son œuvre et remplit sa tâche accoutumée, par les événements extraordinaires et imprévus, par les justes qui ont vécu depuis la naissance du monde. Car il a conduit d'un pays dans un autre des hommes dignes de toute admiration et pleins de sagesse : il a envoyé Abraham d'abord en Judée, puis en Égypte, Jacob, en Syrie, Moïse encore en Égypte ; les trois enfants et Daniel et Ezéchiot en Babylonie, Jérémie, en Égypte. Ensuite il a donné les Tables de la loi, il a envoyé les prophètes ; il a abattu, il a relevé son peuple ; et l'a livré à la servitude, et il l'a délivré, et il n'a pas cessé depuis le commencement jusqu'à la fin de tout faire pour les hommes.

Il ne s'est pas contenté de nous instruire par la seule voix et la création, mais, comme beaucoup d'hommes, emportés par leur propre démence, n'en avaient retiré aucun fruit, il entra dans de nouvelles voies pour les convaincre, et enfin, pour mettre le comble à ses bienfaits, il leur envoya son Fils, son vrai Fils, son Fils unique : ce fils qui était de la même vraie nature que lui fut fait ce que je suis,

il vécut sur la terre au milieu des hommes, et là il mangeait, il buvait, il parcourait la terre, enseignant, instruisant, exhortant, faisant des miracles, et en même temps il prophétisait, donnait des conseils et des exhortations, souffrait, supportait les fatigues, nous faisait des promesses, nous comblait de ses dons. En effet, il a accordé une partie de ses bienfaits aux hommes de son temps, et il a promis l'autre aux générations futures : mais l'on peut compter sur ses promesses, elles sont confirmées et par les prodiges qu'il a opérés pendant qu'il était encore sur la terre et par l'accomplissement de toutes les prophéties qu'il a faites : *Qui pourrait réciter les exploits de l'Éternel ? qui pourrait faire retentir toute sa louange ?* (Ps. CV, 2) Qui ne serait en extase, qui ne serait frappé d'admiration devant cette immense sollicitude, en considérant comment, pour des esclaves ingrats, il a livré son Fils unique à la mort, et à une mort exécrable, ignominieuse, à la mort des plus grands criminels, à sa mort des coupables condamnés par les juges ! Car il a été attaché à une croix, il a été couvert de crachats, il a reçu des soufflets, il a été frappé à la joue, il a été bafoué. Pour tous les bienfaits qu'il avait accordés, on l'ensevelissait et on scellait son tombeau ! Et toutes les injures, il les a subies pour toi, pour l'amour qu'il te portait, afin de t'arracher à l'esclavage du péché, de renverser l'empire de satan, de couper les nerfs de la mort., de t'ouvrir les portes du ciel, de te décharger de la malédiction qui pesait sur toi, d'effacer le jugement de ta première condamnation, de t'enseigner la patience et la force, et ainsi d'empêcher que rien ne te tourmente sur cette terre, ni la mort, ni les outrages, ni les injures, ni les ignominies, ni les verges, ni les pièges de tes ennemis, ni les offenses, ni les attaques, ni les calomnies, ni les soupçons injurieux, ni rien de semblable. Lui-même en effet, il a passé par toutes ces épreuves, il les a toutes partagées avec toi, il a triomphé de toutes avec la plus grande gloire, pour t'enseigner et t'apprendre à ne redouter aucune d'elles.

Hommes justes, forcés à voyager

Mais tout cela ne lui suffit pas encore remonté au ciel, il nous accorde une grâce surprenante, il fait descendre pour nous le Saint-Esprit, et nous envoie les apôtres par le ministère desquels il nous transmet sa doctrine. Il voit ces hérauts du salut accablés de mille maux, frappés de verges, outragés, jetés à la mer, torturés par la faim et la soie, poursuivis chaque jour, chaque jour en péril de mort, et pour toi, par amour pour toi, il les laisse endurer toutes ces souffrances ! C'est pour toi, ô homme, qu'il a préparé le royaume des cieux, c'est à toi qu'il a destiné ces biens ineffables, cet héritage céleste, ce séjour plein de vanité, cette béatitude qu'aucune parole ne peut exprimer. Lors donc que tu as tant de preuves de la Providence, celles de l'Ancien et celles du Nouveau Testament, celles de la vie présente et celles de la vie future, celles qui seront, celles qui ont été, celles que nous offre chacun des jours que nous vivons, celles du commencement de la création, celles du milieu des temps, celles de la fin des choses, celles qui subsistent éternellement, celles que fournit le corps, celles qui ont rapport à l'âme. Lors, dis-je, que tu vois pleuvoir pour ainsi dire sur toi de tous côtés tant de preuves qui proclament la Providence, doutes-tu encore ? Mais non, tu ne doutes pas ; tu crois â la providence, tu es convaincu de son existence. Arrête donc désormais ta vaine curiosité et sois sûr de cette vérité, que tu as un Dieu qui t'aime avec une tendresse qui surpasse celle des pères, avec une sollicitude que n'égale pas celle des mères, avec une ardeur que n'atteint pas celle d'un jeune époux, celle ; d'une jeune épouse ; un Dieu qui fait sa joie de ton salut, et s'en réjouit encore plus que tu ne te réjouis toi-même de l'éloignement du péril et de la mort : ce que j'ai montré par l'exemple de Jonas, un Dieu qui a pour toi toute l'affection que le père a pour ses enfants, la mère pour le fruit de ses entrailles, l'architecte pour son œuvre, le jeune époux pour sa jeune épouse, l'adolescent pour la vierge ; un Dieu qui veut éloigner de toi les maux, autant que l'Orient est éloigné de l'Occident, autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre : car cela aussi je l'ai montré ; un Dieu enfin dont la bonté ne répond, mais seulement à ces comparaisons, mais se montre beaucoup plus grande encore, comme nous l'avons fait voir plus haut, en avertissant qu'il faut, non pas s'arrêter à ces exemples, mais aller plus loin par l'effort de la pensée. Car inexplicable est la providence de Dieu, incompréhensible sa sollicitude, inexprimable sa bonté, inimaginable son amour.

Maintenant donc que nous savons toutes ces choses, soit par les paroles de Dieu, soit par ses œuvres, par celles qu'il a faites, comme par celles qu'il doit faire, ne t'abandonne pas à une vaine curiosité, ne t'enquiers pas de tout, et ne dis pas : pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? Une telle conduite serait d'un insensé : elle témoignerait de la dernière folie et de la plus grande démence. En effet le malade laisse le médecin lui couper les chairs, lui brûler les plaies, lui appliquer les remèdes les plus cuisants ; il ne lui demande compte de rien, quand même il serait son esclave ; mais, tout maître qu'il est, il supporte en silence toutes ses douleurs, il lui est même reconnaissant de cette brûlure, de cette amputation, de ces remèdes, et pourtant il ne sait pas ce qui pourra arriver : car combien de médecins n'ont pas enlevé la vie à leurs malades par leurs opérations ! enfin il lui obéit en tout avec la plus grande soumission. Il en est de même à l'égard du pilote, de l'architecte, et de tous ceux qui exercent un art quelconque. Puisqu'il en est ainsi, je trouve ridicule, je le déclare, qu'un simple mortel, tout plein de son ignorance, demande au divin Artisan la raison de tout ce qu'il a fait, qu'il scrute cette Sagesse ineffable ; indicible, inexprimable, incompréhensible, qu'il recherche le pourquoi de telle ou telle chose, et cela, lorsqu'il sait avec évidence que ce Dieu sage ne peut tomber dans l'erreur, que sa bonté est immense, que sa prévoyance est infinie, que tout ce qu'il fait pour nous arrive à bonne fin, pourvu que de notre côté nous aidions à la Providence, qu'enfin il ne veut la perte d'aucun de nous, mais le salut de tous. Ne serait-ce pas le suprême excès de la démence, que de soumettre à notre examen dès maintenant, dès ce jour, un Dieu qui veut, qui peut, nous sauver et de ne pas attendre la fin des choses.



Qu'il ne faut pas avoir une inquiète curiosité, mais qu'il faut attendre la fin des choses.

Ce qu'il y aurait de mieux pour toi, ce serait de ne pas vouloir tout connaître, ni dès le début ni plus tard ; mais si ta curiosité est si grande et si active, attends au moins la fin, regarde où tendent les choses, et ne te trouble pas, ne t'effraye pas dès le commencement. Si un ignorant voit un orfèvre commencer par fondre l'or et le mêler à la cendre et à la poussière, et qu'il n'attende pas la fin, il croira que l'or a péri. De même, supposez un homme né et élevé sur la mer, qui serait porté tout à coup au milieu des terres, sans avoir jamais entendu parler de la manière dont on cultive les campagnes : s'il voyait du blé entassé dans un grenier, défendu par des portes et des verrous, protégé contre l'humidité, et que tout aussitôt le laboureur l'enlevât à ses yeux, le répandit et le jetât dans la plaine, le laissât à la merci de tous ceux qui pourraient passer dans son champ, et non seulement ne le garantît pas contre l'humidité, mais même l'abandonnât à la boue et au fumier, sans y mettre de gardiens ; ne croirait-il pas que c'en est fait du blé, et ne blâmerait-il pas le laboureur d'avoir agi ainsi ? Pourtant rien dans la nature n'autorise ce blâme : il vient de l'ignorance de cet homme et de sa folle prétention de vouloir porter son jugement sans attendre. Qu'il attende donc l'été : alors la moisson est luxuriante, la faux est aiguisée et le blé qui a été répandu çà et là, laissé sans gardien, livré à la pourriture et à la corruption, abandonné dans la boue, a germé, s'est multiplié, a reparu brillant, a repris son ancienne splendeur, s'est dressé dans la plaine avec une grande vigueur, et déjà il est comme entouré de satellites, comme recouvert d'un vêtement brillant ; il porte la tête dans les airs, et réjouit l'œil du cultivateur qui va en retirer une nourriture abondante et un grand gain. À ce spectacle, quel ne sera pas l'étonnement de notre ignorant, lorsqu'il verra que le grain de blé a passé par de telles vicissitudes pour arriver à tant de fécondité et de beauté ! Averti par cet exemple, garde-toi, ô homme, de soumettre à ton examen le Maître qui nous gouverne tous. C'est là ce qu'il y a de plus sage. Mais si tu es assez opiniâtre, assez téméraire pour vouloir satisfaire un désir si déraisonnable, attends du moins la fin des choses. Le laboureur attend tout l'hiver en arrêtant sa pensée

non pas sur les souffrances de blé pendant la saison du froid, mais sur la douce influence qui le ranimera au beau temps : à plus forte raison devrais-tu attendre la fin, lorsqu'il s'agit de Celui qui cultive toute la terre ; qui prend soin de toutes les âmes. Quand je dis : la *fin*, je ne parle pas seulement de cette vie mortelle (bien que souvent dès cette vie les œuvres de Dieu aient leur fin), mais aussi de la vie future. Car ces deux vies sont ordonnées en vue d'une seule fin qui est notre salut et notre gloire. Bien qu'elles soient divisées par les temps, elles sont réunies par le but, et de même qu'il y a dans l'année un hiver et un été, mais que ces deux saisons concourent à une même fin, qui est la maturité des fruits, de même notre vie aussi a deux saisons et une seule fin. Lors donc que tu vois l'Eglise dispersée et endurant les maux les plus cruels, les chrétiens qui font sa gloire, persécutés et frappés de verges, son chef relégué au loin n'arrête pas seulement ton esprit sur ces malheurs ; considère aussi les biens qui en résulteront, les couronnes, les récompenses, les prix réservés aux vainqueurs. *Car celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé* (Matth. X, 22), dit Jésus. Dans l'Ancien Testament, comme le dogme de la résurrection n'était pas encore connu, tout avait sa fin dans cette vie ? Dans le Nouveau, il n'en est pas toujours ainsi, et quelquefois le malheur afflige cette vie, le bonheur est réservé à l'autre. Mais bien que chez les Juifs le bonheur se trouvât toujours sur cette terre et pour cette vie, voici en quoi auraient été le plus digne d'admiration ceux qui n'auraient pas voulu en jouir : ne connaissant pas encore le dogme de la résurrection, et voyant que les faits allaient à l'encontre des promesses de Dieu, ils auraient surtout mérité tout éloge, s'ils ne s'étaient ni scandalisés, ni troublés, ni effrayés de ce qu'ils avaient sous les yeux ; s'ils avaient humilié leur esprit devant l'incompréhensible providence du Seigneur, si, sans permettre que ce spectacle des faits leur fût une occasion de scandale, restant assurés malgré tout de la grandeur de la sagesse divine et de ses ressources inépuisables, ils avaient attendu la fin, ou mieux, avant de voir arriver la fin, avaient supporté avec reconnaissance tous les malheurs qui pouvaient les affliger, et n'avaient pas cessé de glorifier Celui qui leur envoyait ces souffrances. Peut-être ces paroles sont-elles obscures pour votre esprit. Je vais donc m'efforcer de les rendre plus claires.

Anciens qui ont attendu la fin des choses. L'ordre donné à Abraham d'immoler son fils. Histoire de Joseph. Exemple de David propre à consoler les affligés.

Comme Abraham était chargé d'années et que sa vieillesse l'avait rendu comme mort aux joies de la paternité : car il n'était pas plus en état d'être père que les morts eux-mêmes ; comme donc ce juste était vieux et très-vieux, qu'il avait dépassé de beaucoup les limites naturelles de l'âge où l'on peut encore avoir des enfants, et qu'il avait dans Sara une épouse plus stérile que la pierre, Dieu lui promit de lui donner une postérité si féconde, que le nombre de ses descendants égalerait le nombre des étoiles du ciel. (Gen. XV, 5.) Les plus grands obstacles s'opposaient à l'accomplissement de cette promesse, puisque le patriarche avait atteint les dernières limites de l'âge, et que sou épouse était doublement stérile, par vieillesse et par nature. En effet, ce n'était pas seulement la vieillesse qui la rendait stérile, c'était aussi sa nature, puisque dans sa jeunesse, elle n'avait pas pu enfanter. Elle était donc inféconde, c'est ce que saint Paul faisait entendre, par ces paroles : *Le ventre de Sara était comme mort.* (Rom. IV, 19.) Il ne dit pas seulement *Sara*, car tu pourrais croire qu'il fait allusion à son âge ; il dit : *le ventre de Sara*, car sa Stérilité ne vient pas seulement de vieillesse, mais de nature. Malgré qu'il y eût, comme je l'ai dit, de si grands obstacles, comme Abraham savait ce que c'est que la promesse du Seigneur, combien elle a de ressources et d'expédients, et comment ni les lois de la nature, ni la difficulté des choses, ni aucun autre empêchement ne peut l'entraver, comme il était assuré au contraire qu'elle aime à trouver ses voies et à atteindre ses fins à travers les obstacles mêmes, il accueillit avec foi la parole divine, espéra en son accomplissement, et ne laissa pas entrer dans son âme le trouble qu'auraient voulu y jeter ses raisonnements ; il jugea la puissance de Dieu assez grande, comme elle l'est en effet, pour tenir sa parole et ne recherche pas comment, ni de quelle manière cette paternité pouvait

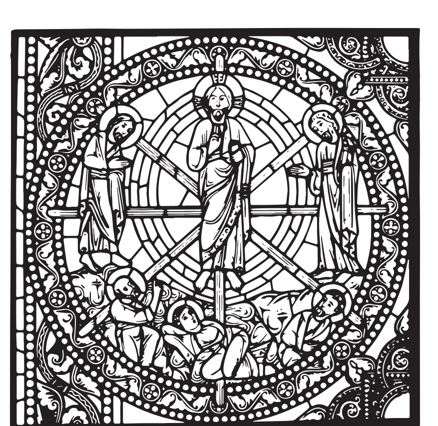
lui être donnée, pourquoi elle avait été refusée à sa jeunesse, pourquoi elle était accordée si tardivement à sa vieillesse. Aussi Paul proclame-t-il ses louanges d'une voix éclatante par ces paroles : *Espérant contre toute espérance, il crut qu'il deviendrait le père de beaucoup de nations.* (Rom. IV, 18.) Cela signifie : contre toute espérance humaine, il espéra en cette puissance de Dieu, qui triomphe de tout, qui peut tout, qui est supérieure à tout : Il crut non seulement qu'il serait père, mais même qu'il serait père de beaucoup de nations, et cela, malgré son âge, malgré la stérilité naturelle et la vieillesse de son épouse, selon ce qui lui avait été dit : *Ta postérité sera sans nombre. Il ne s'affaiblit point dans sa foi et il né considéra point, qu'étant âgé de cent ans, son corps était comme mort, et que le ventre de Sara n'avait plus la vertu de concevoir. Il n'hésita point, et il n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire tout ce qu'il a promis.* (Rom. IV, 19-21)

L'ordre donné à Abraham d'immoler son fils

Cela veut dire : Ayant rejeté aussitôt loin de lui la faiblesse humaine, s'en remettant à la toute-puissance du Dieu qui lui faisait ces promesses, et croyant que ses voies sont infinies, il crut avec une pleine conviction à l'entier accomplissement de la parole divine; il glorifia le Seigneur autant qu'il était possible par cela seul qu'il ne montra pas une vaine et inquiète curiosité, mais qu'il s'humilia devant la profondeur incompréhensible de la sagesse et de la puissance de Dieu et qu'il ne douta pas un seul instant que ce qui lui était promis ne s'accomplit. Ne vois-tu pas que c'est rendre gloire à Dieu, autant qu'il est en nous, que de s'humilier toujours devant les conseils impénétrables de la Providence, devant les mystères de sa puissance et de sa sagesse; de ne pas se laisser aller à une vaine et inutile recherche et de ne pas se demander : Pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? comment cela se peut-il faire ? Mais ce qui est digne d'admiration dans Abraham, ce n'est pas seulement qu'il eût cette foi ardente, mais encore qu'ayant, après cette promesse, reçu l'ordre d'immoler son fils unique, son fils chéri, il n'ait pas même alors été scandalisé, et pourtant que de causes de scandale pour l'âme faible qui n'aurait pas été attentive et vigilante ! tout d'abord l'ordre même du Seigneur ne prêtait-il pas au scandale ? Quoi donc, Dieu accepterait-il de tels sacrifices ! ordonnerait-il aux pères d'immoler leurs enfants, de finir leur vie par une mort violente, d'être les meurtriers de ceux qu'ils ont engendrés ! voudrait-il souiller ses autels d'un tel sang ! armerait-il la main d'un père contre son fils unique ? souffrirait-il que le juste fût plus cruel que les assassins ? Ajoutez qu'Abraham était éprouvé dans une affection que nous impose impérieusement la nature, et cela, non seulement parce qu'il était père, mais encore parce qu'il était bon père, et qu'il s'agissait d'un tel fils, d'un fils chéri, d'un fils unique, d'un fils dont la beauté, si grande au premier aspect, ne paraissait pas moins grande après examen. Il était en effet dans la fleur de l'âge, dans la force de la vertu, éclatant d'une double splendeur, de la splendeur de l'âme comme de celle du corps. De plus son père avait pour l'aimer un autre motif d'un bien grand poids : c'est qu'il l'avait eu contre toute espérance, et vous savez combien sont chéris ces enfants, qui, comme lui, naissent contre toute espérance et toute attente, qui nous sont accordés, comme l'avait été celui-ci, par une exception aux lois ordinaires de la nature.

Mais, outre toutes ces considérations, ce qui était surtout propre à fournir une occasion de scandale, c'était la promesse de Dieu, car cet ordre allait contre elle. En effet, Dieu lui avait dit : *Tes enfants seront aussi nombreux que les étoiles du ciel* (Gen. XV, 5) ; et maintenant, voilà que ce fils unique, qui devait remplir toute la terre de sa postérité, va être ravi à ce monde, livré à la mort, immolé avec la dernière cruauté. Cependant cette contradiction n'a pu scandaliser ni troubler ce juste, il a évité le coup qui aurait infailliblement atteint tout homme insensé, tout homme qui ne s'élève jamais de terre. Il ne s'est pas dit : Qu'est-ce donc ? suis-je trompé ? est-ce qu'on m'abuse ? est-ce là l'ordre de Dieu ? Non, et je n'obéirai pas : il est impossible que je sois le meurtrier de mon fils, que je rougisse ma main d'un sang si précieux ! Comment donc la promesse aurait-elle son accomplissement ? si je coupe la racine, comment y aurait-il des branches,

comment y aurait-il des fruits ? Si je comble la source, que deviendra le fleuve ? Si je fais mourir mon fils, comment aurai-je une postérité si féconde, que le nombre de mes descendants égale le nombre des étoiles ? Abraham n'a rien dit, rien pensé de tel ; mais, s'en remettant de nouveau à la puissance de Celui qui lui avait fait cette promesse, à cette puissance infinie si riche en moyens, si féconde en ressources, et qui, éclatante de lumière à travers les obstacles mêmes, supérieure aux lois de la nature et plus forte que tout ce qui existe, ne trouve rien qui lui puisse résister, il a rempli cet ordre avec une pleine assurance, il a égorgé son fils, il. a ensanglanté sa main, il a rougi son glaive, il a enfoncé son épée dans le cou de la victime ; oui, il a fait tout cela, sinon en action, du moins en intention. Aussi Moïse l'exalte et dit : *Il arriva après ces choses que Dieu éprouva Abraham et cria : Abraham ! et il répondit : me voici ; et Dieu lui dit : Prends maintenant ton fils unique, le fils de tes affections, Isaac, pour l'offrir en holocauste sur une des montagnes que je te dirai.* (Gen. XXII, 1, 2)



Est-ce là la parole de la promesse par laquelle Dieu lui disait qu'il serait le père d'une féconde postérité et que ses descendants égaleraient en nombre les étoiles du ciel ? Mais vois comment, après avoir reçu ce commandement, il accepta d'immoler le fils qui devait lui donner une telle postérité, de le ravir à la lumière et de l'offrir en holocauste à Dieu.. Saint Paul, exaltant et proclamant ses louanges, s'exprime en ces termes : *C'est, par la foi qu'Abraham offrit Isaac lorsque Dieu voulut le tenter.* (Hébr. XI, 17.) Ensuite, pour montrer toute la grandeur de son action, toute la vivacité de la foi dont il fit preuve, il ajoute : *Car c'est son fils unique qu'il offrait : lui qui avait reçu les promesses du Seigneur.*

Ce qu'il veut exprimer par ces paroles, le voici : On ne peut pas dire qu'Abraham avait deux enfants chéris, et que, le premier étant sacrifié, il espérait que le second le rendrait père d'une nombreuse postérité ; non, il n'avait que ce fils, en lui. seul était placée toute l'espérance qu'on pouvait avoir en l'accomplissement de la parole de Dieu, et pourtant il ne craignit pas de l'immoler ; de même que ni le dépérissement de sa vigueur ni la stérilité dont était frappé le ventre de Sara, n'avaient pu l'empêcher de croire à la paternité que Dieu lui ordonnait d'espérer, ainsi dans cette occasion la mort même de son fils ne pouvait lui enlever sa confiance. Compare cette conduite avec celle des hommes qui nous entourent, et tu verras quelle pusillanimité est la tienne, quelle petitesse d'âme ont ceux qui se scandalisent aujourd'hui, et tu comprendras clairement que si le scandale t'atteint, la seule cause en est que, loin de t'humilier devant les mystères de la divine Providence, tu recherches partout la manière dont se déroule le plan de la création, tu veux connaître toutes les raisons de toutes les choses, tu portes ta curiosité sur tout ce qui existe : Si Abraham avait agi comme tu fais, il aurait chancelé dans sa foi, mais tout autre a été sa conduite, aussi a-t-il obtenu une gloire éclatante, et a-t-il vu s'accomplir les promesses du Seigneur ; il ne s'est scandalisé ni à cause de son âge ni à cause de l'ordre qu'il reçut ensuite ; il n'a pas cru que le sacrifice d'Isaac arrêterait l'effet des promesses du Seigneur et il n'a pas désespéré de la parole divine, bien que la fin des choses fût proche pour lui. Ne viens pas me dire que Dieu n'a pas permis que son commandement fût exécuté ni que la main du juste fût ensanglantée, mais considère qu'il ignorait qu'il ne savait pas qu'il obtiendrait la vie de son fils et le ramènerait dans sa demeure, qu'au contraire il s'était mis tout entier à l'exécution du sacrifice qui lui était ordonné. C'est pour cela que la voix de l'ange cria par deux fois son nom du haut du ciel, car l'ange ne dit pas seulement : Abraham, mais : *Abraham, Abraham* ; car, comme toute son attention était tournée vers le sacrifice, il fallut l'appeler par deux fois pour arracher son esprit à la préoccupation qui le remplissait : tant il s'était porté tout entier à l'exécution du commandement du Seigneur ! Tu vois donc qu'il l'exécuta complètement en intention, et que jamais cependant il ne fut scandalisé ; pourquoi ? parce qu'il ne chercha pas à pénétrer les desseins cachés de Dieu.

Histoire de Joseph

Parlons maintenant de Joseph. Dis-moi : ne lui est-il pas arrivé quelque chose de semblable ? À lui aussi Dieu promit une grande destinée et les faits allaient à l'encontre de la parole divine. Car il lui avait été promis en songe que ses frères se prosterneraient devant lui. Deux rêves le lui avaient annoncé clairement : l'un, par la vision des astres ; l'autre, par la vision des gerbes de blé ; mais les événements qui survinrent ensuite démentaient complètement ces promesses. En effet, ces visions eurent pour premier effet d'exciter une guerre violente sous le toit paternel : ses frères, ces fils d'un même père, violant les lois du sang, déchirant les liens de l'amour fraternel, renversant l'ordre même de la nature, devinrent ses adversaires, et ses ennemis, et eurent pour lui, à l'occasion de ces songes, une cruauté plus grande que celle des loups. Comme des bêtes farouches et indomptables, qui auraient enlevé un agneau, ils lui dressaient sans cesse des embûches. Une haine insensée et une jalousie odieuse étaient la cause de cette guerre : bouillants de colère, chaque jour ils respiraient le meurtre, et l'envie allumait en eux comme une fournaise ardente, d'où s'élançait la flamme. Mais, comme ils ne pouvaient lui faire aucune violence, parce qu'il restait dans la maison paternelle auprès de Jacob et de Rachel, ils attaquèrent sa réputation, ils lui firent une renommée honteuse, ils lui intentèrent d'odieuses accusations, pour lui enlever ainsi l'amour de son père et le faire tomber plus facilement dans leurs pièges. Ensuite, l'ayant surpris loin des yeux de Jacob, lorsqu'il venait leur porter leur nourriture dans le désert et s'informer de leur état, sans tenir compte du motif qui l'amenait vers eux, sans rougir de honte en voyant qu'il leur apportait leur nourriture, ils tirèrent leurs épées, s'apprêtèrent à l'égorger et à devenir fratricides. Cependant ils n'avaient aucun reproche, ni petit ni grand, à lui adresser ; mais cette vertu même, qui aurait dû les porter à l'honorer et à le glorifier, ne leur inspirait qu'une inimitié jalouse et pleine de dénigrement. Joseph, malgré leur jalousie, loin d'éviter leur commerce, gardait toujours des dispositions fraternelles pour ceux qu'aveuglait une telle méchanceté : eux au contraire, malgré son affection pour eux, entreprirent de le tuer, et, autant qu'il fût en eux, ils le tuèrent, ils ensanglantèrent leurs mains, ils furent fratricides. Mais l'infinie sagesse de Dieu, qui marche à l'aise dans les sentiers impraticables, dans les abîmes eux-mêmes et jusque dans les voies de la mort, l'arracha de leurs mains sacrilèges. L'un des frères ouvrit l'avis qu'il ne fallait pas se souiller d'un tel sang. Dieu persuada les autres, et arrêta le meurtre. Cependant Joseph ne vit pas s'arrêter là le cours de ses malheurs quelle longue carrière d'épreuves, il avait encore à parcourir ! Après que Dieu eut empêché ses frères de l'immoler, comme leur cœur respirait encore la colère et que la tempête de leurs passions était encore dans toute sa force, ils ouvrirent à leur vengeance une nouvelle voie : ils dépouillèrent leur frère, le lièrent, le jetèrent dans une fosse, les cruels les inhumains ! les barbares ! Ensuite ils mangèrent les aliments qu'il leur avait apportés, et, tandis que jeté dans la fosse il craignait pour sa vie, eux faisaient bonne chère et s'enivraient.

Leur démence alla plus loin encore : ayant vu des étrangers d'un pays très éloigné du leur qui se rendaient en Égypte, ils leur vendirent leur frère, et lui préparèrent ainsi une autre mort, plus longue, plus cruelle et pleine de misère. Car il était jeune ; tout à fait jeune, il avait été élevé avec une grande liberté sous le toit paternel, il n'avait jamais subi ni la servitude, ni les maux de la servitude : aussi vois ce qu'il dut souffrir, lui qui tout à coup de libre devint esclave, de citoyen, étranger, et supporta le plus dur esclavage. Mais l'esclavage ce n'était pas tout encore : le voilà arraché à son père, à sa mère, à toute sa famille, nu, étranger, sans patrie, sans cité, livré par sa condition d'esclave à des mains barbares ! Y avait-il là une seule circonstance qui ne fût accablante pour lui ? L'imprévu, la surprise d'un événement qui arrive contre toute attente, contre toute prévision, la gravité d'une telle infortune, la pensée qu'il a été jeté dans ce malheur par des frères et par des frères qu'il chérit, par des frères auxquels il n'a jamais fait une seule injure ni petite ni grande, auxquels il a prodigué au contraire ses bons offices : y a-t-il rien enfin qui ne fût fait pour le jeter hors de lui ? Rien toutefois ne l'a troublé. Cependant il était conduit par les marchands en Égypte, pour y échanger une fois de plus un joug contre un autre.

Car arrivé là, après avoir passé de maître en maître, il fut encore esclave, et il habita avec des barbares, lui fils de la Judée, lui noble, lui deux fois libre, libre de corps et libre d'âme. Malgré ces malheurs il ne se scandalisait pas quand le souvenir des songes qui lui avaient promis un tout autre sort lui revenait à la mémoire. Il ne se demandait pas même : pourquoi enfin tous les maux m'arrivent-ils ? Ainsi pendant que ces fratricides, ces loups, ces animaux féroces, vivaient dans les délices malgré leur crime sous le toit paternel, lui, qui devait être leur roi, maintenant esclave, soumis à un maître, vendu dans une terre lointaine, accablé par le poids de la misère, non seulement il n'était pas leur roi, mais il était devenu leur esclave, et ses infortunes contredisaient de point en point les promesses qu'il avait reçues. En effet, bien loin de gagner un trône, il perdait sa patrie, sa liberté, la vue de ses parents, et ses épreuves n'étaient pas encore à leur terme.

Un nouvel abîme, plus profond que tous les autres, s'ouvre pour l'engloutir et le menace une fois de plus de mort et de supplice, mais de mort ignominieuse et de supplice plein de déshonneur. Car la reine a porté sur lui des yeux impurs ; séduite par la beauté de l'adolescent, captivée par l'éclat de son visage à son tour ; elle ourdit contre lui des pièges et des embûches. Lorsque sa luxure eut tendu ses filets de tous côtés, elle observait chaque jour comment elle pourrait prendre l'adolescent dans ses mailles, le précipiter dans le gouffre de l'adultère et le livrer à une mort éternelle. Chaque jour elle allait à cette chasse, aiguillonnée par sa passion ; chaque jour son lascif amour lui donnait de nouvelles armes. Enfin, l'ayant surpris loin de tous les regards, elle l'entraîna de force dans ses bras impudiques, voulut le contraindre à souiller la couche de son époux, et s'efforça de faire violence à sa chasteté. Ce juste est pourtant sorti sans blessure d'une telle lutte : l'empire de la concupiscence, le trouble des sens dans un âge si tendre, les pièges d'une épouse impudique, les efforts d'une reine, l'emportement de la jeunesse, toutes les impressions que pouvaient éveiller en lui le contact, la vue, la fureur passionnée d'une femme ; il surmonta tout avec la plus grande facilité, comme l'aigle qui élève son vol vers les plus hautes régions de l'air ; et, se dépouillant de ses habits, les abandonnant à ces mains impures, il sortit nu ; mais tout nu qu'il était, la chasteté le couvrait d'un vêtement splendide et plus éclatant que la pourpre elle-même.

Cet acte de vertu lui valut devoir encore une fois le glaive menacer sa tête, la mort lui dresser ses embûches, la tempête redoubler de violence, et la fureur de la reine jeter plus de flammes que la fournaise de Babylone. Car ses désirs s'étaient rallumés plus ardents, et la colère, autre passion terrible, qui venait s'ajouter à sa luxure, avait rempli son âme d'une extrême cruauté, se portait tout entière au meurtre, saisissait le glaive, méditait les châtiments les plus injustes, et hâtait le supplice de cet athlète de la chasteté, de la fermeté et de-la constance. Elle va donc vers son époux,

”

Le voilà arraché à son père, à sa mère, à toute sa famille, nu, étranger, sans patrie, sans cité, livré par sa condition d'esclave à des mains barbares ! Y avait-il là une seule circonstance qui ne fût accablante pour lui ? L'imprévu, la surprise d'un événement qui arrive contre toute attente, contre toute prévision, la gravité d'une telle infortune, la pensée qu'il a été jeté dans ce malheur par des frères et par des frères qu'il chérit, par des frères auxquels il n'a jamais fait une seule injure ni petite ni grande, auxquels il a prodigué au contraire ses bons offices : y a-t-il rien enfin qui ne fût fait pour le jeter hors de lui ? Rien toutefois ne l'a troublé.

et lui expose les faits, mais non dans leur vérité. Elle ourdit la trame de la calomnie, fait croire au juge tout ce qui lui plaît d'imaginer, accuse Joseph de l'avoir surprise seule, et, comme si elle avait été outragée, demande vengeance : enfin, comme pièce de conviction, ses mains impures portent les habits de l'innocent jeune homme. Ainsi corrompu, le juge n'appela point l'accusé devant son tribunal ; et ne lui donna pas la parole. Sans l'avoir vu, il le condamna comme coupable et convaincu d'adultère, et le fit jeter chargé de chaînes dans la prison. Ainsi, celui que la vertu ornait, d'une si belle couronne, dut vivre en prison avec des imposteurs, des briseurs de sépulcres, des meurtriers, des hommes souillés de tous les forfaits : et pourtant toutes ces ignominies n'ont pas pu le troubler ! Un prisonnier qui avait offensé le roi fut relâché, mais lui, détenu depuis longtemps, il restait toujours enfermé : et ce qui eût dû lui mériter, récompense et gloire lui avait valu le dernier des châtiments. Il ne s'en émouvait pas, s'en scandalisait pas, il ne se disait pas même : pourquoi ces souffrances ? À quoi bon ces épreuves ? Moi qui devais régner sur mes frères, non seulement je n'ai pas les honneurs suprêmes, mais j'ai même perdu patrie, maison, parents, liberté, repos ; j'ai été immolé par ceux qui devaient se prosterner devant moi, et, après qu'ils m'eurent ainsi sacrifié, ils m'ont vendu ; je suis devenu esclave dans un pays barbare, j'ai passé de maître en maître, et là ne s'arrêtent pas mes malheurs : il n'y a autour de moi que gouffres et que précipices. Car, après que mes frères m'eurent entouré de pièges, m'eurent immolé, m'eurent livré à la servitude, à la servitude des marchands, à la servitude des Égyptiens, voilà que : de nouveau je vois se dresser devant moi les pièges de la mort, une calomnie plus noire encore que celle dont j'avais déjà été victime d'habiles machinations, une attaque passionnée, une justice corrompue, une accusation qui me couvre de honte et me livre au supplice. Sans avoir pu plaider ma cause, je suis, quoiqu'innocent, jeté dans une prison où, chargé de chaînes, je dois vivre avec des adultères, des meurtriers, des criminels souillés de tous les forfaits. Cependant le premier échanson est relâché, la prison s'ouvre pour lui, et moi, je ne puis pas, même après lui, obtenir de trêve à mes souffrances ; il a vu s'accomplir les promesses de son rêve, selon l'interprétation que j'en avais donnée, et moi je reste accablé de maux intolérables ! Est-ce là ce que m'avaient annoncé mes songes ? Est-ce là ce que me présageaient et les astres et les gerbes de blé ? Où sont les promesses du Seigneur ? où sont ses paroles ? Serais-je donc trompé ? serais-je donc abusé ? Car comment mes frères se prosterneraient-ils devant moi, pauvre esclave chargé de chaînes, condamné comme adultère, sans cesse en péril de mort et si éloigné de la terre qu'ils habitent ! Les promesses de Dieu ont péri et s'en sont allées au néant. Non, il n'a rien dit, rien pensé de tel ; mais il attendait la fin, de toutes ces choses en homme assuré que la sagesse de Dieu est infinie ; que ses ressources sont innombrables ; et non seulement il ne se scandalisait pas, mais même il était fier et glorieux de ses maux.

Exemple de David propre à consoler les affligés

Que dire de David ? N'avait-il pas été sacré roi ? n'avait-il pas été désigné par le suffrage de Dieu ? ne tenait-ils pas le sceptre au milieu des Juifs ? n'avait-il pas remporté sur le barbare Goliath un glorieux triomphe ? Cependant voilà qu'il souffre les maux les plus cruels, entouré d'ennemis, environné de pièges par Saül, courant risque de la vie, entraîné dans les combats les plus périlleux, sans cesse chassé dans le désert, errant, fugitif, sans cité, sans pays, habitant une terre étrangère : Qu'ai-je besoin d'en dire plus ? Enfin, il n'avait plus de patrie, il avait perdu tout son royaume, il vivait au milieu d'ennemis barbares acharnés à sa perte, il supportait une vie plus triste que la servitude : car il manquait des premiers aliments, et il endurait ces souffrances après que Samuel lui était apparu, après qu'il l'avait oint de l'huile sainte, après qu'il avait reçu la promesse de la royauté, après qu'il avait tenu le sceptre et porté le diadème, après que Dieu l'avait élu et lui avait donné son suffrage. Cependant tant de malheurs n'ont pu le scandaliser, et il ne s'est pas dit : pourquoi donc tous ces maux ? Moi, souverain, moi, qui devais posséder un si grand empire, je ne puis pas même avoir la sécurité du simple citoyen ; mais errant, fugitif, sans cité, sans pays, habitant une terre étrangère, chassé dans un pays barbare, je manque de la nourriture nécessaire, et chaque

jour Je vois suspendus sur ma tête les plus grands dangers. Où sont les promesses de royauté ? où sont les paroles qui me disaient d'espérer un empire ? — Non, il n'a rien dit, rien pensé de tel ; il ne s'est pas scandalisé de ce qui arrivait, mais il a attendu l'accomplissement des promesses.

J'en pourrais citer mille autres qui, tombés dans des maux terribles, bien loin de se troubler, ont continué d'avoir confiance dans les paroles du Seigneur, même lorsqu'ils voyaient que les faits étaient contraires aux promesses. Grâce à leur patience, ils ont remporté de glorieuses couronnes. Vous donc aussi, vous que j'aime, attendez la fin : car tout sera accompli, soit maintenant, soit plus tard. Humiliez-vous devant l'incompréhensible providence de Dieu, ne dites pas : quel remède pourra-t-il trouver à de si grands maux ? et ne recherchez pas curieusement par quelles voies le Seigneur accomplit ses miracles.

Les Anciens ne se sont pas scandalisés dès le moment où ils ont vu les événements contraires aux promesses de Dieu.

Les justes dont je viens de parler n'ont recherché ni pourquoi ni comment s'accompliraient les promesses du Seigneur ; mais, lors même qu'ils voyaient que tout était désespéré aux yeux de la raison humaine, ils ne se troublaient pas, ils ne s'effrayaient pas, ils supportaient courageusement toutes les épreuves ils s'en remettaient à l'avenir, assurés que la parole du Tout-Puissant ne saurait faillir, et ne se laissaient pas abattre dans le moment même par les événements contraires. Ils étaient en effet pleinement convaincus que Dieu a dans sa sagesse des ressources infinies, qu'il peut, même après avoir tout obscurci, remettre tout dans un plus beau jour, et qu'il lui est très facile de mener à leur fin ses promesses. Toi aussi, mon ami, si dès cette vie tu vois finir ce qui t'afflige, glorifie le Seigneur ; si au contraire les malheurs s'ajoutent aux malheurs, glorifie-le encore et ne te scandalise pas, persuadé que la providence de Dieu est infinie, qu'aucune expression ne peut la rendre, et que toutes choses auront la fin que réclame la justice soit maintenant, soit plus tard. Que si quelqu'un, en m'entendant dire *: Plus tard*, s'imagine dans sa petite intelligence qu'il verra tout s'accomplir ici-bas, nous lui dirons que notre vraie vie, que l'état où nous resterons à jamais, nous est réservé dans l'avenir. Nous ne sommes ici, que sur une route, là nous serons dans la patrie ; ici tout passe comme les fleurs du printemps, là tout subsistera comme le roc, là sont les couronnes et les récompenses qui ne périssent pas, là sont les prix destinés aux vainqueurs, là sont les peines et les châtiments intolérables qui attendent ceux qui se seront couverts d'une telle iniquité. Mais enfin, me dira-t-on, pourquoi ne pas voir aussi ceux qui ont été scandalisés ? Et moi, je te demande pourquoi, ne parlant pas de ceux qui ont brillé d'un plus grand éclat, tu choisis, pour les mettre en avant, ceux qui d'abord se sont couverts du masque de la piété, mais qui sont maintenant démasqués ? Ne sais-tu pas que le feu purifie l'or et montre le vil plomb dans, toute sa laideur ? Ne distingues-tu pas la paille du froment, les loups des agneaux, les hypocrites de ceux qui ont montré dans leur vie une piété sincère ? Lors donc que tu verras le scandale dans ceux-là, songe à la gloire dont brillent ceux-ci. Oui, il en est qui ont trébuché, mais il en est bien plus qui sont restés fermes, qui se sont préparé de grandes récompenses, et n'ont cédé ni à la puissance des méchants qui leur dressaient des piégés, ni à la difficulté des temps. Que ceux qui ont été scandalisés se l'imputent à eux-mêmes, puis que trois enfants arrachés du milieu des prêtres, éloignés, du temple et de l'autel, vivant au milieu d'un pays barbare où aucune pratique de la loi n'était observée, ont pourtant observé avec une scrupuleuse exactitude toutes les prescriptions de cette loi. Il en est de même de Daniel et de mille autres : mais tandis

que les uns, même réduits en esclavage, ont préservé leur foi de toute atteinte, il en est d'autres qui, restant chez eux et jouissant de tous les avantages de la patrie, se sont heurtés, sont tombés et ont été condamnés.

Pourquoi il y a dans le monde des méchants et des démons ; pourquoi Dieu permet le scandale.

Si tu cherches à savoir pourquoi le scandale est permis, si, ne t'inclinent pas devant les raisons cachées des conseils de Dieu, tu t'efforces de satisfaire sur tous les points ton inquiète curiosité, de questions en questions combien d'autres difficultés ne vas-tu pas te proposer ? Tu voudras savoir pourquoi Dieu a laissé les hérésies se produire, le diable et les démons nous tenter, les méchants entraîner dans leur chute beaucoup d'entre nous, et, ce qui résume tout, pourquoi l'antéchrist s'avance, lui dont le pouvoir est tel pour tromper, que, dit le Sauveur, il irait jusqu'à séduire, s'il était possible, les justes eux-mêmes. (Matth. XXIV, 24.) Mais il ne faut pas se poser ces questions ; en toutes choses, rapportons-nous-en à la sagesse incompréhensible de Dieu. Car, quand mille vagues, mille tempêtes l'assailleraient, celui qui se tient ferme plein d'une mâle assurance, non seulement ne sera pas atteint, mais même deviendra plus fort, tandis que l'homme faible et sans consistance, qui n'a qu'une mollesse négligente tombe souvent, même sans être poussé par personne. Si pourtant tu veux une explication, écoute celle que nous connaissons. Il en est assurément bien d'autres qui sont connues de Celui dont la providence nous gouverne par des voies si différentes et si variées : pour celle que nous connaissons, la voici. Le scandale, disons-nous, est permis pour que les récompenses réservées aux âmes fortes et vertueuses ne perdent rien de leur éclat : c'est ce que nous enseigne Dieu lui-même ; lorsque, parlant à Job, il lui dit : *Si je t'ai répondu, crois-tu que, ce soit pour autre chose que pour faire briller ta vertu ?* (Job, XL, 3.) Paul dit également : *Il faut qu'il y ait même des hérésies afin qu'on découvre par là ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée*. (I Cor. XI, 19.) Lorsque tu l'entends dire : *Il faut qu'il y ait des hérésies* ; ne crois pas que l'Apôtre parle ainsi pour nous engager à être hérétiques, loin de toi cette pensée ; mais il annonce ce qui doit arriver et il prédit l'avantage qu'en retirent les fidèles attentifs et vigilants : car, dit-il, c'est alors que votre vertu paraîtra dans tout son éclat à vous qui ne vous serez pas laissé tromper. Outre cette considération, Dieu a encore permis pour un autre motif qu'il y eût des méchants : c'est pour qu'ils ne fussent pas privés des avantages qu'ils retirent de leur conversion ; c'est ainsi qu'ont été sauvés l'apôtre Paul, le bon larron, la femme de mauvaise vie, le publicain et mille autres. Si, avant leur conversion, ils avaient été enlevés de ce monde, aucun d'eux n'eût été sauvé. Quant à la venue de l'antéchrist, Paul en donne encore une autre raison, quelle est-elle ? c'est que les Juifs n'auront ainsi à se couvrir, d'aucune défense. De quel pardon en effet, pourraient-ils être dignes, eux qui n'ont pas reçu le Christ, en qui ils devaient croire ? C'est pourquoi l'Apôtre dit : *De la sorte seront condamnés tous ceux qui n'ont, point cru ci la vérité, c'est-à-dire au Christ, mais qui ont estimé l'injustice* (II Thess. II, 11), c'est-à-dire l'antéchrist. Ils prétendaient en effet qu'ils ne croyaient pas en lui parce qu'il se proclamait Dieu. *Nous te lapidons*, disent-ils, *parce qu'étant homme, tu te fais Dieu.* (Jean, X, 33). Pourtant ils l'avaient entendu attribuer une grande puissance au Père, il leur avait annoncé qu'il venait avec la permission de son Père, et il en avait donné beaucoup de preuves. Comment donc s'excuseront-ils, lorsqu'ils auront accueilli l'antéchrist, qui, lui aussi se dira Dieu, mais qui, bien loin de parler du Père, n'en fera pas même mention. Aussi, le Christ au milieu des reproches qu'il leur adresse, leur fait-il cette prédiction : *Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez* (Jean, V, 43) ; voilà pourquoi le scandale est permis. Que si tu mets en avant ceux qui ont été scandalisés, je t'opposerai ceux qui ont brillé d'une plus grande gloire, et je te dirai qu'il ne fallait pas qu'à cause de la négligence et de la paresse de ceux qui ne peuvent pas être attentifs et vigilants, et gagner ainsi d'innombrables couronnes, les récompenses réservées aux justes, perdissent de leur éclat. Supprimez en effet ces occasions de combattre et de vaincre, et vous faites tort aux justes ; donnez-les, et si les faibles ne s'en tirent pas sans blessure, ils ne peuvent du moins en accuser qu'eux-mêmes ; pour les convaincre de leur faute et le leur reprocher,

ils ont l'exemple de ceux qui non seulement n'ont pas été scandalisés, mais qui même sont sortis de la lutte plus glorieux et plus forts.

Rien ne peut blesser ni renverser ceux gui sont attentifs et vigilants ; Abraham, Noé, Job.

Dis-moi, je t'en prie, de quels prêtres Abraham a-t-il eu le secours? de quels docteurs pouvait-il consulter les lumières ? par qui a-t-il été catéchisé, exhorté, conseillé ? Il n'y avait pas alors d'Écriture, de loi, de prophètes, ni rien de semblable ; il naviguait sur une mer qui n'avait pas encore été ouverte, il marchait dans une voie qui n'avait pas été frayée, bien plus, il était né d'une famille et d'un père impies. Malgré tant de désavantages qu'il avait sur nous, il n'a pas chancelé. Voyez au contraire de quel éclat a brillé sa vertu ! ce qu'après un si long temps, après les prophètes, après la loi, ce qu'après une si longue instruction, confirmée par tant de preuves, par tant de prodiges, le Christ a dû enseigner aux hommes ! Abraham en avait beaucoup de siècles avant, donné l'exemple ; il a montré une charité ardente et sincère, a méprisé les richesses, il a été plein de sollicitude pour tous ceux qui lui étaient unis par le sang, il a foulé aux pieds tout faste, il a rejeté loin de lui toute mollesse et tout relâchement, et il a vécu avec plus d'austérité que les moines qui habitent maintenant sur le sommet des montagnes. En effet, il n'avait pas de maison, et c'était un toit de feuillage qui abritait et couvrait la tête de ce juste ; étranger dans la terre qu'il habitait, il n'en avait pas moins de zèle à accorder l'hospitalité, et tout étranger qu'il était sur cette terre étrangère, il s'employait chaque jour à recevoir et à soigner tous ceux qui pouvaient voyager à l'heure du midi, il les servait de ses propres mains et se faisait aider par sa femme dans cette noble occupation. Que n'a-t-il pas fait pour son neveu, bien que celui-ci se fût mal comporté envers lui et qu'il eût voulu prendre la plus belle part dans le partage, et cela après que l'élection du Seigneur avait choisi Abraham ! N'a-t-il pas versé le sang ? n'a-t-il pas armé tous ses serviteurs ? ne s'est-il pas jeté dans un danger manifeste ? au temps où il lui fut ordonné de quitter son pays et d'aller dans une autre contrée, n'a-t-il pas obéi sur l'heure ? n'a-t-il pas abandonné sa patrie, ses amis, ses proches, tous ceux qu'il connaissait ? par soumission au commandement du Seigneur n'a-t-il pas délaissé des biens assurés ? ne les a-t-il pas sacrifiés dans sa pensée à des biens incertains, tant il croyait aux promesses de Dieu, tant il avait toute la foi qui nous est prescrite ! Après tout cela, comme la disette le faisait souffrir de la faim, et qu'il avait dû changer de pays une seconde fois, loin de se troubler et de s'effrayer, n'a-t-il pas montré la même obéissance, la même sagesse, la même constance ? n'est-il pas allé en Égypte, et, docile à la voix de Dieu qui le lui ordonnait, ne s'est-il pas séparé de son épousé ? n'a-t-il pas vu l'Égyptien la souiller autant qu'il a été en son pouvoir ? n'a-t-il pas été frappé à l'endroit le plus sensible d'un coup plus terrible que la mort ? Car, dis-moi ; y a-t-il rien de plus affreux que de voir, après toute une vie de vertu, une femme à laquelle on est uni par les liens du mariage, livrée en pâture aux désirs effrénés d'un barbare, conduite dans le palais du roi, enfin déshonorée ? Il est vrai que l'outrage n'a pas été jusqu'au fait même, mais Abraham s'attendait à le voir consommé, il n'en supportait pas moins avec courage toutes les épreuves ; ni le malheur ne pouvait l'abattre, ni la bonne fortune le gonfler d'orgueil, mais il conservait en toutes circonstances une admirable égalité d'âme. Ce n'est pas tout, lorsqu'il lui fut annoncé qu'il aurait un fils, son esprit ne lui montrait-il pas mille obstacles qui s'y opposaient ? Mais n'a-t-il pas apaisé ses raisonnements, calmé leur tumulte, et brillé ainsi de tout l'éclat de la foi ? Lorsqu'ensuite il reçut l'ordre d'offrir son fils en holocauste, n'a-t-il pas mis à le mener au sacrifice tout l'empressement qu'il aurait mis à le marier, à le conduire au lit nuptial ? n'a-t-il pas pour ainsi dire dépouillé sa nature et cessé d'être homme ? n'a-t-il pas offert au Seigneur un sacrifice nouveau et extraordinaire ? n'a-t-il pas, à lui seul, supporté tout le poids de la lutte, sans vouloir appeler à son aide sa femme, son esclave ou tout autre ? Il savait, oui, il savait clairement combien était profond le précipice qui s'ouvrait sous ses pieds, combien lourd le fardeau qui lui était imposé, combien terrible le combat qu'il allait soutenir, et c'est parce qu'il le savait qu'il a voulu parcourir seul toute la carrière, qu'il l'a parcourue, qu'il a combattu, qu'il a remporté la couronne, qu'il

a été proclamé vainqueur. Quel prêtre lui a enseigné cette foi ? quel docteur ? quel prophète ? aucun ; mais, comme il avait une âme forte, il s'est suffi à lui-même en toute occasion.

Que dire de Noé ? quel prêtre, quel docteur, quel maître l'a instruit ? N'a-t — il pas, par ses seules forces, alors que tout l'univers était rempli de crimes, suivi une voie tout opposée à celle qu'il voyait suivre ? n'a-t-il pas cultivé la vertu ? n'a-t-il pas brillé d'un tel éclat au milieu des hommes, qu'il a pu sortir lui-même sain et sauf de la ruine commune de toute la terre, et, par sa sublime vertu, arracher beaucoup d'autres que lui aux dangers qui les menaçaient ? De qui a-t-il appris à être juste, à être parfait ? De quel prêtre, de quel docteur a-t-il reçu l'enseignement ? D'aucuns que tu puisses citer. Voyez au contraire son fils ! bien qu'il ait eu sous les yeux, pour l'instruire sans cesse, la vertu d'un tel père, bien qu'il ait entendu les leçons que Noé lui donnait par ses actions comme par ses paroles, bien qu'il ait eu pour l'exhorter la voix puissante des événements, celle de la perte du genre humain, celle du salut de sa famille, il se montra cependant coupable envers lui, se moqua de sa nudité, et la livra à la risée. (Gen. IX, 22.) Ne vois-tu pas qu'on a toujours besoin d'avoir une âme forte et généreuse ?

Mais parlons de Job. Dis-moi, quels prophètes avait-il entendus ? quel enseignement avait-il reçu ? aucun. Cependant, quoique privé de ces secours, il s'est montré d'une scrupuleuse exactitude dans l'observation de tous les devoirs. Il a partagé avec les pauvres tous ses biens, il a fait plus ; il a mis son corps à leur service, car il recevait les voyageurs, et sa maison leur appartenait plus qu'au possesseur lui-même. Il employait la vigueur de son corps à défendre les opprimés ; par la sagesse et la modération da sa parole, il réduisait au silence les calomniateurs ; enfin, il faisait briller dans toutes ses actions une conduite vraiment évangélique. En effet, le Christ dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit* (Matth. V, 3) ! et c'est ce dont Job a montré la vérité par tout ce qu'il a fait. *Si j'avais dédaigné, dit-il, de faire droit à mon serviteur et à ma servante, quand ils ont contesté avec moi, qu'eusse je fait, quand le Dieu fort se serait levé ? et quand il m'aurait demandé compte, que lui aurais-je répondu ? Celui qui m'a créé dans le sein de ma mère, n'a-t-il pas fait aussi celui qui me sert ? Nous avons été formés de même dans le sein maternel.* (Job, XXXI, 13-15.) *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre !* (Matth. V, 4.) Qui a donc été plus doux que celui dont ses serviteurs disaient : *Qui nous, donnera de sa chair ? nous n'en saurions être rassasiés* (Job, XXXI, 31), tant ils avaient pour lui un ardent amour ! *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !* (Matth, V, 5 :) Ce, mérite ne lui a pas manqué plus que les autres. Écoute-le en effet : *Quand j'ai péché volontairement, ai-je redouté la foule du peuple pour ne pas raconter mon iniquité*? (Job, XXXI, 33-34.) Un homme ainsi disposé devait évidemment verser une grande abondance de larmes. *Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice !* (Matth. V, 6.) Tu vois que cette parole s'est admirablement vérifiée en lui. *J'ai brisé,* dit-il, *les mâchoires de l'injuste, et je lui ai arraché la proie d'entre les dents.* (Job, XXIX, 17.) *Je m'étais revêtu de la justice ; mon équité était comme un manteau qui me servait de vêtement.* (Ibid. 14.) *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde* ! (Matth. V, 7.) Or, Job a été miséricordieux non seulement en donnant son bien, en couvrant les nus, en nourrissant les affamés, en secourant les veuves, en défendant les orphelins, en portant remède aux blessés, mais aussi en compatissant dans son âme à toutes les souffrances. *Car,* dit-il, *j'ai pleuré sur toutes les infirmités, et j'ai gémi chaque fois que j'ai vu un homme dans la nécessité.* (Job, XXX, 25.) En effet, comme s'il avait été le père de tous les infortunés, il venait en aide au malheur des uns, il pleurait sur le malheur des autres, et se montrait miséricordieux en paroles, et en actes, par sa compassion et par ses larmes ; il employait tous

les moyens pour relever ceux qui étaient accablés de maux et il était pour tous les faibles comme un port hospitalier. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu* ! (Matth. V, 8.) Cela s'est encore vérifié en lui avec éclat. Écoute en effet le témoignage que lui rend le Seigneur : *Il n'a point d'égal sur la terre cet homme intègre et droit, qui craint Dieu et se détourne du mal.* (Job, XVIII.)

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux ! (Matth. V, 10.) C'est ainsi qu'il a triomphé dans beaucoup de combats et remporté un grand nombre de couronnes. Ce n'étaient pas les hommes qui le tourmentaient, c'est le démon, ce principe de tous les maux, qui, après avoir fait avancer toutes les machines de guerre, l'assaillit, le chassa de sa demeure et de sa patrie, le jeta sur le fumier, lui enleva toutes ses richesses, tous ses enfants, la santé même, et le tortura par les douleurs de la faim. Ensuite plusieurs de ses amis lui prodiguèrent l'insulte et rouvrirent toutes les blessures de son âme. *Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi on vous dira des injures, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement contre vous toute sorte de mal. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans les cieux.* (Matth. V, 11, 12) Cette béatitude, il l'a encore obtenue, et avec quelle plénitude ! En effet, ceux qui se trouvaient auprès de lui le déchiraient dans leurs paroles ; ils prétendaient que son châtiment n'était pas assez grand pour ses fautes, ils l'accablaient d'interminables accusations et ourdissaient contre lui le mensonge et la calomnie. Job les arracha pourtant au péril que Dieu avait déjà suspendu sur leurs têtes, et ne leur fit aucun reproche pour les injures qu'ils lui avaient adressées. Car là il a suivi ce précepte : *Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent.* (Matth. V, 44.) Il les a aimés en effet, il a prié pour eux, il a apaisé la colère de Dieu, et il a racheté leurs fautes. Cependant ni prophètes ni évangélistes, ni prêtres ni docteurs, personne enfin ne l'avait exhorté à la vertu. Vois-tu de quel prix est une âme généreuse, et combien elle se suffit à elle-même dans la pratique du bien, même lorsque personne ne lui donne ses soins ? Bien plus, il avait eu pour ancêtres des hommes sans piété et souillés de tous les crimes. Paul, parlant de son ancêtre Ésaü, s'exprime ainsi : *Qu'il n'y ait pas de fornicateur et de profane comme Ésaü, qui vendit son droit d'aînesse pour un seul mets.* (Hébr. XII, 16.)

Il y a eu, même du temps des apôtres, beaucoup de scandales, beaucoup de méchants, et de fréquentes persécutions contre les docteurs.

Maintenant, dis-moi, n'y a-t-il pas eu du temps même des apôtres mille scandales comme ceux dont tu te plains ? Écoute donc les paroles de l'apôtre Paul : *Tu sais que tous ceux qui sont d'Asie m'ont abandonné, du nombre desquels sont Phygelle et Bermogène.* (II Tim. I, 15.) Les docteurs ne vivaient-ils pas en prison ? n'étaient-ils pas chargés de fers ? ne souffraient-ils pas les derniers maux de la part et de leurs concitoyens et des étrangers ? Est-ce qu'après eux et pour les remplacer, des loups dévorants ne sont pas entrés dans les bergeries ? est-ce que Paul ne prédisait pas toutes ces souffrances aux pasteurs d'Éphèse qu'il avait fait venir à Milet ? *Je sais,* dit-il, *qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravissants qui n'épargneront point le troupeau, et que d'entre vous-mêmes il se lèvera des hommes qui annonceront des choses pernicieuses afin d'attirer les disciples après eux.* (Act. XX, 29, 30.) Est-ce qu'Alexandre, l'ouvrier en cuivre, ne lui a pas fait souffrir mille maux, le poursuivant partout, l'attaquant, le combattant, le réduisant à une telle extrémité, qu'il en avertit son disciple Timothée, et lui dit : *Garde-toi aussi de lui, car il a fort résisté à nos paroles.* (II Tim. IV, 15.) Est-ce que toute la nation des Galates, corrompue par quelques faux frères, ne s'est pas portée au judaïsme ? (Gal. II, 4.) Au commencement même de la prédication de l'Évangile, voyez Étienne, cet homme dont la parole avait plus d'impétuosité que les fleuves, qui imposait silence à tous, qui fermait la bouche impudente des Juifs, qui ne trouvait personne qui lui pût résister, qui portait le trouble dans tout le judaïsme, qui a remporté un insigne trophée et une victoire éclatante, et qui, si fort, si sage, si rempli de la grâce, a rendu tant de services à l'Église. Avant d'avoir pu prêcher longtemps, n'a-t-il pas été tout à coup saisi, condamné comme blasphémateur et lapidé ? Et Jacques ? n'a-t-il pas été, lui aussi, arraché dès son début à la carrière dans laquelle il commençait,

pour ainsi dire, à prendre sa course ? Hérode, pour faire plaisir aux Juifs, ne l'a-t-il pas livré au bourreau, lui, cette colonne, ce support de la vérité ? (Act. XII, 2.) Combien d'hommes alors n'ont pas été scandalisés à la vue de ces événements ! Mais ceux qui sont restés debout ont vu leur vigueur s'accroître. Écouté en effet ce que dit saint Paul dans son épître aux Philippiens : *Je veux vous faire savoir, mes frères, que ce qui m'est arrivé, loin de nuire au progrès de l'Évangile, lui a plutôt servi, en sorte que plusieurs de nos frères en Jésus-Christ, encouragés par mes liens, ont conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer sans crainte la parole de Dieu.* (Phil. I, 12-14.) Vois-tu cette force, cette confiance, cette fermeté d'âme, ce dessein plein de sagesse ? Ils voyaient le maître emprisonné, chargé de chaînes, torturé, frappé, accablé de mille maux, et non seulement ils ne se scandalisaient pas, mais ils ne se troublaient même pas ; au contraire, ils prenaient plus d'assurance, et les souffrances « du maître leur inspiraient plus d'ardeur pour affronter les combats. Mais, m'objectes-tu, d'autres sont tombés ? Je ne le nie pas, car il est naturel qu'à la vue de ces malheurs beaucoup d'esprits aient été abattus ; mais, ce que j'ai déjà dit souvent, et ce que je ne cesserai — jamais de répéter, je le redis encore : Ces hommes doivent imputer leur chute à eux-mêmes et non à la nature des choses. En effet, le Christ en quittant la terre nous a laissé cet héritage de souffrances lorsqu'il a dit : *Vous aurez à souffrir bien des afflictions dans le monde.* (Jean, XVI, 33.) Et ailleurs : *Vous serez menés devant les gouverneurs et devant les rois.* (Matth. X, 18.) Ailleurs encore : *Il viendra un temps où quiconque vous fera mourir croira faire une œuvre agréable à Dieu.* (Jean, XVI, 2.) C'est donc en vain que tu mets en avant ceux qui ont été scandalisés, car ces choses sont de tous les temps.

Mais qu'ai-je besoin de parler des souffrances des apôtres ? Combien n'y a-t-il pas d'hommes qui ont été scandalisés par la croix même de notre Maître commun, qui sont devenus plus méchants et plus audacieux, et qui, passant près du Sauveur, l'ont tourné en plaisanterie par ces paroles : *Celui qui détruit le temple de Dieu et le rebâtit en trois jours, ne perd se sauver lui-même ! Si tu es Fils de Dieu, descends de la croix, et nous croirons en toi.* (Matth. XXVII, 40.) Cependant ils ne sauraient s'excuser en alléguant le scandale de la croix, car l'exemple du bon larron accuse tous ceux qui se sont rendus coupables de ce crime. Celui-ci en effet a vu Jésus crucifié, et non seulement il n'en a pas été scandalisé, mais même il en a tiré une grande occasion de faire preuve de sagesse, et, s'élevant au-dessus de toutes les choses de ce monde, soulevé par les ailes de la foi, il a tourné toute sa pensée vers la vie future. Voyant le Juste attaché à la croix, frappé de verges, accablé d'outrages, abreuvé de fiel, couvert de crachats, tourné en dérision par toute une multitude, condamné par le juge, entraîné à la mort, il ne s'est scandalisé d'aucune de ces ignominies ; au contraire, lorsqu'il eut contemplé le bois du supplice et les clous qui y étaient fichés, lorsqu'il eut entendu les insultes si outrageantes qu'adressait au Christ un peuple dépravé, il entra dans la bonne voie et dit à Jésus : *Souviens-toi de moi dans ton royaume !* (Luc, XXIII, 42.) Il fermait donc la bouche aux accusateurs, il confessait ses iniquités, il méditait sur la résurrection, et cela sans avoir vu ni les morts rendus à la vie, ni les lépreux guéris, ni la mer apaisée, ni les démons chassés, ni les pains multipliés, ni tous ces autres prodiges que le peuple juif avait eus sous les yeux, et qui ne l'avaient pourtant pas empêché de crucifier le Christ ! Ainsi le bon larron le vit attaché à l'instrument du supplice et le reconnut Dieu, parla de son royaume, et médita sur la vie future ; eux, au contraire, après l'avoir vu accomplir ses miracles, après avoir reçu l'enseignement qu'il leur donnait par ses paroles et par ses actions, non

> ”
>
> Judas n'a pu être sauvé même par le Christ, qui était venu pour racheter le monde ; et Job n'a pu être blessé même par le démon, qui a causé la perte de tant d'hommes.

seulement n'ont recueilli de là aucun fruit, mais même l'ont cloué à la croix et se sont précipités dans l'abîme le plus profond de la misère et de la ruine. Vois-tu comment les méchants et les lâches ne retirent aucune utilité des plus grands secours, et comment les bons et les vigilants font tourner à leur plus grand profit ce qui est pour les autres une occasion de scandale ?

Cette vérité reçoit une nouvelle confirmation de la conduite opposée de Judas et de Job ; car Judas n'a pu être sauvé même par le Christ, qui était venu pour racheter le monde ; et Job n'a pu être blessé même par le démon, qui a causé la perte de tant d'hommes. Job, bien qu'il ait eu à souffrir mille maux, a gagné la couronne ; Judas, après avoir vu des miracles, après en avoir fait lui-même, après avoir ranimé les cadavres et chassé les démons (car il avait ce pouvoir, comme les autres apôtres), après avoir entendu Jésus parler tant de fois de son royaume et de son Père, après avoir participé à la sainte Cène, après avoir été admis à ce terrible repas, après avoir reçu du Maître une aussi grande part de bienveillance et de sollicitude que Pierre, Jacques et Jean... que dis-je ? une bien plus grande part encore, puisque, outre les soins et les égards que le Christ lui prodiguait, il lui avait confié la garde du trésor des pauvres ; Judas, dis-je, après tant de bienfaits, s'abandonna à sa fureur, laissa, par avarice, le démon entrer dans son cœur, devint traître dans son âme, et, consommant le plus grand des forfaits, vendit trente deniers un sang si précieux et livra son Maître par un baiser perfide. Que d'hommes, penses-tu, n'ont pas été scandalisés par cette trahison d'un disciple ! De même, lorsque l'habitant du désert, le fruit d'une source stérile, le fils de Zacharie, celui qui a été jugé digne de donner le baptême à une tête si sainte et si redoutable et d'être le précurseur de son Maître ; lors, dis-je, que Jean fut décapité et que sa tête fut le prix dont une femme impudique fit payer sa danse, que d'hommes alors, penses-tu, n'ont pas été scandalisés ! Et pourquoi dire : *Alors ?* Est-ce qu'aujourd'hui encore, après tant de temps écoulé, il n'y a pas des hommes que le récit de ces faits scandalise ? Mais, ai-je besoin de parler de Jean, de sa prison, de son supplice ? ai-je besoin de m'arrêter sur les serviteurs, quand il faut encore revenir au Maître lui-même ?

Les hommes sans jugement ont été scandalisés de ce qui était le plus grand des biens, de la croix qui a sauvé le monde.

La croix de Jésus, qui a relevé le monde tout entier, détruit l'erreur, mis le ciel sur la terre, coupé les nerfs de la mort, rendu l'enfer inutile ; renversé la citadelle de Satan, fermé la bouche des démons, donné aux hommes la beauté des anges, ruiné les autels et abattu les temples des faux dieux, soufflé par toute la terre un esprit nouveau et inconnu, accordé à tous des biens infinis, les plus grands et les plus précieux des biens, la croix n'a-t-elle pas été pour beaucoup un scandale ? Est-ce que Paul ne répète pas continuellement, sans aucune honte : *Pour nous, nous prêchons le Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs et une folie aux Grecs.* (I Cor. I, 23.) Mais quoi donc ! dis-moi : fallait-il que la croix ne parût pas, que ce redoutable sacrifice n'eût pas lieu, que tant de grandes choses ne se fussent pas accomplies, parce que de là naîtrait une occasion de scandale pour beaucoup, dans le présent, dans l'avenir, dans tous les temps ? Quel est l'homme assez insensé, assez égaré, qui l'osera soutenir ? De même donc que, pour cette époque, il ne faut pas tenir compte de ceux qui ont été scandalisés quel que soit leur nombre, mais de ceux qui ont été sauvés, qui ont été vertueux, et qui ont recueilli le fruit d'une telle sagesse (qu'on ne nous dise pas, en effet, qu'on peut leur opposer ceux qui ont été scandalisés, puisque, s'ils l'ont été, ils doivent se l'imputer à eux-mêmes) : ainsi devons-nous faire également pour le temps présent. Le scandale, en effet, nous vient non de la croix, mais de la démence de ceux qui se scandalisent. C'est pourquoi Paul ajoute : *Mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, le Christ est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu.* (Ibid. 24.) Le soleil lui-même ne blesse-t-il pas les yeux débiles ? Mais quoi ! fallait-il, pour cela, que le soleil ne fût pas créé ? Le miel ne paraît-il pas amer aux malades ? Fallait-il donc, pour cela, nous en priver ? Les apôtres eux-mêmes n'ont-ils pas été pour les uns une odeur mortelle qui leur a donné la mort, et pour les autres une odeur vivifiante qui leur a donné la vie ? (II Cor. II, 16.) Parce qu'il en est qui sont morts, fallait-il donc que les vivants fussent privés des soins de tels docteurs ?

La venue même du Christ, le salut, la source des biens, la vie, le principe de mille admirables bienfaits, pour combien d'hommes n'a-t-elle pas été un fardeau ? à combien n'a-t-elle pas enlevé toute excuse et tout pardon ? N'entends-tu pas ce que le Christ dit des Juifs : *Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient point de péché; mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché.* (Jean, XV, 22.) Quoi donc ! parce que la venue du Christ a rendu leurs crimes sans excuse, fallait-il qu'à cause de ceux qui ont mal usé d'un si grand bien, elle n'eût pas lieu ? Qui l'oserait dire ? Personne assurément, non ; personne, même (380) parmi ceux qui ont perdu le jugement. De même, dis-moi : pour quelle multitude les Écritures n'ont-elles pas été une pierre d'achoppement ? Combien d'hérésies n'ont pas, grâce à elles, trouvé l'occasion de se produire ? Fallait-il que, pour ceux qui ont été scandalisés, les livres saints fussent détruits ou n'eussent point paru dès le principe ? Non, certes ; il fallait, au contraire, qu'ils fussent donnés pour ceux qui en devaient faire leur profit. Que ceux-là, en effet (car je ne cesserai pas de répéter les mêmes choses), que ceux-là s'imputent à eux-mêmes leur scandale ; mais, pour ceux qui devaient recueillir de là les plus beaux fruits, c'eût été un grand tort qui leur eût été fait, si, à cause de la démence et de l'assoupissement des autres, eux, qui devaient trouver dans ces biens de grands avantages, avaient été privés de tels bienfaits. Ne me parle donc pas de ceux qui se sont perdus ; car, ainsi que je l'ai dit ailleurs, aucun de ceux qui ne se font pas de mal à eux-mêmes ne reçoit jamais des autres aucun mal, quand même il courait risque de la vie.

Celui qui ne se fait pas de mal à lui-même ne reçoit jamais des autres aucun mal.

Quel sort a-t-il été fait au juste Abel, dis-moi, lorsque, tué par la main de son frère, il fut frappé d'une mort violente et prématurée ? N'y a-t-il pas gagné bien plutôt ? n'a-t-il pas ainsi obtenu une couronne plus brillante ? Quel sort à Jacob, lorsque son frère lui fit endurer tant de misères, et que, expatrié, fugitif, étranger, esclave ; il fut réduit à la faim la plus cruelle ? Quel sort, à Joseph, lorsqu'il fut également sans pays, sans patrie, et que, courbé sous le joug d'un maître, il fut chargé de chaînes, courut risque de subir les derniers supplices, et supporta soit dans son pays, soit en Égypte, de si odieuses calomnies ? Quel sort à Moïse, lorsqu'il fut mille fois lapidé par un peuple si nombreux, et qu'il vit ceux qu'il avait comblés de bienfaits lui dresser des embûches ? Quel sort aux prophètes, lorsque les Juifs les accablèrent de tant de maux ? Quel sort à Job, lorsque le démon l'attaqua avec toutes ses machines de guerre ? Quel sort aux trois enfants ? Quel sort à Daniel, lorsqu'il fut menacé de perdre la vie, la liberté, et de souffrir les plus cruels tourments ? Quel sort à Élie, lorsque, pressé par la pauvreté la plus horrible, il fut chassé de sa maison, et que, fugitif, il habita les déserts, toujours errant dans des contrées étrangères ? Quel sort à David, lorsqu'il eut tant à se plaindre de Saül et ensuite de son propre fils ? Dans ces malheurs extrêmes, n'a-t-il pas brillé d'un plus grand éclat qu'au sein de la bonne fortune ? Quel sort à saint Jean, lorsqu'il fut jeté dans la mer ? Quel sort aux apôtres, lorsqu'ils ont été, ceux-ci précipités dans les flots, ceux-là livrés à d'autres supplices ? Quel sort aux martyrs, lorsqu'ils ont rendu l'âme au milieu des tourments ? Si tous ces justes ont jamais jeté un grand éclat, n'était-ce pas surtout lorsqu'ils étaient calomniés, lorsqu'ils étaient environnés de pièges, lorsqu'ils supportaient courageusement toutes les souffrances sans faiblir ?

La croix est une grande preuve de la providence, de la bonté et de l'amour de Dieu

Tout en glorifiant notre Maître commun pour tous ses autres bienfaits, ne le glorifierons-nous pas, ne le célébrerons-nous pas, ne l'admirerons-nous pas surtout pour sa croix et pour la mort ignominieuse qu'il a subie ? D'un bout à l'autre de ses écrits, saint Paul ne nous donne-t-il pas, pour preuve de l'amour que Dieu nous porte, cette mort qu'il a acceptée pour des hommes si criminels ? Il passe sous silence, le ciel, la terre, la mer et toutes les autres choses que le Christ a faites pour notre utilité et notre soulagement, et d'un bout à l'autre il nous présente sa croix. *Dieu a fait éclater son amour envers nous, en ce que Jésus-Christ, lorsque nous étions encore pécheurs, est mort*

pour nous. (Rom. V, 8-9.) Ensuite il nous inspire les plus belles espérances par ces paroles : *Car si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, combien plus ; étant déjà réconciliés, ne serons-nous pas sauvés par sa vie ?* N'est-ce pas ce qui rend l'Apôtre si glorieux et si fier ? n'est-ce pas pour cela qu'il tressaille et bondit d'allégresse ? Écoutez ce qu'il écrit aux Galates : *Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. (Gal. VII, 14.) Pourquoi t'étonner que Paul bondisse et tressaille de joie, et qu'il se glorifie ? Ne sais-tu pas que celui même, qui a souffert ces maux, dit de sa croix que c'est une gloire. *Mon Père,* s'écrie-t-il, *voici l'heure : glorifie ton fils*. (Jean, XVII, 1.) L'apôtre qui a rapporté ces paroles, disait : *Le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié*. (Jean, VII, 39.) Par ces mots il appelait la croix une gloire. Aussi, lorsqu'il a voulu montrer l'amour que Dieu nous porte, qu'a-t-il dit ? A-t-il mis en avant des miracles, des signes, des prodiges ? Nullement. C'est la croix qu'il met sous nos yeux et il s'exprime ainsi : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle*. (Jean ; III, 16.) Paul dit de son côté : *Comment celui qui n'a point épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous tous, ne nous donnera-t-il point toutes choses aussi avec lui ?* (Rom. VIII, 32.) Lorsqu'il veut conduire à l'humilité, c'est encore de la croix qu'il tire son exhortation, écoutez : *S'il y a quelque consolation en Jésus-Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque union dans la participation d'un même esprit, s'il y a quelque tendresse et quelque compassion parmi vous, rendez ma joie parfaite vous tenant tous unis ensemble, n'ayant tous qu'un même courage, une même âme et les mêmes sentiments ; et ne faites rien par un esprit de contestation ou de vaine gloire, mais que chacun par humilité croie les œuvres plus excellents que soi-même.* (Phil. II, 1-3.) Il ajoute aussitôt après ce conseil : *Ayez les mêmes sentiments qu'a eus Jésus-Christ, lequel, ayant la forme de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme de serviteur, en se rendant semblable aux hommes et en étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au-dehors ; il s'est rabaissé lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix*. (Ibid. 5-8.) Ailleurs, recommandant la charité, voici comment il s'exprime : *Aimez-vous comme Jésus nous a aimés, lui qui s'est offert à Dieu pour nous comme une oblation et une victime d'agréable odeur*. (Eph. V, 2.) Parlant de la mutuelle affection qui doit unir les époux aux épouses, il dit : *Vous, maris, aimez vos femmes comme Jésus a aimé l'Église et s'est, livré pour elle.* (Ibid. 25.) Jésus montre lui-même avec quelle ardeur il souhaitait sa passion ; car lorsque le prince des apôtres ; le fondement de l'Église, le coryphée du chœur des disciples, lui eut dit par ignorance : *À Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera point* (Matth. XVI, 22-23), écoute quel nom il lui donna : Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale. Par l'exagération de ce reproche, il montre avec quelle ardeur il se portait à la mort. De plus il a voulu que sa résurrection s'accomplît loin des regards et dans l'ombre, laissant à l'avenir le soin de la prouver ; mais pour la croix, c'est au milieu de la ville, au milieu d'une fête, au milieu du peuple hébreu, c'est en présence des juges de deux tribunaux, du tribunal romain et du tribunal juif, et au moment même où la solennité pascale avait rassemblé toutes les tribus, c'est en plein jour, c'est sur le théâtre où se portait toute la terre qu'il l'a supportée ; et, comme ceux-là seuls qui étaient présents pouvaient voir son supplice, il ordonna au soleil de se couvrir de ténèbres, pour apprendre ainsi à tout l'univers ce qu'il osait endurer. Cependant, je le répète, sa mort a été pour beaucoup une pierre d'achoppement. Mais il faut considérer, non ceux qu'elle a perdus, mais ceux qu'elle a sauvés, ceux qu'elle a relevés. Pourquoi donc t'étonnes-tu, si dès cette vie la croix a un tel éclat que Jésus la nomme une gloire, et que l'Apôtre s'en fasse un titre d'orgueil ? Tu le sais : dans ce jour terrible et effroyable, où le Sauveur viendra dans toute sa gloire, où il paraîtra environné de la gloire de son Père, où le redoutable tribunal se dressera pour le jugement, où toute la race humaine comparaîtra devant lui, où les flots bouillonneront avec un bruit tumultueux, où les anges et les esprits célestes déploieront du haut du ciel et rangeront autour de lui leurs escadrons serrés, où les mille récompenses de la vertu victorieuse se montreront aux yeux, où les uns auront la splendeur du soleil, où d'autres brilleront comme des étoiles, où enfin s'avanceront

les cohortes des martyrs, les chœurs des apôtres, les légions des prophètes et toute l'armée des hommes vertueux : ce jour-là il viendra dans sa splendeur et sa magnificence, portant en ses mains la croix qui enverra de toutes parts des rayons éclatants. *Alors*, dit-il en effet, *le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière, mais le signe de la croix paraîtra*. (Matth. XXIV, 30.) O éclat de la passion ! ô pure lumière de la croix ! le soleil s'obscurcit, et les étoiles tombent comme des feuilles, mais la croix brille plus éclatante que tous ces astres et remplit de ses rayons tout le ciel ! Vois-tu comme le Seigneur en est fier ! Vois-tu comment il déclare que cette croix fait sa gloire, lorsque dans le jour du jugement il la montre environnée de tant de splendeur à tout l'univers ?

Il faut regarder, non ceux qui se sont laissé surprendre par le scandale, mais ceux qui l'ont surmonté.

Si donc tu vois des hommes qui se scandalisent de ce qui arrive, pense d'abord à ceci : c'est que le scandale leur vient non des événements, mais de leur propre faiblesse, comme le prouvent ceux qui ne se sont pas perdus. Considère ensuite que beaucoup d'hommes ont, grâce à leurs épreuves, brillé d'un plus grand éclat, glorifiant Dieu et lui rendant grâce avec la plus vive ardeur pour tous les maux qu'il leur envoyait. Tourne donc tes yeux non sur ceux qui sont tombés, mais sur ceux qui sont restés fermes et inébranlables, et ont même ainsi gagné une nouvelle vigueur, non sur ceux qui se sont troublés, mais sur ceux qui ont dirigé droit leur navire ; ils sont beaucoup plus nombreux que ceux qui ont été emportés loin de la bonne voie, mais quand ils leur seraient de beaucoup inférieurs en nombre, un seul juste accomplissant les commandements de Dieu a plus de prix que mille prévaricateurs.

Les martyrs ont été utiles à l'Eglise.

Pense à tous ceux qui ont obtenu la couronne du martyre : les uns ont été battus de verges, les autres ont été jetés en prison, ceux-ci ont été chargés de chaînes comme des malfaiteurs, ceux-là ont été chassés de leur patrie, d'autres ont perdu leurs biens, d'autres ont dû quitter leur pays pour vivre sur une terre étrangère, d'autres ont donné leur vie, soit réellement, soit par l'intention. Lorsqu'ils voyaient les lances préparées, les glaives aiguisés, que chaque jour ils étaient sous le coup de nouvelles menaces, et que les magistrats, respirant la colère, leur présentaient la mort et mettaient devant leurs yeux toute sorte de tortures et de supplices, ils n'ont pas cédé, ils n'ont pas succombé, mais ils sont restés inébranlables comme sur le roc et ont mieux aimé tout faire et tout souffrir plutôt que de partager l'iniquité de ceux qui osaient se souiller de tant de crimes. Ce ne sont pas seulement des hommes qui ont supporté les douleurs, mais même des femmes, car ces femmes elles-mêmes s'armèrent pour ce combat et montrèrent souvent un courage plus viril que les hommes, et non seulement des femmes, mais encore des adolescents et des enfants. Dis-moi : tout ce peuple de martyrs a-t-il donc été peu utile à l'Église ? Tous ceux-là en effet ont été martyrs, car ce nom n'appartient pas seulement à ceux qui, conduits devant les juges, ont refusé de sacrifier aux idoles et ont été conduits au supplice, mais aussi à tous ceux qui ont volontairement accepté toute souffrance pour plaire à Dieu en quelque chose que ce fût. Même, si l'on y fait attention, on verra que ces derniers ont plus de mérite que les premiers. En effet., on ne peut pas mettre sur la même ligne celui qui, ayant à choisir entre les tourments et la perte éternelle de son âme, accepte toutes les douleurs et celui qui, pour ne pas se perdre, souffre pour un moindre bien les mêmes tourments. Que la couronne du martyre soit cueillie non seulement par ceux, qui ont été conduits au supplice, mais encore par ceux qui s'y sont disposés, qui s'y sont tenus prêts ; que la gloire du martyre soit plus grande, comme je viens de le dire, pour celui qui s'est résigné à souffrir pour un intérêt moins considérable, c'est ce que je vais essayer de prouver par le témoignage de saint Paul. Après avoir commencé à énumérer tous ceux qui ont été illustres dans les temps anciens, après avoir nommé tout d'abord Abel et ensuite Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Josué, David, Samuel, Élie, Élisée, Job ; il ajoute ces paroles : *Puis donc que nous sommes environnés d'une telle nuée de martyrs.* (Hébr.

XII, 1.) Cependant ceux qu'il vient de citer n'ont pas tous été tués, il n'en est pas même un seul qui l'ait été, à l'exception de deux ou de trois, d'Abel par exemple et de Jean, mais tous les autres sont morts de mort naturelle. Encore Jean n'a-t-il pas été sacrifié pour avoir refusé de sacrifier aux faux dieux. Il n'a pas été conduit à l'autel, il n'a pas été traîné devant une idole, mais il a été mis à mort pour un seul mot. C'est pour avoir dit à Hérode : *Il ne t'est point permis d'avoir la femme de ton frère Philippe* (Matth. XIV, 4), qu'il a été jeté en prison, puis décapité. Mais si, pour avoir attaqué une union illégitime autant qu'il a été en lui (en effet, il n'a pas corrigé les coupables, il n'a fait que parler, et il n'a pas pu empêcher ce commerce adultère) ; si, dis-je, pour n'avoir fait que parler, sans s'être porté à rien de plus, il est regardé comme martyr et comme le premier des martyrs par cela seul qu'on lui a coupé la tête comment ceux qui se sont offerts à tant de morts ; qui ont résisté, non plus a Hérode, mais à des princes maîtres de toute la terre ; qui ont non plus combattu une union illégitime, mais pris en main la défense des lois de la patrie et des règlements de l'Église contre ceux qui les attaquaient et qui ont montré soit dans leurs paroles soit dans leurs actions la plus grande assurance ; comment ceux qui, hommes, femmes ou enfants, ont souffert la mort chaque jour, ne mériteraient-ils pas mille fois d'être portés au nombre des martyrs ? Abraham n'a pas en réalité immolé son fils, il ne l'a sacrifié que par la seule intention de sa volonté.; et cependant n'a-t-il pas entendu la voix céleste lui dire : *Tu n'as point épargné ton fils, ton fils chéri, pour moi ?* (Gen. XXII, 12.) Ainsi donc la seule intention, lorsqu'elle est d'une vertu parfaite, gagne toujours une couronne tout entière. Mais si Abraham, pour n'avoir pas épargné son fils, a été glorifié ainsi, vois quelle récompense recevront ceux qui ne se sont pas épargnés eux-mêmes ; ceux qui, non pas pendant un jour ou deux, mais durant toute leur vie, sont restés à leur rang dans le combat, malgré les outrages, les injures, les misères, les calomnies qu'ils essuyaient. Ce n'est pas là un mérite de peu de prix ; aussi comme saint Paul admire cette conduite dans l'épître où il dit : *D'un côté vous avez été exposés en vue de tout le monde à des opprobres et à des persécutions, et de l'autre vous avez pris part aux maux de ceux qui étaient ainsi traités !* (Héb. X, 33.)



Deux sortes de martyrs

Est-il besoin de rappeler ceux qui, hommes ou femmes, non seulement mouraient eux-mêmes, mais excitaient encore le courage de ceux qui supportaient les combats qu'ils avaient soutenus ? L'Apôtre leur accorde également un juste tribut d'éloges. En effet, enflammés par leurs paroles, combien de fidèles n'ont pas donné leurs biens, pour apporter quelque soulagement aux cruelles souffrances des prisonniers et des exilés ! Ils se voyaient avec plaisir ravir ainsi leurs richesses, selon l'expression de saint Paul. D'autres en vinrent à subir, ceux-ci l'exil, ceux-là la mort même. Ainsi les supplices enrichissent l'Église de tels trésors, lui donnent de tels biens et de tels avantages, de telles ressources ! Ceux qui auparavant étaient adonnés tout entiers aux théâtres, maintenant devenus plus ardents que la flamme, gagnent les déserts et changent en églises les vallons et les montagnes ! Personne ne conduit le troupeau, et les brebis remplissent les fonctions des pasteurs, et les soldats s'acquittent de l'emploi du général tant ils montrent d'assurance et de courage, et ont tous la même ardeur, le même zèle, la même activité à serrer leurs rangs ! N'y a-t-il pas de quoi être frappé d'étonnement et d'admiration en voyant comment tout a si bien prospéré dans de telles circonstances ? Car je ne parle pas seulement de ceux qui suivaient le droit chemin, mais aussi d'un grand nombre d'hommes, qui, passionnés jusqu'à la folie pour les théâtres et les jeux du cirque, puis saisis tout à coup d'un zèle plus ardent que la flamme, ont rejeté toute leur ancienne démence, ont marché pour ainsi dire à travers les glaives, ont été pleins d'assurance en face des magistrats,

ont méprisé les tourments, ont ri des menaces, et ont montré ainsi quelle est la force de la vertu et comment l'homme le plus pervers ; s'il se repent et se convertit, peut s'élever jusqu'à la voûte des cieux. Lors donc que tu vois tant de récompenses, tant de couronnes toutes tressées, et de tels enseignements répandus par toute la terre, d'où, je t'en prie, te viendrait le scandale ? Il te vient, dis-tu, de ceux qui ont péri. Mais je l'ai dit et je ne cesserai pas de le répéter, que ceux-là s'imputent à eux-mêmes la cause de leur perte ! Car nos paroles n'ont pas voulu prouver autre chose. Mais je vais montrer un nouvel avantage qui résulte de leur scandale. Combien n'y a-t-il pas d'hommes qui se couvrent du masque de la piété ? combien, qui ont une douceur d'emprunt ? combien, qui étaient regardés comme de grands hommes et qui ne l'ont plu, été, lorsque tout à coup, à notre époque, ils ont été dévoilés, que leurs fraudes ont été mises à nu, qu'enfin ils ont parti ce qu'ils étaient, et non ce qu'ils voulaient paraître par hypocrisie et par tromperie ? Il n'est pas peu utile à ceux qui veulent attendre, il leur est au contraire grandement avantageux de reconnaître ceux qui se sont couverts de la toison des moutons, pour qu'ainsi les loups ne passent plus confondus avec les véritables agneaux. Or cette époque est comme une fournaise qui a montré le cuivre caché dans la fausse monnaie, qui a fondu le plomb, qui a brûlé la mauvaise paille, qui a donné plus de prix aux métaux précieux. C'est ce que saint Paul faisait entendre par ces paroles : *Il faut qu'il y ait même des hérésies, afin qu'on découvre par là ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée.* (I Cor. XI, 13.)

Le temps des apôtres est celui de tous, qui a été affligé par les plus grands maux

Ne te laisse donc pas scandaliser aujourd'hui ni par ce pasteur méprisable, qui s'est jeté sur le troupeau avec plus de férocité qu'un loup, ni par aucun magistrat, par aucun prince, si cruel qu'il puisse être. Rappelle-toi que de bien plus grands malheurs ont affligé le temps des apôtres. Car l'empereur qui tenait alors le sceptre était, comme l'appelle saint Paul, un mystère d'iniquité, il avait parcouru toute la carrière du mal, il l'avait emporté sur tous en perversité, mais il n'a pu blesser ni l'Église ni les hommes généreux, au contraire il ne leur a donné que plus d'éclat. Quant aux prêtres des juifs ils étaient si méprisables et si corrompus, qu'il fallait défendre au peuple d'imiter leur conduite : *Les scribes et les pharisiens,* dit Jésus, *sont assis sur la chaire de Moïse, observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront d'observer, mais ne faites pas comme ils font*. (Matth. XXIII, 2, 3.) Que peut-on imaginer de plus corrompu que des prêtres si pervers, qu'on pouvait se perdre en les imitant. Tels étaient à cette époque les puissants ; et toutefois ceux qui brillaient par la foi, ceux que couronnait la vertu, n'ont reçu aucune blessure ; au contraire leur gloire en a été plus grande. Il ne faut pas s'étonner de ce qui arrive aujourd'hui, car ceux qui sont vigilants et attentifs sont toujours éprouvés soit par leurs concitoyens, soit par les étrangers. Aussi Paul, voyant les nuées de dangers qui le menaçaient et craignant que quelques disciples n'en fussent effrayés, écrivait aux Thessaloniciens : *Je vous ai envoyé Timothée afin qu'aucun de vous ne soit ébranlé par ces afflictions ; car vous savez vous-mêmes que nous sommes placés pour cela*. (I Thess. III, 2.) C'est comme s'il disait : Telle est notre vie, telle est la condition de l'institution apostolique ; il nous faut souffrir mille maux. *Car*, dit-il, *nous sommes placés pour cela*. C'est que comme les denrées sont étalées pour être vendues, ainsi la vie apostolique est faite pour être accablée d'outrages, pour endurer les maux, pour ne jamais respirer, pour ne jamais avoir repos ni trêve. Mais ceux qui sont vigilants et attentifs non seulement n'y trouvent aucun préjudice, mais même en retirent une grande utilité. Aussi l'Apôtre les admire-t-il, aussitôt qu'il sait qu'ils sont restés inébranlables dans la vertu ; aussi dit-il de plusieurs fidèles qu'encouragés par ses liens et par ses fers, ils ont osé annoncer la parole de Dieu plus hardiment et sans crainte. Mais, dis-moi, ne parlerons-nous pas du temps de Moïse ? Dieu n'a-t-il pas permis alors que dans un pays barbare des magiciens parussent revêtus du pouvoir de faire des miracles ? Paul rappelle cet événement lorsqu'il dit *: Comme Jannès et Mambrès résistèrent à Moïse, de même ceux-ci résisteront à la vérité*. (II Tim. III, 8.) Ainsi toujours il y a eu des scandales, et toujours à leur occasion des couronnes ont été gagnées. Repasse-les dans ton esprit, mais ce n'est

pas assez, pense aussi aux avantages dont ils ont été la source. Considère enfin qu'ils ont été permis pour plusieurs raisons qui nous échappent. Car il nous est impossible de tout savoir, et qu'ils doivent être suivis d'événements beaucoup plus heureux et de plus nombreux miracles. C'est ainsi que les commencements de Joseph ont été pénibles, et que pendant longtemps mille obstacles semblaient s'opposer complètement aux promesses ; mais ensuite les faits vinrent dépasser toute espérance. Il en est de même pour l'époque de la passion ; ce n'est pas tout d'abord, ce n'est pas dès le commencement, dès le principe que la croix porta ses fruits ; elle fut alors un scandale, et il ne parut dans le moment même que quelques prodiges pour faire rentrer dans la bonne voie ceux qui s'étaient souillés d'un tel crime ; encore disparurent-ils aussitôt. Car bien que le voile du Temple se fût déchiré, que le soleil se fût obscurci, que les rochers se fussent fendus, cependant les miracles s'accomplirent dans l'espace d'un seul jour et furent bientôt oubliés du grand nombre. Ensuite c'est contraints de prendre la fuite, c'est affligés par les persécutions, par la, guerre ouverte, par les embûches secrètes, c'est obligés de se tenir dans l'ombre et de se cacher, c'est tremblants de peur et poursuivis de pierres, que les apôtres prêchèrent la parole de Dieu. En ce temps-là les Juifs étaient très-puissants ; or les Juifs les enlevaient, les, poursuivaient, les déchiraient, les torturaient, et, comme les magistrats leur étaient favorables, chaque jour ils s'emparaient des apôtres et les livraient en spectacle par toute la ville. Mais qu'ai-je besoin de parler du peuple juif et des magistrats ? Un simple faiseur de tentes, dont toute l'occupation était de coudre ensemble des peaux d'animaux, Paul enfin (et qu'y a-t-il de plus misérable qu'un faiseur de tentes ?), avait tant de fureur et de cruauté qu'il entraînait par la force les hommes et les femmes, et, les faisait mettre en prison. Cependant le crucifié le voyait et le laissait faire ! Mais vois comment le persécuteur a ensuite surpassé tous les autres dans la foi, et comment sa conversion a brillé d'un plus grand éclat que le soleil lui-même et a resplendi dans tout l'univers !

Pourquoi, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, les justes sont si cruellement éprouvés

Si tu me demandes pourquoi, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, il y a tant de périls, tant d'afflictions, tant d'embûches, connais-en la cause. Cette cause, quelle est-elle ? C'est que cette vie est en quelque sorte un lieu d'exercice, un gymnase, un combat, une fournaise, un atelier pour la vertu. Les corroyeurs prennent les peaux qu'ils ont reçues, et tout d'abord les resserrent, les étendent, les battent, les frappent contre les murs et contre les pierres, et par mille préparations les rendent propres à recevoir la teinture, ensuite ils leur donnent une belle couleur ; les orfèvres jettent l'or clans la fournaise, et le soumettent à l'action du feu pour le rendre plus pur ; les maîtres de gymnastique exercent les athlètes par beaucoup de fatigues clans le lieu d'exercices, ils attaquent leurs élèves avec plus d'ardeur que des adversaires, afin qu'ayant acquis dans le gymnase toute la vigueur désirable ils brillent dans les luttes véritables, et sachent éviter de donner aucune prise à leurs ennemis : Dieu n'agit pas autrement sur nous dans cette vie lorsqu'il veut former l'âme à la vertu. Il la serre, il la fond, il la livre à l'épreuve du malheur, afin que les faibles et les lâches soient brisés dans cette étreinte, et que les hommes vertueux deviennent ainsi plus vertueux encore, ne se laissent pas prendre par les embûches du démon, par les filets de satan, et soient tous dignes de recevoir les récompenses éternelles. Car, dit le Seigneur, la vertu qui n'a pas été tentée n'est pas une vertu éprouvée. Et Paul : *L'affliction produit la patience, et la patience, l'épreuve*. (Rom. V, 3, 4.) Pour nous donner plus de fermeté et de patience, Dieu veut donc qu'on puisse examiner de toute manière si nous sommes de bon aloi. C'est pour cette raison qu'il a laissé Job souffrir tous ses maux, afin qu'il parût plus éclatant ; c'est pour cette raison qu'il a affligé les apôtres, afin qu'ils devinssent plus courageux et déployassent ainsi toutes leurs forces : assurément ce n'est point là une raison de peu de valeur. Aussi dit-il

à Paul qui lui demandait de donner une fin, d'accorder une trêve à ses maux : *Ma grâce te suffit, car ma force s'accomplit dans la faiblesse*. (II Cor. XII, 9.)

En effet, ceux qui n'ont pas encore la foi chrétienne peuvent retirer de là, s'ils sont attentifs, un très grand avantage. Lorsqu'ils ont vu des justes maltraités, injuriés, emprisonnés, calomniés, entourés de pièges, décapités, brûlés, précipités à la mer et ne cédant pourtant à aucun de ces maux, dans quelle admiration n'ont pas dû les jeter ces athlètes soit dans le passé, soit dans le présent ! Ainsi donc, non seulement les événements les plus malheureux ne peuvent scandaliser ceux qui veillent, mais ils leur permettent de tirer parti d'un si grand enseignement. Voilà pourquoi Dieu a fait entendre à Paul ces paroles : *Ma force s'accomplit dans la faiblesse* ; et on peut en avoir la preuve tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Considère en effet ce qu'a dû souffrir Nabuchodonosor lorsque, sous les yeux d'une armée si nombreuse, il a été vaincu par trois enfants, trois esclaves, trois captifs, chargés de chaînes et exposés aux flammes, et vaincu au point de ne pouvoir triompher de ces trois corps soumis à son joug, placés sous sa main, de ces trois enfants chassés de leur patrie, privés de liberté, de considération, de puissance, de fortune, et vivant loin de tous leurs proches ! Si ce bûcher n'avait pas pu s'élever, ils n'auraient pas obtenu une récompense si éclatante, une couronne si glorieuse.

Considère ce qu'a dû souffrir Hérode, lorsqu'il fut repris par un prisonnier enchaîné, lorsqu'il vit que ses fers ne lui avaient rien enlevé de la liberté de son langage, et qu'il aimait mieux périr que de renoncer à parler avec cette noble franchise ! Réfléchis-y : de tous les hommes qui vivaient alors ou qui sont nés plus tard, en est-il un seul qui ait été assez faible et assez lâche pour n'avoir pas retiré d'une telle conduite le plus grand avantage, soit qu'il l'ait vue, soit qu'il en ait entendu parler, si seulement il n'était pas tout à fait dépourvu de jugement ! Car ne me parle pas des criminels, des insensés, des endormis, de ceux qui se donnent tout entiers aux soins du corps et qui sont plus légers que les feuilles : ceux-là sont abattus, non seulement par ces grands malheurs, mais même par tout événement, semblables au peuple juif, qui, soit qu'il mangeât la manne, ou qu'il se nourrît de pain, soit qu'il vécût en Égypte ou qu'il en fût sorti, que Moïse fût présent ou absent, était toujours également mécontent. Montre-moi ceux qui sont attentifs et éveillés, et considère combien ils ont dû gagner à voir une âme inaccessible à la crainte, une fierté que rien n'a pu asservir, un langage rempli de franchise, un habitant du désert qui triomphe d'un roi, qui est enchaîné et pourtant ne cède pas, qui va être décapité et pourtant ne se tait pas. Mais ne t'arrête pas là : vois ce qui a suivi. Hérode a décapité Jean, Jean a été décapité par Hérode. Quel est donc celui que tous s'accordent à déclarer bienheureux ? celui qui est exalté ? celui qui est couronné ? celui qui est couvert d'éloges ? celui qui est glorifié ? celui qui jusqu'à ce jour a condamné l'autre ? Est-ce que dans toutes les églises Jean ne crie pas encore : *Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère Philippe ?* (Matth. XIV, 4.) Est-ce qu'Hérode n'est pas, même après sa mort, flétri pour son adultère, sa démence et sa témérité ? Après tout ce qui vient d'être dit,

”

Mais laissons l'Évangile : dans les cercles, dans les réunions, au foyer, sur la place publique, dans tous les pays, que tu ailles en Perse, dans les Indes, en Mauritanie, ou dans toute autre contrée qu'éclaire le soleil, jusqu'aux dernières extrémités de la terre, tu entendras cette parole, et tu verras ce juste, aujourd'hui encore, condamnant d'une voix retentissante la perversité du tyran, sans jamais se taire, sans jamais affaiblir son blâme après tant d'années écoulées !

examine encore quelle était la force du prisonnier, quelle était la faiblesse du tyran. Celui-ci n'a pas pu imposer silence à la bouche d'un seul homme, il l'a fermée par la mort, mais en même temps et par cela même, il en a ouvert mille autres. Celui-ci, au contraire, a effrayé son persécuteur, même après son supplice : car il frappait sa conscience de terreur, au point qu'Hérode crut que Jean était ressuscité d'entre les morts pour faire des miracles ; et alors, et ensuite, et dans tous les temps, il l'a condamné par la voix de tout l'univers, par celle des autres comme par la sienne propre. En effet, tout homme qui lit l'Évangile, dit : *Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère Philippe*.

Mais laissons l'Évangile : dans les cercles, dans les réunions, au foyer, sur la place publique, dans tous les pays, que tu ailles en Perse, dans les Indes, en Mauritanie, ou dans toute autre contrée qu'éclaire le soleil, jusqu'aux dernières extrémités de la terre, tu entendras cette parole, et tu verras ce juste, aujourd'hui encore, condamnant d'une voix retentissante la perversité du tyran, sans jamais se taire, sans jamais affaiblir son blâme après tant d'années écoulées ! En quoi donc Hérode a-t-il fait tort à Jean par ce supplice ? en quoi, par cette mort violente ? en quoi, par ces chaînes ? en quoi, par cette prison ? Parmi les hommes sensés quel est celui qui n'a pas été redressé par ce qu'a dit, par ce qu'a fait ce martyr, par ces paroles qu'aujourd'hui encore il répète telles qu'il les a prononcées alors ? Ne dis donc pas : Pourquoi a-t-il été permis de le mettre à mort ? Ce n'est pas la mort qui lui a été donnée, mais la couronne ; ce n'est pas la vie qu'on lui a ravie, c'est une existence meilleure qu'on lui a ouverte. Apprends à bien penser, et loin qu'aucune de ces choses te scandalise, toutes te seront très-utiles.

Les afflictions ne sont pas un scandale, elles sont un grand bien pour tout homme qui a le jugement droit. L'égyptienne ne nuisit point à Joseph. Combien l'exemple de Joseph est utile

Que dirai-je de l'épouse de Pharaon ? N'a-t-elle pas accusé Joseph ? ne l'a-t-elle pas calomnié ? ne l'a-t-elle pas fait charger de chaînes et jeter en prison ? n'a-t-elle pas suspendu sur sa tête la menace des plus terribles dangers ? ne l'a-t-elle pas mis à mort autant qu'il a été en elle ? n'a-t-elle pas jeté sur lui l'opprobre et l'infamie ? mais en quoi lui a-t-elle nui soit alors, soit aujourd'hui ? De même que le feu d'un charbon caché sous la paille paraît d'abord couvert, mais tout à coup dévore ce qui le recouvre, et, alimenté par cette paille elle-même, jette une flamme très-grande : ainsi la vertu, qui a paru ternie par la calomnie, reçoit ensuite un plus grand éclat, grâce aux obstacles mêmes qu'elle a rencontrés, et s'élève jusqu'au ciel. En effet, peut-on avoir plus de bonheur que n'en a eu ce vertueux jeune homme pour avoir souffert la calomnie, et avoir été entouré d'embûches, pour cela, dis-je, et non pour avoir exercé en Égypte une autorité royale, pour s'y être assis sur le trône ? C'est que toujours les souffrances sont récompensées par la gloire, les éloges et les couronnes. Joseph n'est-il pas, en effet, exalté par toute la terre ? après tant de temps écoulé, l'éclat de sa renommée n'a pu se ternir, mais, plus brillantes et plus durables que les statues mêmes des rois, sa vertu et sa sagesse se sont pour ainsi dire élevé leurs statues par tout l'univers, dans l'empire romain et dans les contrées barbares, dans les pensées et dans les paroles de chaque homme. Tous, nous croyons le voir encore vivre prisonnier et esclave, montrer à cette misérable et infortunée courtisane la conduite qu'elle devait tenir, faire tout ce qui dépendait de lui pour son salut, forcer son impudeur à rougir, éteindre sa flamme, s'efforcer de l'arracher à cette terrible tempête et de la ramener par une mer calme jusqu'au port ; ensuite, comme l'orage continuait, que le navire était submergé, et que l'épouse de Pharaon faisait naufrage, fuir les vagues déchaînées, se réfugier sur le roc inébranlable de la chasteté, laisser ses habits dans les mains de l'impudique, paraître dans sa nudité plus

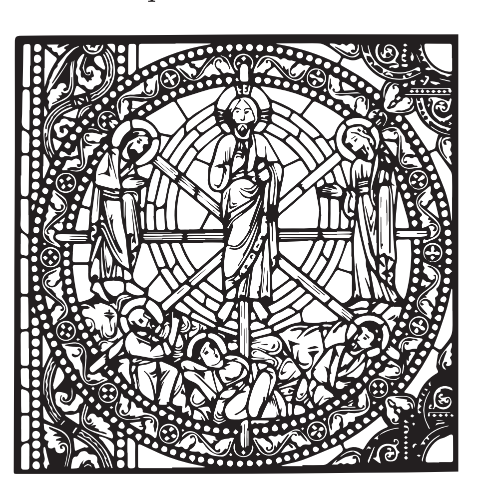
brillant que ceux qui sont couverts de vêtements de pourpre, et, semblable à un vaillant guerrier, à un vainqueur triomphant, élever le trophée de la pudeur. Mais nos souvenirs ne s'arrêtent pas là, ils vont plus loin et nous le montrent conduit en prison, enchaîné, hideux à voir et pendant un long temps consumant sa vie dans un lieu d'ignominie. C'est là surtout ce qui nous le fait de nouveau admirer, exalter, célébrer, glorifier. Est-on chaste ? en pensant à Joseph, on devient plus chaste encore. Est-on impudique ? en entendant parler d'une telle vertu, on se sent ramené à la pudeur et corrigé par l'histoire de Joseph. Aussi, lorsque vous rappelez à votre mémoire tous les faits, ne vous troublez pas : profitez au contraire de ce qui est arrivé. Que la patience avec laquelle ces justes ont supporté les épreuves vous enseigne la fermeté. Voyant que toute la vie d'hommes si courageux et si sublimes n'a été qu'un tissu de maux, ne vous laissez effrayer ou consterner ni par vos propres afflictions ni par les calamités publiques. Car c'est par la souffrance que l'Église s'est tout d'abord montrée si grande et qu'elle s'est ensuite étendue si loin. Ne t'étonne donc pas, il n'y a rien que d'ordinaire clans ce qui nous arrive. De même que pour les choses de ce monde, ce n'est pas là où l'on trouve de la paille, du foin ou du sable, mais là où l'on trouve de l'or et des perles, que les pirates, les corsaires, les voleurs, les fouilleurs de sépulcres, exercent continuellement leurs violences et préparent leurs embûches : de même aussi, c'est là où le démon voit accumulées les richesses de l'âme, c'est la où il voit rassemblés des trésors de piété,, qu'il dresse et fait avancer ses machines de guerre. Que si ceux contre lesquels sont préparés les pièges, veillent avec attention, non seulement ils n'essuient aucune perte, mais même ils grossissent leur trésor de vertu, comme on le voit aujourd'hui encore.

Les malheurs dont l'Eglise a été frappée, sont la plus grande marque de sa gloire, et ont été très-utiles à beaucoup de fidèles

On peut trouver dans ces épreuves la meilleure explication de l'abondance des bonnes œuvres et de la puissance de l'Église. En effet, lorsque le démon eût vu que, florissante et glorieuse, elle s'était en un moment élevée jusqu'au ciel, que les hommes vertueux y faisaient dans la vertu de nouveaux progrès, que les pécheurs les plus criminels y devenaient repentants, et que cette cité divine répandait son enseignement par toute la terre, il fit avancer contre elle toutes ses machines de guerre et excita dans son sein des guerres civiles. De même qu'il avait attaqué Job par la perte de ses biens, par la mort de ses enfants, par l'affaiblissement de sa santé, par les reproches de sa femme, par les injures, les plaisanteries et les outrages de ses amis, de même il a combattu l'Église, en soulevant contre elle, autant qu'il a pu, ses amis, ses ennemis, ceux qui étaient entrés dans le clergé, ceux qui étaient enrôlés dans l'armée des fidèles, ceux qui avaient été décorés des insignes épiscopaux, enfin toute sorte de personnes de toute condition. Cependant, malgré tant de machinations, non seulement il n'a pas pu l'ébranler, mais même il l'a rendue plus brillante, nullement troublée, elle continuait d'apprendre à tous les hommes, comme elle fait aujourd'hui par toute la terre, à montrer de la fermeté, à vaincre leurs passions, à supporter les épreuves, à déployer leur patience, à ne tenir aucun compte des biens de ce monde, à réputer pour rien les richesses, à ne faire aucun cas de la réputation, à mépriser la mort, à dédaigner la vie, à voir avec indifférence la patrie, la famille, les amis, les parents, à se tenir prêts pour tous les supplices, à marcher à travers les glaives et à penser que tout ce qui brille dans cette vie, je veux dire les honneurs, la gloire, les empires, les délices, est plus vil que les fleurs du printemps. Cet enseignement ce n'est pas seulement un homme ou deux, mais un peuple tout entier qui nous le donne, et il nous le donne non seulement en paroles, mais en actions, en maux supportés, en victoires obtenues, en pièges évités, en attaques repoussées, en épreuves soutenues toutes avec une fermeté qui surpasse celle du diamant, avec une force que n'a pas le rocher : et cependant les fidèles n'ont pris aucune arme, excité aucune guerre, tendu aucun arc, lancé aucune flèche : chacun ne s'est défendu que par un rempart de patience, de sagesse, de douceur et de valeur ; et par leur courage à supporter la souffrance, ils ont couvert d'un déshonneur sans égal ceux qui les persécutaient.

Les méchants sont punis

Aussi, voyez maintenant : le visage joyeux, l'œil confiant, le cœur plein d'assurance, ils se portent sur les places publiques, ils remplissent les maisons, ils courent se réunir. Les méchants au contraire dissimulent chacune des machines qu'ils font avancer, ils rôdent çà et là autour des gens de bien, torturés par la conscience de leur perversité, craintifs et tremblants. De même que ces bêtes farouches, qui ont la vie tenace, se jettent avec emportement sur le fer des lances, lorsqu'elles en ont été atteintes une fois ou deux, se portent elles-mêmes des coups plus terribles, et se blessent jusqu'au cœur ; de même que les flots, qui viennent frapper les rochers, s'ouvrent et se brisent eux-mêmes avec la plus grande force ; de même aussi les méchants, lorsqu'ils préparent leurs embûches, se creusent des précipices pour eux-mêmes bien plus que pour les autres. En effet, les gens de bien auxquels on tend des pièges ont, pour les admirer, les célébrer, les couronner, ceux qui les connaissent, ceux qui ne les connaissent pas, ceux qui ont vu leurs actions, et ceux qui en ont entendu le récit. Beaucoup les plaignent ou leur viennent en aide dans la lutte. Tous prient pour leur triomphe. Les méchants qui tendent ces pièges sont au contraire un objet de haine pour une multitude non moins considérable : même c'est en bien plus grand nombre que les hommes les accusent, les reprennent, les blâment, les couvrent de déshonneur et les dévouent aux puissances de l'enfer ; ta plupart ne désirent rien tant que de voir leur châtiment et leur supplice. Mais qui pourrait rendre par la parole tout ce qu'ils souffriront ensuite ? Car si celui qui aura scandalisé un seul petit enfant, doit recevoir un tel châtiment qu'il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer, vois quelles peines terribles, quels supplices intolérables infligera la redoutable justice de Dieu à ceux qui se seront employés de tout leur pouvoir à répandre la confusion par toute la terre, à renverser tant d'Églises, à troubler une paix si profonde par les innombrables scandales qu'ils auront produits en tout lieu ! Ceux au contraire à qui ils auront fait souffrir tant de maux, brillant alors de tout l'éclat que jetteront sur eux leurs bonnes œuvres, leurs souffrances, leurs couronnes, leurs récompenses, prendront place dans les rangs des martyrs, des apôtres, des hommes les plus vertueux et les plus sublimes. Ils verront les châtiments auxquels seront livrés leurs anciens persécuteurs, et ils ne pourront les délivrer de leurs supplices : toutes les prières qu'ils feront pour eux leur seront inutiles. Si en effet le mauvais riche, pour avoir rejeté le seul Lazare, a enduré tant de tourments, et n'a pu obtenir aucun soulagement à ses maux, que ne souffriront pas ceux qui ont blessé tant de fidèles par leurs persécutions et leurs scandales. Repassez dans votre pensée toutes ces choses et recueillez tout ce que les saintes Écritures vous offriront de semblable ; faites-vous-en pour vous-mêmes un sûr rempart, tirez de là des remèdes pour ceux qui sont encore faibles, et restez fermes et inébranlables, l'esprit tourné vers les biens qui vous sont destinés. Car en vérité, une récompense vous sera préparée ; et non seulement une récompense qui répondra à vos mérites, mais une récompense infinie qui les surpassera de beaucoup. Telle est en effet la bonté de Dieu : il veut que le mérite de toute bonne parole et de toute bonne action soit de beaucoup surpassé par les récompenses et les couronnes que nous réserve sa munificence sans limites. Puissions-nous les obtenir, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.



”

Avantage des persécutions

L'apôtre ranime encore l'ardeur des Corinthiens et les soutient dans leurs nombreuses épreuves. [...] Que leur dit-il donc? Ne soyez ni surpris, ni troublés de tant d'afflictions., Elles nous valent de nombreux avantages. Il leur en a montré déjà plusieurs: Nous portons avec nous, leur a-t-il dit, la mortification de Jésus-Christ, et nous sommes partout la preuve vivante de sa puissance. « *Afin que, dit-il, on reconnaisse l'étendue de la vertu de Dieu.* » Nous servons encore de preuve à sa résurrection; ce qu'il disait en ces termes « *Afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle* ». Il dit ensuite que l'homme intérieur est perfectionné : « *Si l'homme extérieur se corrompt, dit-il, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour* ». [...] Non-seulement donc il ne faut point s'affliger, si quelque partie du corps se dissout; mais au contraire il faut aspirer à une complète dissolution. Cette corruption de l'homme extérieur mène à l'immortalité.

Homélie X sur la deuxième épître aux Corinthiens

Saint Jean Chrysostome — *Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin* — t. X, p. 435, Sueur-Charruey, Imprimeur-Libraire-Éditeur, Arras, 1887

Mémoire de notre Père dans les saints, Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople[1]

Le Synaxaire. Vie de Saints de l'Église orthodoxe par hiéromoine Macaire - Deuxième édition.
Monastère de Simonos Pétra au Mont Athos.
Troisième volume [novembre], publié par les éditions Simonos Pétra

La vie de saint Jean Chrysostome est publiée ici avec l'aimable autorisation de l'auteur

Astre radieux dans le firmament des saints Pères, colonne de l'Église et docteur de l'univers, saint Jean vit le jour vers 349 à Antioche, de parents chrétiens : Secundus – qui était général de l'armée stationnée en Syrie – et Anthouse, une femme admirable de foi et de piété. Celle-ci devint veuve alors qu'elle avait à peine vingt ans et, au lieu de se remarier, elle préféra consacrer le reste de sa vie à Dieu et à l'éducation de son fils. Elle inspira à Jean l'amour de la chasteté et planta en lui les semences des vertus. Lui-même témoignait d'ailleurs d'une nature ardente pour la piété et la justice, d'un zèle intrépide et d'un courage inébranlable. Sa mère lui donna une éducation soignée dans les lettres helléniques auprès des meilleurs maîtres, dont le célèbre Libanios. Ses dons pour l'art oratoire étaient tels qu'on pensait faire de lui un brillant avocat en vue d'un service dans la chancellerie impériale, et Libanios désirait l'avoir comme successeur. Mais Jean ne se laissa pas happer par les vanités du monde. Baptisé à l'âge de dix-huit ans, et ordonné lecteur quelque temps après, il se tourna dès lors vers la vraie Philosophie, celle des saints. À partir de son baptême, personne ne l'entendit jamais prononcer ni injure, ni mensonge, ni médisance, ni même se complaire dans la raillerie ou la critique de son prochain. Il se revêtit vraiment du Christ, en s'ornant de la parure des vertus par un combat intense et quotidien. À l'exemple de son ami Basile, avec lequel il partageait le même amour de Dieu, il délaissa toutes relations mondaines pour se retirer dans la maison familiale et y pratiquer l'ascèse. Très sévère envers lui-même, le jeune homme se livrait avec ardeur au jeûne, à la veille et à la prière, sans jamais se permettre aucune distraction. Il restait en permanence seul avec Dieu dans le silence, attentif à repousser les élans de la volupté comme ceux de la colère. Il fit si bien qu'il acquit très tôt la capacité de prier sans distraction, et de garder en toute circonstance une intelligence impassible et une douceur inébranlable. Quand, plus tard, il lui arrivait de s'emporter dans ses sermons, c'était toujours pour la correction de ses ouailles et sans jamais perdre la souveraine

1 Comme sa dormition eut lieu le 14 septembre, jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, sa mémoire a été déplacée au 13 novembre de manière à pouvoir la célébrer plus solennellement. La source principale sur sa vie est le *Dialogue sur la vie de saint Jean Chrysostome* par son disciple PALLADE, SC 341-342.

maîtrise de lui-même. Lorsqu'il parvint à l'âge de vingt-cinq ans, la réputation de ses vertus s'était déjà répandue, si bien que l'évêque d'Antioche voulut le faire prêtre ; mais l'humble Jean, effrayé par la grandeur redoutable de cette charge, préféra s'enfuir et, grâce à une sainte ruse, il parvint à faire ordonner son ami Basile à sa place [2].

À la mort de sa mère, il put réaliser le désir qu'il nourrissait depuis longtemps : renoncer totalement au monde et aller se retirer parmi les moines qui vivaient dans les montagnes aux environs d'Antioche. Il se plaça sous la direction d'un ascète syrien, dans l'obéissance, la pauvreté absolue, le jeûne et la prière. Les moines se levaient chaque jour vers minuit et priaient ensemble jusqu'au lever du soleil, puis chacun rentrait dans sa cellule pour y passer, dans le silence, le reste de la journée, occupés à d'humbles travaux ou à la méditation de la sainte Écriture. Pour toute nourriture, ils ne prenaient qu'un peu de pain et de sel, après le coucher du soleil. Ensuite, ils s'entretenaient quelques instants de sujets spirituels avant de prendre un léger repos. Au bout de quatre ans environ de ce mode de vie, dans lequel il se montra un modèle pour ses frères, Jean décida de se retirer pour vivre seul à seul avec Dieu dans une grotte du mont Sylpios, dans laquelle il put se livrer aux combats les plus acharnés pour soumettre la chair à l'esprit. Il passa toute cette période sans jamais s'asseoir, même pour dormir, et prenait un peu de repos en se suspendant par les épaules à une corde accrochée au plafond. Tout son temps était consacré à la prière et à la méditation de l'Écriture sainte, dont il tira une connaissance d'une profondeur unique. Il s'exposa cependant à de telles austérités, qu'au bout de deux ans il fut atteint d'une grave maladie des reins et dut retourner à Antioche. Pendant cette brève période de vie monastique, Jean acquit une extraordinaire connaissance des choses divines et, malgré son jeune âge, il commença à enseigner par la rédaction de plusieurs traités sur la vie spirituelle.

Peu après son retour à Antioche (381), il fut ordonné diacre par saint Mélèce [12 fév.], et fut élevé à la prêtrise, quelques années plus tard, par le successeur de ce dernier, Flavien (386). Le peuple accueillit son pasteur avec allégresse et saint Jean assuma dès lors, pendant douze ans, la véritable direction spirituelle de la grande métropole, qui souffrait d'une situation ecclésiastique déplorable depuis de nombreuses années. On raconte qu'au moment de son ordination, certaines personnes virent une colombe blanche se poser sur sa tête et, de fait, la grâce du Saint-Esprit qui, le jour de la Pentecôte, descendit sur les Apôtres sous la forme de langues de feu, habita désormais saint Jean, donnant à sa parole la puissance du feu divin. Son éloquence était si brillante qu'il réunissait la ville entière à chacun de ses sermons dans les différentes églises, et déclenchait un si grand enthousiasme chez ses auditeurs qu'il était souvent interrompu par un tonnerre d'applaudissements. Ses paroles étaient semblables aux eaux abondantes du fleuve qui réjouit la cité de Dieu (Ps 45, 5) ; elles pénétraient profondément dans les cœurs et élevaient les âmes vers Dieu, leur inculquant l'amour de la vertu.

De tous les Pères de l'Église, c'est sans doute saint Jean qui excella le plus dans l'éloquence, c'est pourquoi, de son vivant, on prit bientôt l'habitude de l'appeler CHRYSOSTOME, c'est-à-dire « Bouche d'or ». Sa prédication se fondait surtout sur la sainte Écriture, dont il avait laborieusement savouré le miel dans la solitude. Il aimait en expliquer le sens littéral et montrer l'unité du plan divin qu'elle révèle, en l'appliquant toujours à la vie quotidienne. Il contemplait la richesse des mystères divins et sondait l'abîme des saints dogmes, mais il savait montrer que ceux-ci trouvent leur rayonnement dans les vertus évangéliques, en particulier l'aumône, la justice, l'humilité, la pénitence et la componction du cœur fondée sur la confiance en la grandeur infinie de la miséricorde divine. C'est pourquoi on l'a souvent appelé le « Prédicateur de la Miséricorde » et l'« Œil éclairé de la pénitence ». Mais il ne se contentait pas d'assurer le ministère de la prédication, il organisait aussi les œuvres de bienfaisance, dirigeait les cérémonies et les prières, s'occupait de chacun comme de sa propre âme, et arbitrait des affaires publiques, comme il le fit, par exemple, lorsque les statues de l'empereur Théodose furent renversées par le peuple (387). Sans

---

2 Voir son *Dialogue sur le sacerdoce,* SC 272

l'intervention du saint, cette révolte aurait entraîné de sanglantes répressions.

En 397, l'archevêque de Constantinople, saint Nectaire [11 oct.], mourut, et son siège vacant devint l'objet d'âpres convoitises, en particulier de la part de Théophile, l'archevêque d'Alexandrie qui, jaloux de l'influence grandissante de la ville impériale, voulait y placer un de ses hommes de confiance, Isidore. Cependant, la renommée de saint Jean avait largement dépassé les limites de la province d'Antioche, et il apparaissait comme le seul véritablement digne d'assumer ce ministère. Sous la pression du premier ministre, Eutrope, l'empereur Arcade le désigna comme archevêque et le fit venir à Constantinople, grâce à un stratagème, pour le mettre devant le fait accompli, car on savait bien que son humilité n'aurait jamais accepté une telle charge. Il fut intronisé le 26 février 398 par Théophile, qui lui garda une profonde rancune. Aussitôt devenu évêque, Jean fit briller avec éclat son talent d'orateur et sa sainteté. Il prêchait en tout lieu sans se lasser, réunissant des foules immenses qui l'écoutaient avec enthousiasme. Il témoignait de son amour paternel envers ses fidèles en s'adressant à eux avec familiarité, se réjouissant de leur progrès dans la vertu et versant des larmes lorsque ses leçons restaient sans résultat.

”

On raconte qu'au moment de son ordination, certaines personnes virent une colombe blanche se poser sur sa tête et, de fait, la grâce du Saint-Esprit qui, le jour de la Pentecôte, descendit sur les Apôtres sous la forme de langues de feu, habita désormais saint Jean, donnant à sa parole la puissance du feu divin. Son éloquence était si brillante qu'il réunissait la ville entière à chacun de ses sermons dans les différentes églises, et déclenchait un si grand enthousiasme chez ses auditeurs qu'il était souvent interrompu par un tonnerre d'applaudissements. Ses paroles étaient semblables aux eaux abondantes du fleuve qui réjouit la cité de Dieu (Ps 45, 5) ; elles pénétraient profondément dans les cœurs et élevaient les âmes vers Dieu, leur inculquant l'amour de la vertu.

Étranger à une reconnaissance servile envers les grands de la cour, qui avaient soutenu sa nomination, il s'attaqua sans tarder à l'excès de luxe, aux plaisirs et à la piété hypocrite des riches, sans toutefois jamais les accuser nommément. Il montra lui-même l'exemple de la pauvreté évangélique en retranchant tout le luxe attaché à la personne de l'évêque. Il fit vendre des biens de l'archevêché et des objets précieux, pour en distribuer le produit aux pauvres, et faire construire des hôpitaux et des hospices pour les étrangers. Il ne possédait rien en propre, et s'était déchargé de tous les soucis liés aux réceptions et aux dîners officiels en mangeant toujours seul, juste de quoi soutenir son corps malade et décharné. Il n'acceptait jamais d'invitation, afin de fuir les conversations mondaines, mais pratiquait par contre largement l'hospitalité, visitait lui-même les malades et les prisonniers, assistait les pauvres et les nécessiteux. Pour éviter les jeux et les spectacles corrupteurs des âmes, il organisa des processions et des psalmodies, qui retentissaient dans la ville dès le matin et jusque dans la nuit. On célébrait en effet souvent des vigiles pour que ceux qui travaillaient le jour pussent venir prier dans le calme de la nuit. Jean exhortait d'ailleurs chacun à interrompre son sommeil pour consacrer quelque temps à la prière. C'est alors qu'il composa les prières de la Divine

Liturgie que nous célébrons de nos jours[3] . Lorsqu'il célébrait, il voyait souvent descendre du ciel une multitude d'anges qui venaient entourer l'autel. Malgré toutes ses tâches pastorales, sa première occupation restait la contemplation et la méditation de la sainte Écriture. Il s'y absorbait avec une telle intensité, qu'il oubliait souvent de prendre nourriture et repos. Une nuit, son disciple Proclos [20 nov.], qui l'observait en secret dans sa cellule, vit que saint Paul en personne se tenait à ses côtés et lui dictait le commentaire de ses épîtres. Le zèle de Jean pour la vertu s'étendait sur tout son entourage et il s'employa avec énergie à redresser les mœurs du clergé et à faire excommunier certains évêques simoniaques[4] . Par ailleurs, il encourageait et prenait soin des missions auprès des peuples barbares, en particulier des Goths, auxquels il donna une église à Constantinople.

Toute cette activité pastorale pour la réforme des mœurs suscita bientôt de nombreuses oppositions à l'égard du saint évêque, de la part de quelques nobles dévotes et d'évêques mondains, qui exploitèrent tous les prétextes pour le calomnier. Théophile d'Alexandrie profita lui aussi de ces rumeurs et de la protection que saint Jean avait accordée aux Frères Longs et à un groupe d'une cinquantaine de moines, taxés d'origénisme, qui s'étaient enfuis de Nitrie [10 juil.], pour l'accuser et tenter de le faire déposer par le Concile du Chêne, composé uniquement de ses partisans (403). Au lieu de répondre aux accusations grossièrement mensongères et aux intrigues de cour, Jean préféra imiter le Christ, son Maître, qui garda le silence devant ses accusateurs et se livra à la Passion comme une brebis menée à l'abattoir. Il se laissa donc condamner et déposer, et, bien que le peuple fût prêt à se soulever pour défendre son pasteur bien-aimé, il se livra de lui-même aux soldats qui le conduisirent en Bithynie. Mais sitôt le départ du saint, un tremblement de terre ébranla la capitale, suivi d'autres catastrophes qui firent réaliser sa faute à l'impératrice Eudoxie et lui firent rappeler Jean. De retour sur son siège épiscopal, accueilli avec enthousiasme par le peuple, Jean n'en était pas pour autant prêt à faire des concessions ni à se laisser aller à des compromis. Il parvint à maintenir une bonne entente avec l'impératrice pendant quelques mois seulement, jusqu'au moment où elle fit inaugurer une statue en son honneur, au milieu de fêtes et de manifestations tumultueuses qui troublèrent les offices de l'église et entraînèrent le blâme de saint Jean. Les intrigants profitèrent de ce retournement de la faveur impériale pour passer une nouvelle fois à l'attaque. Théophile et les siens réussirent à convaincre l'empereur de ne pas assister aux cérémonies de Pâques présidées par Jean (404), prétextant l'illégalité de sa position. Arcade fit alors expulser l'évêque de son église, et donna l'ordre de chasser des églises le clergé qui lui était resté dévoué ainsi que les fidèles, au moment même où l'on célébrait les baptêmes, le Samedi Saint, de sorte que le sang coula jusque dans les piscines baptismales. Les troubles se prolongèrent les jours qui suivirent Pâques, tandis que Jean était enfermé dans son palais, étroitement surveillé par les soldats. Finalement, quelques jours après la Pentecôte, malgré les craintes d'Eudoxie de voir se renouveler les catastrophes liées à son précédent départ, l'empereur se décida à ordonner l'exil de Jean. Celui-ci se livra de lui-même, mais le peuple amassé autour de Sainte-Sophie s'agita. Des bagarres éclatèrent et le feu crépita, détruisant une grande partie de la cathédrale et du palais du Sénat. On ne manqua pas d'en accuser les partisans du saint qui furent poursuivis et persécutés avec haine.

Pendant ce temps, saint Jean subissait toutes les rigueurs d'un âpre bannissement. D'abord conduit à Nicée, il fut emmené jusqu'à Cucuse en Petite Arménie (auj. Göksun)[5] , où il souffrit de la rigueur du climat, de la faim, des incursions des barbares et de l'isolement. Mais inébranlable dans son courage et son espérance, il ne cessait de réconforter par une

---

3 La Divine Liturgie dite de « Saint Jean Chrysostome » est en fait le résultat d'un long processus historique, mais on peut néanmoins déceler dans certaines prières, notamment dans la prière eucharistique (anaphore), des expressions chères à saint Jean Chrysostome.

4 C'est-à-dire qui ont obtenu leur charge à prix d'argent

5 Le lieu d'exil et d'exécution de S. Paul de Constantinople [6 nov.]

abondante correspondance ceux qui souffraient exil et persécution à cause de lui[6]. Sa situation éveilla l'intérêt du pape de Rome, Innocent, qui essaya de le soutenir, mais sans succès. Comme sa seule présence constituait une condamnation pour ses ennemis, ceux-ci entreprirent de le faire transférer dans un lieu encore plus inhospitalier, Pityonte, sur les bords de la mer Noire, au pied du Caucase. Sans égard pour son âge et ses infirmités, les soldats de son escorte obligeaient le saint évêque à marcher par tous les temps à travers des chemins escarpés. Au bout de trois mois, ils atteignirent la ville de Comane dans le Pont et s'arrêtèrent près d'une chapelle consacrée au martyr local, saint Basilisque [22 mai]. Pendant la nuit, alors que Jean priait malgré son épuisement extrême, le saint martyr lui apparut, en compagnie de saint Lucien d'Antioche [15 oct.], et ils lui dirent : « Prends courage, frère Jean ; demain nous serons réunis ! » Au matin, les soldats voulurent reprendre la route, mais constatant l'état de leur prisonnier, ils rebroussèrent chemin et revinrent à Comane. Le saint prélat demanda des vêtements blancs, communia aux saints Mystères, et après avoir prié pour ceux qui étaient présents, il rendit son âme à Dieu en prononçant ces mots restés célèbres : « Gloire à Dieu pour toutes choses ! » (14 septembre 407).

L'Église de Constantinople souffrit encore pendant bien des années du schisme provoqué par la déposition de saint Jean, car ses disciples, qui le vénéraient comme un martyr[7], ne reconnaissaient pas les remplaçants nommés par l'empereur. La paix revenue, et la sainteté de Jean unanimement reconnue, ses précieuses reliques furent triomphalement ramenées à la capitale en 438[8] .

6 Voir ses admirables *Lettres à Olympias* (SC 13), qui restent un modèle de l'espérance chrétienne.

7 S. CASSIEN [29 fév.], qui avait été envoyé à Rome avec Pallade pour défendre la cause du saint, écrivait : « Jean, l'honneur des évêques de Constantinople, dont la sainteté, sans qu'il n'y eût aucune tempête de persécution déchaînée par les païens, parvint à la gloire du martyre », *Sur l'Incarnation*, VII, 30, PL 50, 266-267. PALLADE énumère en détail les différents endroits où furent exilés les disciples du saint, *Dialogue* XX, 31-151, SC 341, 397-407.

8 Cette translation est commémorée le 27 janvier.

99

Histoire de deux martyrs pendant les persécutions

Je veux vous raconter un fait qu'il vous sera très-utile et très-profitable d'entendre. Quel est-il? Comme la persécution sévissait et que l'Eglise était troublée par une guerre violente, on se saisit de deux chrétiens, dont l'un était prêt à tout supporter, tandis que l'autre, qui aurait courageusement donné sa tête au bourreau, craignait et redoutait les autres tourments. Voyez comment Dieu a arrangé les choses. Lorsque le juge fut sur son siège, il ordonna qu'on couperait la tête à celui qui était prêt à tout, pour l'autre, il le fit torturer, non pas une ou deux fois, mais dans toutes les villes par lesquelles il passait. Or, pourquoi Dieu a-t-il permis cela? C'était assurément pour donner de la fermeté et de la vigueur au moyen des tourments, à l'âme qui n'avait pas été assez exercée. C'était pour lui enlever toute terreur, afin qu'elle ne craignît pas plus longtemps, qu'elle ne fût point lâche et ne tremblât pas pendant le supplice. De même, c'est au moment où Joseph faisait le plus d'efforts pour sortir de prison, qu'il y était retenu pour plus longtemps; écoutez-le « *J'ai été dérobé du pays des Hébreux* », dit-il, « *mais souviens-toi de moi auprès de Pharaon* ». (Genès. XL, 15.) Pourquoi était-il retenu? C'est pour qu'il apprît qu'il ne fallait pas mettre sa confiance dans les hommes, mais s'en rapporter entièrement à Dieu.

Homélie VI sur l'épître de Saint Paul à Tite

Saint Jean Chrysostome — *Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin*
t. XI, p. 435, Sueur-Charruey, Imprimeur-Libraire-Éditeur, Arras, 1887



Il n'est pas d'homme qui, suivant le chemin de la vertu, soit exempt de douleurs, d'afflictions, de chagrins, de tentations : comment en serait-il autrement pour celui qui s'avance dans la voie étroite et resserrée, qui a entendu ces paroles : « *Vous aurez à souffrir bien des afflictions dans le monde ?* »
[Jean xvi, 33]

SAINT JEAN CHRYSOSTOME
HOMÉLIE VIII SUR LA IIe ÉPITRE À TIMOTHÉE